LES AMIS DE HERGÉ

revue semestrielle

numéro 73 - printemps 2022

© HERGÉ-MOULINSART 2022

jeanmichel.net

Conseiller en Collection

Expert en objets 3D BD - Spécialiste « Tintin »

Membre de la Chambre Belge des Experts en BD
Mandataire du sculpteur Nat NEUJEAN
Galeriste de Philippe GELUCK (Charleroi & Knokke)

+32477257379
www.jeanmichel.net - info@jeanmichel.net

Nouvelle Boutique chez CASSINE à Waterloo

LESAMISDEHERGÉ
Association sans but lucratif

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION

Jérôme Balzano (Suisse),
Franz Bertrand (Belgique),
Marc Chapelle (Belgique),
Raoul Delcorde (Belgique),
Marc Dessy (Belgique),
Steve Ferrière (Belgique),
Philippe Fontaine (France),
Philippe Goddin (Belgique),
Gaëtan Laloy (Belgique),
Jacques Langlois (France),
François Litaize (France),
Serge Marchand (Belgique),
Dominique Maricq (Belgique),
Renaud Nattiez (France),
Jean-Michel Noseda (Belgique).

LE BUREAU

Président : Philippe Goddin
Vice-président : Jacques Langlois
Secrétaire : Philippe Fontaine
Trésorier : Jean-Michel Noseda

EN COUVERTURE :

Non, Tintin n'est vraiment pas sur ce qu'on appelle la terre ferme. Les blocs de rochers sur lesquels il prend appui pour tenter de sauver Milou semblent relativement stables, mais c'est l'ensemble de ce corps flottant qui est en train de s'enfoncer dans la mer. Ce fragment d'aérolithe sur lequel ils ont débarqué menace même de basculer. L'espace vital se rétrécit et il faut filer au plus vite. Ce détail est extrait d'une des six compositions réalisées par Hergé en 1943 pour la boîte de cubes commercialisée par la maison Dubreucq, alors que *L'Étoile mystérieuse* était le dernier album publié.

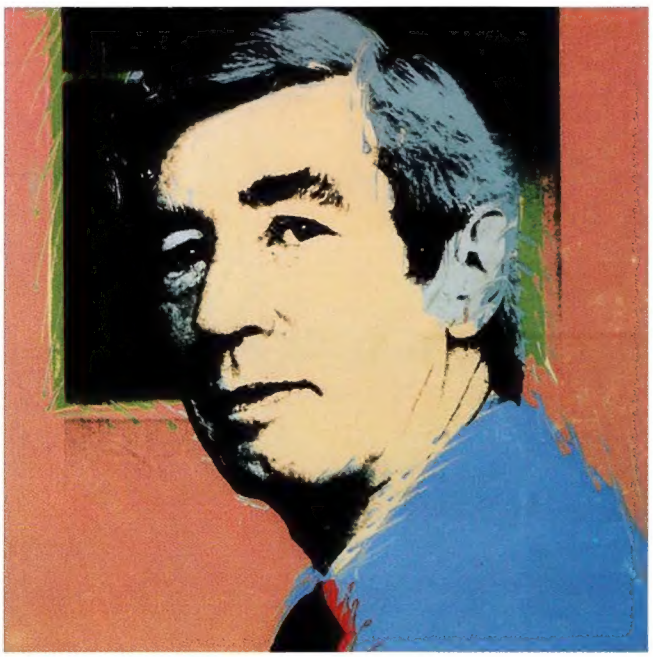
Louis-Philippe était enfant lorsque, grâce à l'amitié développée entre ses parents et le couple Remi à Céroux-Mousty, il avait demandé un dessin à Hergé. Dérivé du motif qui orna longtemps la couverture du journal *Tintin*, le Tintin qui arpente notre « Mur du fond » adresse un cordial signe de la main à l'Ami de Hergé qui en est aujourd'hui le propriétaire, et que nous remercions de nous l'avoir communiqué.

CI-CONTRE :

Hergé appréciait les *Peanuts* de Charles M. Schulz, mais les deux dessinateurs ne semblent pas s'être rencontrés. C'est dommage car ils en auraient probablement eu, des choses à se dire. On ignore qui est l'auteur de l'amusant rapprochement de leurs univers, glané sur le Net et reproduit ci-contre, mais la transformation de Charlie Brown et Snoopy en Tintin et Milou constitue à nos yeux un pastiche des plus rafraîchissants.

ÉDITORIAL

CHERCHEZ L'ERREUR



Voici quelque temps, un ami me communiquait un original d'Hergé qui venait de lui être proposé, me demandant s'il serait utile de le soumettre au Comité Hergé. Le cœur battant à l'espoir de découvrir dans ce message un inédit, je l'ouvre et constate qu'il s'agit de la reprise servile (et combien maladroite) d'une case de la version d'origine de *L'Île Noire*, traitée en léger lavis au gré des grisés de l'album. Un dessin même pas d'aplomb, au trait mollasson, « enrichi » d'une dédicace à l'écriture hésitante imitant manifestement celle d'Hergé, mais curieusement non datée : « À ... [prénom et nom] avec mon amical souvenir, Hergé. »

Le Comité Hergé, chargé d'examiner les pièces qui lui sont soumises et, le cas échéant, de leur délivrer un certificat d'authenticité, est assez coutumier de ce genre de document, qu'il s'agisse de fausse dédicace ou de faux dessin original. Il ne délivre, en ce cas, aucun certificat, et le document est remis au déposant. J'ignore si, jusqu'ici, Moulinsart a cherché à identifier son propriétaire, qui n'est pas forcément le déposant. Cette démarche me semble légitime, car le cas est trop fréquent pour laisser faire. Mais, bien que membre influent dudit Comité, ce n'est pas à moi d'en décider. Revenons toutefois à cette contrefaçon et démontons-en les rouages, car cette fois le faussaire a voulu nous en mettre plein la vue. Certes, le vendeur s'était présenté à mon ami comme le petit-fils du destinataire de la dédicace, un sujet britannique marié à une Française et vivant avec elle en Angleterre dans les années 1930. Mais ce petit-fils, qui prétendait avoir hérité ce dessin de son père décédé (comme c'est commode), a cru intéressant de joindre à son dessin dédicacé une vieille carte postale illustrée, prétendument adressée le 22 juin 1937 par son aïeul à son épouse en vacances dans sa famille, en France, et relatant la rencontre qu'il aurait faite dans le Sussex d'Hergé, lequel se serait engagé à lui expédier un dessin en souvenir.

Premières constatations : la carte postale est timbrée et oblitérée en Angleterre, et tant le timbre que le cachet paraissent authentiques. Mais rien n'empêche le faussaire d'avoir soigneusement effacé les parties écrites pour les remplacer par un texte et un(e) destinataire de son cru. Chose bizarre, la carte illustrée représente un village de Haute-Loire alors qu'elle est soi-disant envoyée de Londres vers une localité située en Isère. Le texte, quant à lui, se veut sans équivoque : « Pendant mon voyage dans le Sussex au mois d'avril dernier, j'ai rencontré et sympathisé avec le dessinateur George [*sic*] Remi alias Hergé (Tintin). Une belle rencontre à Arundel, où nous avons échangé dans un bon français autour d'un verre. Il nous enverra sûrement des illustrations en souvenir de son passage ici dès son retour à Woluwe. » Tout cela peut paraître vraisemblable, sauf qu'on voit mal comment un Anglais peut savoir en 1937 qu'Hergé est domicilié à Woluwe-Saint-Lambert. Il n'empêche que, pour moi, toute l'entreprise commençait à sentir la lecture récente de l'un ou l'autre ouvrage sur Hergé. Mais ce qui m'a incité à en rester là, et qui a perdu le faussaire, c'est que l'adresse de vacances de l'épouse de l'heureux homme, dans l'Isère, comportait un code postal à cinq chiffres... un usage introduit en France en 1965. Fatale erreur !

PHILIPPE GODDIN

éditorial

3 **CHERCHEZ L'ERREUR** — Philippe GODDIN

une découverte

5 **AU TEMPS OÙ HERGÉ CACHAIT SON JEU** — Philippe GODDIN

hergéologie

8 **TINTIN À L'IMAGE DE SON SIÈCLE (1)** — Vincent BAUDOUX et Xavier ZEEGERS

hergéographie

12 **À LA RECHERCHE DU POINT DE CHUTE** — Alain BINGEN

15 **BOUGRE D'AÉROLITHE !** — Jacques VAN GELDER

tintinologie

16 **PLACE À HADDOCK !** — René DEROSNE

25 **LES HASARDS DU CALENDRIER** — Gilbert GRAVET

28 ***TRRRING... !*** — Benoît de COURRÈGES

34 **LE CENTRE DE RECHERCHES ATOMIQUES DE SBRODJ** — Pierre PHILIPON

49 **LES MEMBRES DE L'EXPÉDITION N'ONT PAS ARRÊTÉ DE VOYAGER DURANT LEUR LÉTHARGIE !** — Pierre RUBENS

cartes sur table

20 **UNE SIMPLE HISTOIRE D'AMITIÉ** — Philippe GODDIN

ils diraient même plus...

22 **HERGÉ ET SES INVITÉS DU DIMANCHE (3)**

images réfléchies

26 **SONT-ILS LOGÉS À LA MÊME ENSEIGNE ?** — Pierre FRESNAULT-DERUELLE

où va-t-il les chercher ?

33 **C'EST L'HISTOIRE D'UN PONT** — Jacint GUILLEM

Hergé, votre compte est bon !

38 **LE RETOUR DE LA NEUVIÈME MARCHE** — La Rédaction

dossier

39 **L'AUTOMOBILE SELON HERGÉ** — Philippe GODDIN

vous dites ?

50 **C'EST UNE BONNE QUESTION... QUI MÉRITE UNE RÉPONSE** — La Rédaction

de titini rebus

52 **LES PORCELAINES DE SA MAJORITÉ LÉGALE** — Philippe GODDIN et Gaëtan LALOY

55 la dépêche

58 les 7 scoops de Walter Rizotto

60 le mur du fond

AU TEMPS OÙ HERGÉ CACHAIT SON JEU

Le fait valait bien d'être signalé par la sonnerie de trompe d'un héraut d'armes, même si celui qui est ici campé par Hergé peut nous paraître conventionnel ! Pourquoi faire résonner la trompe à l'ouverture de notre revue ? Tout simplement parce qu'il est exceptionnel d'encore trouver, de nos jours, un travail totalement inconnu d'Hergé et que c'est précisément ce qui vient de se produire...

Un personnage désuet, une entrée en matière archaïque (le verbe « ouïr », qui signifie « entendre, écouter », n'est plus guère usité que dans l'expression « ouï-dire » ou à l'infinitif, ou encore, comme ici, sous sa forme impérative). Mais on va voir qu'Hergé cache bien son jeu : il ne s'appuie sur le passé que pour mieux aborder la modernité.

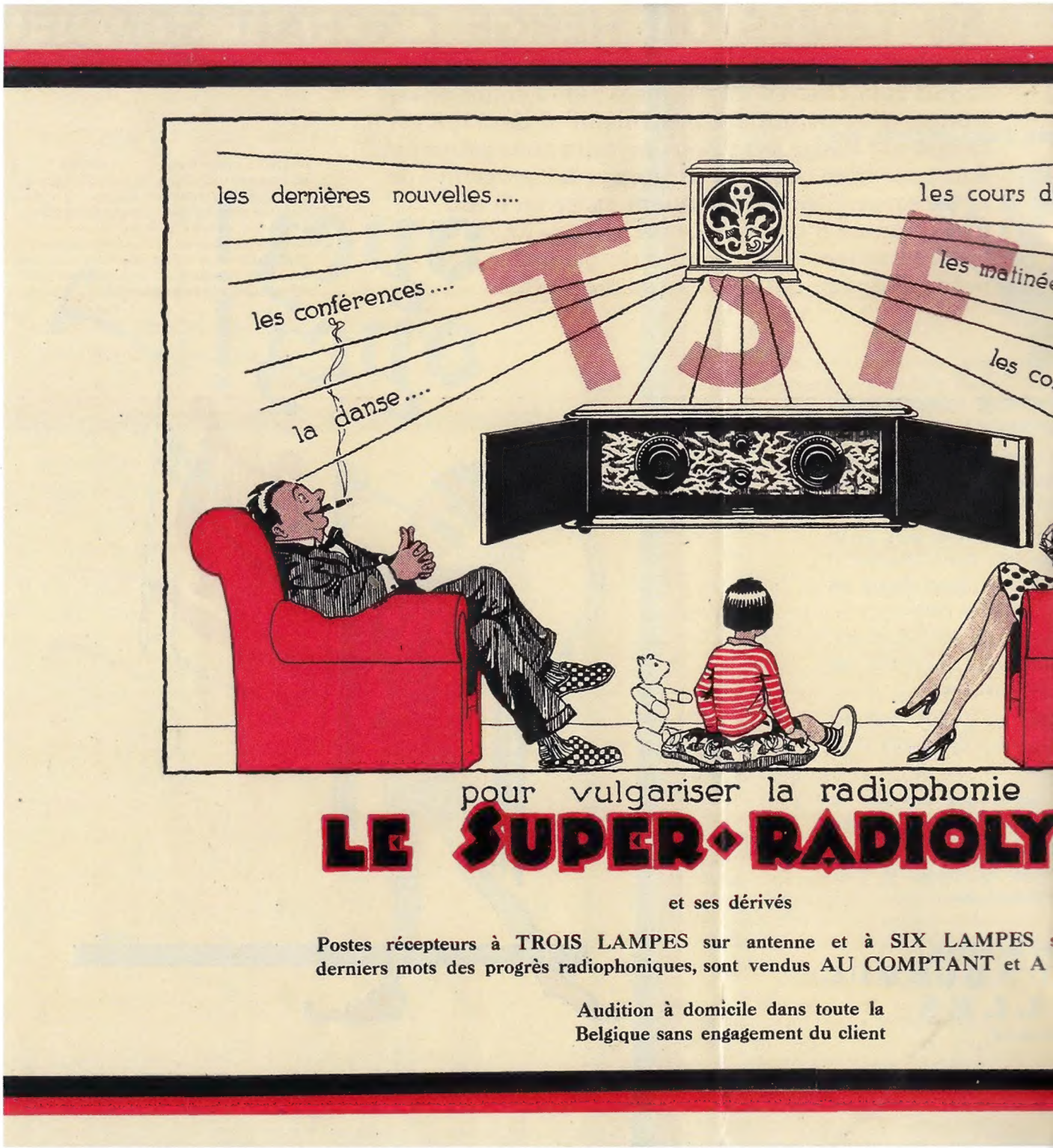
Première observation, avant d'ouvrir le document. C'est un personnage certes altier mais vraiment « d'un autre temps » qu'Hergé a convoqué pour vanter un produit que l'on peut supposer d'aujourd'hui : un héraut tout droit sorti de la Renaissance.

Surgi du passé

Avec la fraise qu'il porte autour du cou, son pourpoint rouge richement brodé et ses poulaines assorties, avec ses chausses grises ajustées et son bonnet coquettement orné d'une longue plume, ce jouvenceau embouche sa trompe pour attirer l'attention sur ce qu'il va annoncer après son traditionnel « Oyez, oyez, bonnes gens !... ». Sur la bannière qu'il a posée sur l'instrument, Hergé a déjà mis en évidence une marque, « Radiolyre », et le motif en forme de lyre qui rend celle-ci identifiable. Nous voilà bel et bien emmenés par le dessinateur dans un processus publicitaire.

Un véritable inédit

Pour notre part, nous profiterons de cette mise en scène quelque peu théâtrale pour saluer la découverte d'un élément véritablement inédit de l'œuvre d'Hergé. Comme souvent, on la doit à un collectionneur. Mais il est piquant de constater que ce dernier, aujourd'hui décédé, n'était pas le moins du monde branché sur Hergé ou sur Tintin, mais sur les ouvrages, documents et objets qui évoquaient la radiodiffusion, et plus généralement tout ce qui concernait l'aventure de ce qu'on appelait alors la T.S.F., la transmission ou télégraphie sans fil.


les dernières nouvelles....
les conférences....
la danse....
les cours d
les matinée
les co
T.S.F.
pour vulgariser la radiophonie
LE SUPER-RADIOLY
et ses dérivés
Postes récepteurs à TROIS LAMPES sur antenne et à SIX LAMPES
derniers mots des progrès radiophoniques, sont vendus AU COMPTANT et A
Audition à domicile dans toute la
Belgique sans engagement du client

La symétrie est pour beaucoup dans la sensation de plénitude qu'Hergé (vingt et un ans à l'époque) nous inspire dans cette image parfaitement maîtrisée. Il faut compter aussi sur l'élégance : celle des éléments techniques placés sur l'axe central comme celle des membres de cette famille bourgeoise surprise dans son intimité.

Personnellement, je ne connaissais pas la marque belge « Radiolyre ». Les moteurs de recherche saisis de ce nom ne mènent à rien. À ma connaissance, il n'est nulle part fait mention dans le courrier ou dans les archives d'Hergé de la commande que doit lui avoir faite la « Publicité Maxima » établie alors au 73 de la (très énigmatique) rue Saint-Michel, à Woluwe-Bruxelles.

La question de la chronologie

Forcément, ces dessins ne figurent pas dans ma série d'ouvrages *Hergé – Chronologie d'une œuvre*. Mais ils y auraient assurément eu leur place… en 1928. Pourquoi cette année-là, puisque rien, dans ce document, ne permet de le dater formellement ? Pour différentes raisons, que je m'en vais expliquer.

Premièrement, la publicité pour le « Modulophone[1] » qu'Hergé avait publiée vers 1929 (mais qu'il avait sans doute réalisée plus tôt) porte la même mention « Publicité Maxima » que celle qui nous occupe. Par ailleurs, le lettrage de l'affiche signée Hergé pour la Fancy-Fair organisée en 1928 par la paroisse Saint-Boniface à Ixelles correspond à celui utilisé pour « Radiolyre ».

De plus, la manière dont Hergé souligne, au moyen d'une couleur de soutien, le titre *Le Super-Radiolyre* correspond à celle qu'il impose ci-contre aux mots *Grande Fancy-Fair.*

En outre, on retrouve en cette année 1928 le lettrage de ses capitales, caractérisées notamment par un petit triangle enchâssé dans les A et les E, dans l'un ou l'autre des titres de rubriques qu'il compose, tant dans *Le Boy-Scout* que dans le journal *Le Vingtième Siècle*, sur bon nombre des publicités qu'il publie cette année-là dans la revue *Psyché* ou encore sur la liseuse *La Glace polie,* dont le motif principal est reproduit ci-dessous.

La composition imaginée par Hergé pour Radiolyre prolonge en quelque sorte le contenu de la liseuse. À première vue, on pourrait croire la famille bourgeoise installée devant la cheminée où crépite un feu de bois. Mais c'est un haut-parleur qui les comble d'aise, qui rayonne... et crépite, sans doute, quoi qu'en dise la réclame. Et c'est l'extase. Monsieur fume son cigare, les pieds dans ses pantoufles. On ne sait s'il écoute les cours de la bourse ou un concert. Madame lit, ce qui ne l'empêche nullement de savourer la musique. La petite n'attend sans doute que le début de la matinée enfantine. L'image est idyllique et on ne peut plus conventionnelle.

Tout un art

Lorsqu'on le compare aux maladresses dont Hergé fera preuve quelques semaines plus tard en créant Tintin, cet ensemble publicitaire a de quoi étonner : son dessin est maîtrisé et très détaillé, jusqu'aux charentaises quadrillées de Monsieur et à la robe à pois de Madame. Mais c'est aussi un dessin clair et élégant, que n'aurait pas désavoué René Vincent, auquel Hergé rend ici un évident tribut. Bref, pour une surprise, c'était une bonne surprise. Qu'on se le dise...

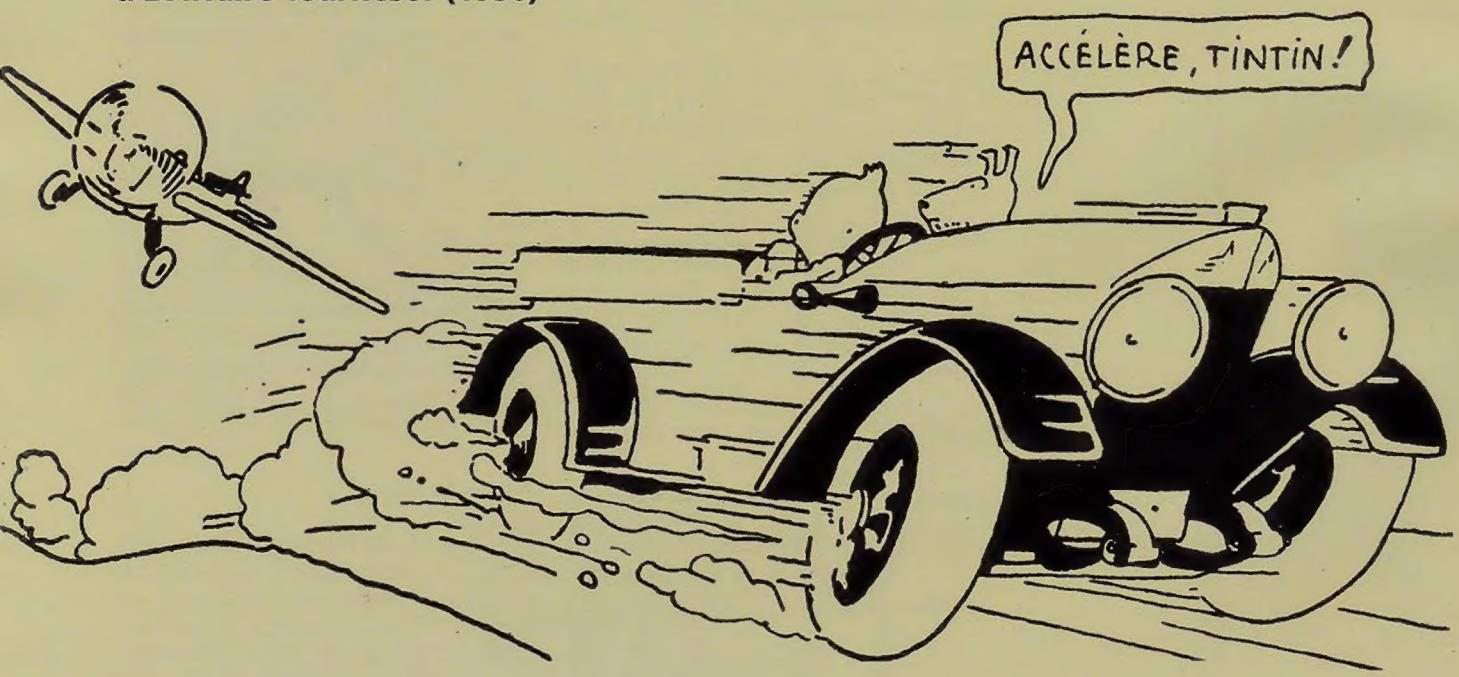
Philippe GODDIN

La meilleure garantie de l'excellence du
Radiolyre
C'est l'expérience qu'il s'est acquise en construisant des milliers de postes.
IL EST SUR : composé d'un matériel minutieusement vérifié et rigoureusement sélectionné, il est garanti contre tout vice de fabrication.
IL EST PRATIQUE : bien qu'il permette sans installation compliquée les réceptions les plus lointaines, il suffit de quelques secondes à un enfant pour obtenir en toute puissance et pureté l'audition désirée.
IL EST PUISSANT : tous les postes européens sont parfaitement entendus en haut-parleur, c'est-à-dire par un nombre illimité de personnes.
IL EST IDÉALEMENT PUR : pas d'accrochage, pas de bruits de fonds, aucune déformation de la voix et de la musique.
IL EST AVANTAGEUX : parce que fabriqué en Belgique avec des matières belges, par des ouvriers belges, son prix n'est établi ni en livres, ni en dollars, et n'est pas grevé de frais de douanes, de transports internationaux, d'entreposage, etc.
MAGASIN DE GROS ET DE DÉTAIL :
157, RUE DE L'AQUEDUC
BRUXELLES
Téléphone : 488.54

[1] Voir notre revue n° 72, page 15.

TINTIN À L'IMAGE DE SON SIÈCLE

PREMIÈRE PARTIE : De *Tintin au pays des Soviets* (1930) à *L'Affaire Tournesol* (1956)



Hergé n'était sans doute pas l'observateur le mieux placé pour porter un avis impartial sur l'évolution de son œuvre. Le regard que nous allons poser sur celle-ci au cours d'une série d'articles est celui de deux observateurs du siècle d'Hergé invités par Tintin lui-même à retourner en arrière en sa compagnie.

Tintin se présente à ses lecteurs comme l'incarnation du mouvement, de la fuite en avant. À partir du *Lotus bleu*, il change de registre : il est enfin équipé pour ouvrir un dialogue avec l'Autre, à commencer par Tchang, un Chinois d'à peu près son âge.

Première histoire de Tintin, dont le début est publié le 10 janvier 1929, *Tintin au pays des Soviets* ne serait qu'un aimable brouillon en noir et blanc ? Le récit serait peu convaincant, aux dires même d'Hergé, qui, dès lors, n'en a longtemps pas activé la réédition.

Un brouillon, vraiment ?

Dès le début, Tintin démarre en trombe sur une moto volée, poursuivi à toute allure par les policiers. Le ton est donné, jusqu'aux derniers et nombreux rebondissements du récit (qui compte quand même 138 pages), où il ne sera question que de moyens de transport toujours plus véloces, sur terre, dans les airs, sur l'eau, avec des automobiles, des locomotives, des avions, des hors-bords, dans une course effrénée qui symbolise tout le vingtième siècle, vecteur d'un stupéfiant et continu progrès technique. Tintin ne devient vraiment lui-même que grâce à la vitesse, lorsque, dès les premières images, le vent le décoiffe et rejette sa mèche en arrière, créant ainsi la célèbre houppette.

Voilà qui change des sempiternels discours idéologiques qui plombent la lecture de ce récit.

Avec la vitesse, Hergé ne réalise pas seulement son rêve, mais il incarne le désir du siècle tout entier, quand ce dernier s'évertue à battre tous les records, quels qu'ils soient, dans tous les domaines, du plus petit — le transistor, puis la puce électronique — au plus grand. Toujours plus impressionnant, plus beau, plus vite, plus loin, plus, plus, plus... Avec le corollaire des accidents qui en résultent, toujours plus graves, toujours plus spectaculaires, à l'image des énergies mises en œuvre, comme le *Titanic*, les marées noires, Hiroshima ou Tchernobyl. Le vingtième siècle vit d'abord l'espoir d'un paradis, mais au prix d'une débauche d'énergie dont il n'avait pas anticipé les conséquences néfastes. Les illusions liées à la vitesse, l'action, l'énergie s'évaporent. *Tintin au pays des Soviets* ne serait ainsi que la première étape d'un processus qui aboutit en son exact contraire moins d'un demi-siècle plus tard, avec *Les Bijoux de la Castafiore*.

L'émancipation

Si *Les Aventures de Tintin* démarrent avec les *Soviets*, les récits mènent ensuite notre héros au Congo, se poursuivent en Amérique, puis en Extrême-Orient. En quatre continents et cinq récits, le petit reporter y découvre la variété des environnements, l'altérité des cultures et des relations humaines. Son parcours est celui de l'émancipation d'un boy-scout immature et fanfaron vers la sagesse.

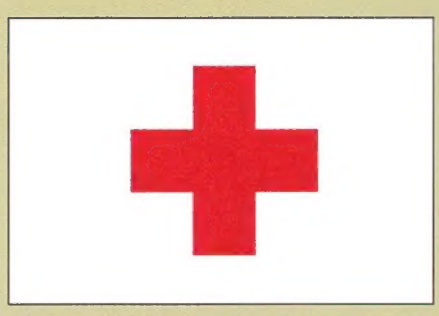
À l'autre bout de l'œuvre, il paraît judicieux de grouper la production des dernières années, parce qu'une même logique traverse les histoires qui la composent, d'*Objectif Lune* à *Tintin et l'Alph-Art*.

Au lendemain de la guerre 1940-45, Hergé découvre qu'il ne suffit pas de se consacrer à cent pour cent à son œuvre, qu'il y a aussi des problèmes d'ordre privé, de business, d'image et relations sociales qui s'enchevêtrent à hue et à dia et à des vitesses différentes.

Comment trouver l'apaisement, pour un auteur qui ne s'est pas ménagé depuis 1929, victime désormais d'un sérieux *burn out* ? Avec le diptyque *Le Secret de La Licorne - Le Trésor de Rackham le Rouge*, suivi du diptyque *Les 7 Boules de cristal - Le Temple du Soleil*, on pourrait croire le dessinateur arrivé au bout d'un cycle. Il maîtrise désormais son métier à la perfection, le succès suit. Il a tout pour être heureux et pourrait continuer longtemps ainsi. Mais, épuisé, surchargé, il tergiverse et ne peut tenir ses engagements, ce qui renforce le cercle vicieux de son malaise. Il aurait tellement envie de tout envoyer balader, même ses proches. Changer de vie, aller voir ailleurs ?

Objectif : ailleurs

La Lune est la découverte d'un monde impensable ici-bas. Avant la Lune, jamais Tintin — ou quiconque — n'avait quitté la Terre et les hommes qui la peuplent, l'explorant dans tous les sens, y trouvant partout l'altérité, restant toujours dans la zone de gravitation de notre planète. Tintin a pérégriné sur le sable des plus arides déserts, grimpé au sommet des plus hautes cimes, arpenté le plus profond des mers, ayant expérimenté chaque lieu, fût-il en principe inaccessible. Sur la Lune, il n'y a rien que l'absence de vie, un environnement hostile, dangereux, glacé, dans lequel on ne peut survivre sans une intendance aussi lourde qu'encombrante. On n'est à l'aise nulle part, sans la moindre issue de secours si cela tourne mal (comme pour Apollo XIII et le mythique : « *Houston, we have a problem !* »), ce qu'apprennent nos amis à leurs dépens quand la fusée redémarre sans eux. Avec Jorgen atteint d'une balle en plein cœur et Wolff qui se suicide, rarement un récit d'Hergé aura autant flirté, de façon aussi constante, avec la mort qui rôde. Graphiquement, le noir est omniprésent. Dans le vide sidéral, qui plus tard se peuplera d'*aliens*, la Lune est antithétique de l'habituelle lumière *Tintin*.



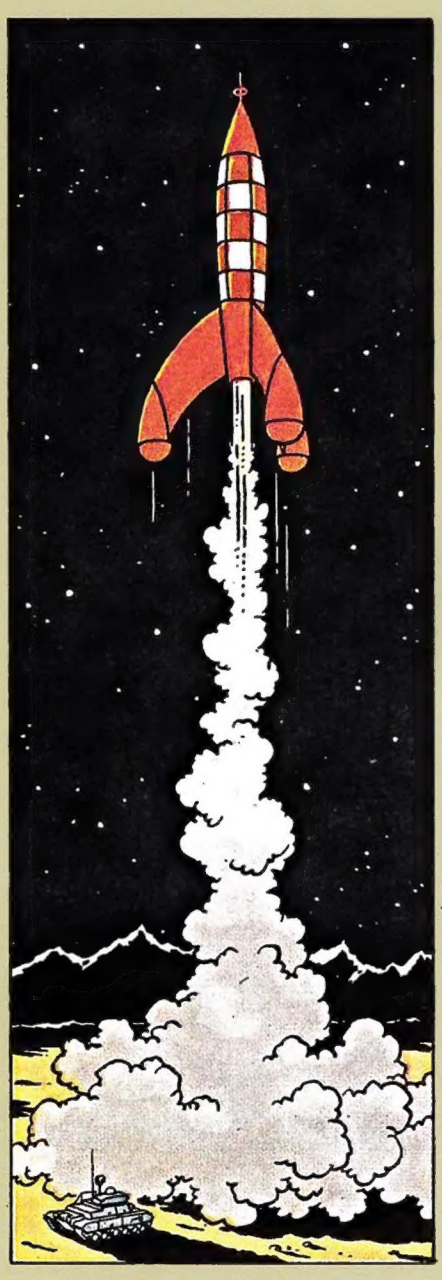
Serait-ce au cours d'une de ses escapades en Suisse qu'Hergé a imaginé d'habiller la fusée de Tournesol de rouge et de blanc pour ses évolutions dans le noir de la nuit sidérale ?

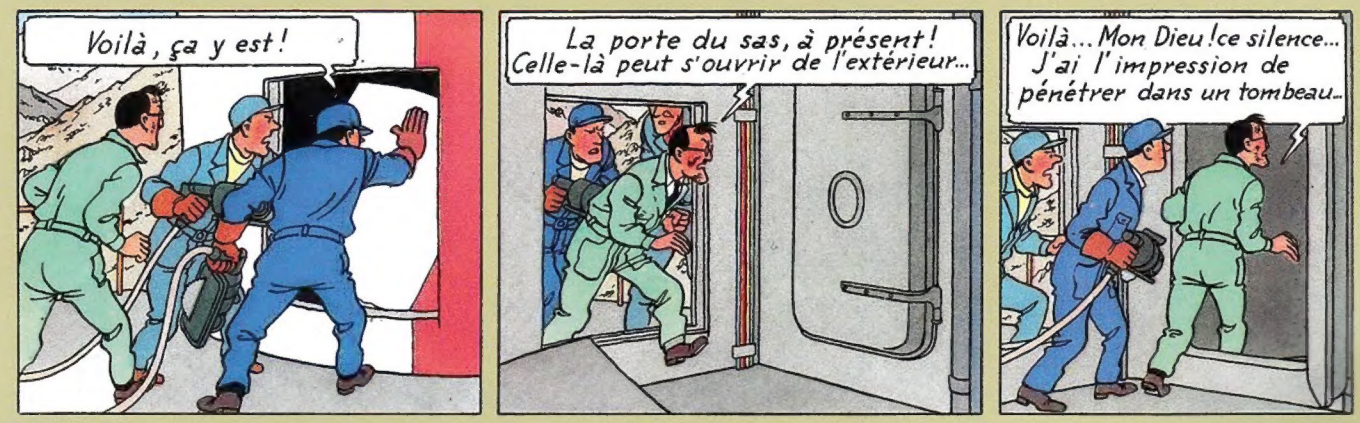
Le contexte de la guerre froide fournit au scénariste la trame nécessaire au récit. Russes et Américains se livrent alors un combat titanesque pour démontrer la supériorité de leurs systèmes respectifs afin de dominer le monde. Leur rivalité mobilise le meilleur des forces de toute la nation, ses ressources humaines, financières, scientifiques, poétiques, médiatiques. Il faut résoudre des problèmes inattendus, déconcertants, innover des technologies jamais pensées. Conquérir l'astre sélénien fait rêver l'humanité depuis toujours : aucun effort ne sera épargné, tant le symbole est mythologique, obsédant, et ses retombées (imaginaires aussi) colossales. Engagé dans un défi personnel herculéen, Hergé s'y retrouve. Ses choix de scénario sont le miroir de ce qu'il vit, ce qui explique son obstination à refuser toute aide. La tâche est immense. Anticipant la dédicace qu'il signera plus tard pour les vainqueurs de la course vers la Lune — « À force de croire en ses rêves, l'homme en fait une réalité » —, l'auteur s'adjoint une équipe de collaborateurs et techniciens : le Centre de Recherches Atomiques de Sbrodj, en Syldavie, se calque sur les Studios Hergé qui se créent au même moment à Bruxelles. Le vrai patron en est Tournesol, car on lit en filigrane le besoin d'Hergé, saturé de Tintin, de changer d'air (vêtu de scaphandre, carapace protectrice autant que camisole corporelle). L'exil volontaire du savant chez les Syldaves et celui de Tintin sur la Lune racontent le désir d'Hergé d'aller voir ailleurs.

Nul, semble-t-il, n'a remarqué ce détail qui cependant saute aux yeux : le fameux rouge et blanc de la fusée qui l'amène en *terra incognita* est celui du drapeau suisse, agencé de carrés rouges et blancs, simple, limpide, pays où il s'est réfugié afin d'oublier un peu sa condition, déchiré entre le succès de son œuvre et la misère de sa vie d'homme.

Tintin et ses amis auront besoin de la Croix-Rouge (dont le siège international est à Genève) sitôt le retour de la fusée sur terre.

Une vingtaine d'années après y avoir fait ses premiers pas, Tintin a déjà arpenté la planète en long et en large. Pour lui (et avec lui), Hergé rêve d'évasion.

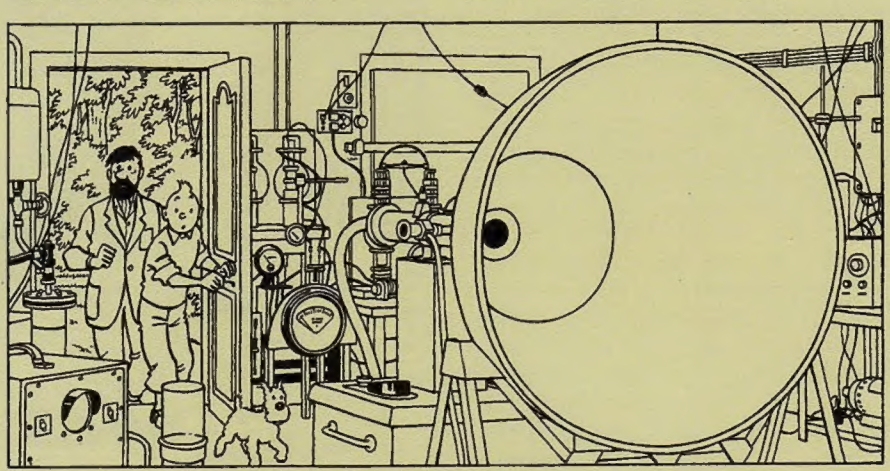



Voilà, ça y est !
La porte du sas, à présent ! Celle-là peut s'ouvrir de l'extérieur...
Voilà... Mon Dieu ! ce silence... J'ai l'impression de pénétrer dans un tombeau...

La carrosserie d'acier qui protégeait les aventuriers a failli devenir leur tombe. En y pratiquant d'urgence une ouverture, Baxter et ses hommes y ont fait entrer l'air qui s'y était raréfié.

« Voilà... Mon Dieu ! ce silence... J'ai l'impression de pénétrer dans un tombeau... » murmure monsieur Baxter (!) qui devine la noirceur tapie derrière ce rouge et ce blanc. Les derniers moments du récit sont haletants. Plus moyen de respirer. On manque d'air, on étouffe, on suffoque, on meurt à petit feu en d'atroces souffrances, écrasé. L'escapade si bien planifiée devient une catastrophe sans possibilité de recours. L'épilogue de *On a marché sur la Lune* évoque une raréfaction mortelle de l'oxygène, le mot étant à prendre au propre comme au figuré, l'énergie et le sang neuf nécessaire à toute vie, à la simple bonne santé. Et là, Tintin se retrouve, il se comporte en héros, ce qu'il avait si peu fait depuis le début de cette aventure. C'est lui qui reprend les commandes. Il sera le dernier à perdre connaissance, le premier à reprendre ses esprits. Hergé sait qu'il peut à nouveau compter sur lui ! En retrouvant « cette bonne vieille Terre », Haddock s'emberlificote les pieds et perd aussitôt l'équilibre, s'allongeant de tout son long. Oui, l'homme est bien cet impotent qui rêve constamment au-dessus de ses moyens. Oscar Wilde l'affirmait : « Il y a deux grands drames dans la vie : ne pas avoir atteint son but, et l'avoir atteint. » Qu'en est-il donc d'Hergé, et à quel prix ?

Après les silences pesants de la fin de l'équipée lunaire, Tournesol, scientifique malentendant et pacifiste, étudie les ultrasons dans l'épisode qui suit, sans vouloir entendre que d'autres que lui pourraient utiliser ses découvertes dans un but de destruction et de domination.



Un nouveau départ

Hergé et Tintin doivent une fière chandelle à Tournesol. Ils lui sont redevables, car en assumant le périple sur la Lune, leur vieil ami les a tirés d'un mauvais pas, tant on savait le désir d'évasion du dessinateur vis-à-vis d'un métier devenu asphyxiant. Aussi, lorsque le savant est retenu prisonnier, Tintin remue ciel et terre pour le délivrer... et peut-être surtout pour régler sa dette.

Comme il en est coutumier, Hergé hume l'air du temps, en retient quelques anecdotes bien réelles et significatives auxquelles il injecte sa fantaisie afin d'élaborer son scénario. Ainsi, au moment de la guerre froide, tous les moyens sont bons, fussent-ils les plus sournois, pour asseoir sa domination du monde. Et Tournesol a concrétisé le moyen de destruction le plus effroyable de tous les temps. Un sourd qui maîtrise les ultrasons ! Autant le récit lunaire est fait de silences pesants, autant la nouvelle histoire propose du vacarme en cascade : ce ne sont que bris de verre, sonneries, coups frappés, orages et bruits de tonnerre, vrombissements, pétarades, crissements, éructations, explosions, etc. À chaque planche sa part du vacarme.

Le verbe « détruire » est le maître mot de cette aventure, à commencer par le moment fort du récit : New York en miettes. Il n'y a pas, dans cet épisode, que cette arme qui réduit les bombes A et H « au rang de la fronde et de l'arquebuse » : on y trouve aussi la miniaturisation, les microfilms et, sur le mode comique, la panoplie des armes chimiques et bactériologiques avec le *Fly-Tox* du capitaine et l'épidémie contagieuse de scarlatine qui fait fuir la tribu des Lampion.

La Bordurie, caricature des États d'Europe de l'Est à l'époque, étale les symptômes de l'État totalitaire qui pra-

tique le secret, le non-droit, la brutalité, l'arbitraire, le contrôle de la pensée, la surveillance constante des citoyens, comme si le pays entier était une grande prison. Les situations de confinement sont exceptionnellement nombreuses dans ce récit, l'argument central étant d'extirper Tournesol de sa geôle.

La récurrence du thème est-elle le signe qu'Hergé souhaite fuir ? Mais qui ? Ou quoi ? D'autant que diverses formes d'adhérences s'invitent avec force, ainsi le gag répété du sparadrap, un des plus marquants, devenu même iconique de toute l'œuvre, ou encore Séraphin Lampion qui s'agglutine au récit au plus mauvais moment, comme un caillou dans la chaussure ou un sparadrap qui s'accroche.

Toutefois — le fait est remarquable — ces situations s'effectuent sur le mode comique, ce qui alterne avec l'aspect autrement angoissant de la narration, montrant par là le savoir-faire du scénariste… mais peut-être aussi les atermoiements d'un auteur traversé de forces contradictoires. C'est qu'Hergé quitte le monde d'une production artisanale pour entrer dans la peau du chef d'entreprise, ses Studios devenant une petite usine aux méthodes de production bien différentes, avec la répartition des tâches, etc. Se documenter devient une nécessité, jusqu'au moindre détail (ainsi, et par exemple, l'exactitude d'une étiquette de bouteille de vin que personne ne remarquera dans le décor). Jouer la transparence, jusqu'à la fameuse utilisation du papier calque qui deviendra la marque de fabrique des Studios.

La saga lunaire était encore imaginée selon une conception graphique en noir et blanc, puis colorisée parce qu'il le fallait bien. Il en va tout autrement avec cette *Affaire Tournesol* conçue à partir des impératifs techniques de la couleur, soit une tout autre approche, un nouveau métier.

Au début de l'œuvre, *Tintin au pays des Soviets* est moins la critique idéologique d'un système politique que la croyance en l'expansion illimitée des énergies disponibles, Tintin pilotant à toute vitesse les plus redoutables engins motorisés de l'époque. Si, pour Hergé, *L'Affaire Tournesol* est comme un nouveau départ, alors on comprend mieux l'abondance des courses et poursuites qui s'y déroulent, au moyen de nombreux véhicules, automobiles, hélicoptère, canot, avion, char blindé… exactement comme dans *Tintin au pays des Soviets*. Dans le même temps, cette diversité est aussi la réponse en creux aux nombreux lieux clos et coups d'arrêt qui jalonnent l'album.

Cette cité, Messieurs, nous l'avons condamnée à disparaître. Dans quelques instants, elle sera réduite en miettes! Il me suffira de presser sur ce bouton…
Voilà !
Voyez : les orgueilleux buildings tremblent sur leurs bases, se lézardent, se désagrègent, basculent.
… et s'écroulent en poussière! Une ville entière est rayée de la carte du monde !…

L'angoisse est un des éléments constitutifs du récit, mais Hergé sait bien comment dédramatiser les choses. Le drame et l'humour vivent chez lui dans la paix et l'harmonie.

Quant au parapluie, l'accessoire apparaît à tout moment, comme par hasard, sans rôle particulier, objet de gags apparemment inutiles, jusqu'à ce que l'on apprenne que c'était là, sous notre propre nez et depuis le début, qu'était cachée la clef de l'énigme. Après la réminiscence des *Soviets*, première histoire d'Hergé, cette astuce de scénario préfigure ce que sera une des dernières, *Les Bijoux de la Castafiore*.

Vincent BAUDOUX
et Xavier ZEEGERS
(à suivre)

À LA RECHERCHE DU POINT DE CHUTE

Près de 29 000 jours après l'engloutissement dans l'Arctique de l'aérolithe sur lequel Tintin s'était fait parachuter en 1942, il n'y avait certes aucune urgence à localiser son point de chute. C'est pourtant ce que j'ai tenté de faire.

M.S. AURORE à président F.E.R.S. Arrivons en vue côtes Islande. Ferons escale à Akureyri, dans le Eyja Fjördhr, pour nous ravitailler en carburant. Tout va bien à bord.

La précision géographique est de celles qui donnent du crédit aux déplacements de Tintin qu'Hergé nous fait suivre.

J'ai soigneusement examiné la route suivie par l'*Aurore* dans l'album *L'Étoile mystérieuse* et je pense pouvoir vous indiquer ce point d'impact avec une certaine précision (à défaut d'une précision certaine)[1].

La route suivie par l'*Aurore*

Le communiqué découvert dans son journal par le collaborateur du professeur Calys à l'Observatoire (case 12 B1) nous apprend que l'aérolithe détecté par la station polaire du Cap Morris, à l'extrême Nord du Groenland, a chuté dans l'océan Arctique. L'*Aurore*, le navire affrété par le Fonds Européen de Recherches Scientifiques (F.E.R.S.), se dirige vers le point de chute après avoir fait le plein de mazout dans le port d'Akureyri, au Nord de l'Islande (case 27 D1). Au premier jour de cette seconde partie de l'expédition, l'hydravion Arado 196 de l'*Aurore* décolle vers 10 heures 15 du matin et part à la recherche de l'aérolithe dans un secteur que le capitaine Haddock situe entre le 73e et le 78e parallèle et entre le 13e et le 8e méridien Ouest[2] (case 33 A2).

À 12 heures 15, l'hydravion (en position H1 sur notre carte) aperçoit le panache blanc de l'aérolithe à environ 20° Est (case 33 D3), après avoir parcouru une distance de 510 kilomètres à la vitesse de 255 kilomètres à l'heure (la vitesse de croisière de l'Arado 196). Toutefois, Hergé ne nous apporte aucune précision, ni sur le parcours de l'hydravion, ni sur sa position. Ces renseignements étant manquants, nous en sommes réduits à choisir la position la plus plausible, à savoir 76,60° de latitude Nord et 10,1° de longitude Ouest.

L'hydravion serait alors à près de 930 kilomètres du point de chute de l'aérolithe. Était-il possible qu'à une telle distance Tintin ait aperçu la vapeur dégagée par celui-ci ? La question est posée.

L'avance du *Peary*

L'hydravion fait demi-tour pour revenir vers l'*Aurore*. Quelques minutes plus tard (position H2 sur notre carte), il aperçoit le *Peary* en direction Ouest-Sud-Ouest (l'angulation étant de 22,5°) à une distance d'environ 60 kilomètres (case 35 A1). L'hydravion survole le *Peary* une dizaine de minutes plus tard, c'est-à-dire aux environs de 12 heures 30. Presqu'au même moment, le *Peary* signale par radio qu'il est survolé et donne sa position (en P1 sur notre carte) soit 76,40° de latitude Nord et 12,23° de longitude Ouest (case 35 D2), soit à 515 milles marins de l'aérolithe (954 kilomètres).

Ensuite, l'hydravion de Tintin rejoint l'*Aurore*, distante de 350 kilomètres du *Peary*, en une heure trente. Il doit être alors 14 heures, et Tintin estime l'avance du *Peary* sur l'*Aurore* à 150 milles marins, soit 278 kilomètres (case 36 D1). Tintin calcule qu'en faisant naviguer l'*Aurore* à une vitesse de 16 nœuds, celle-ci rejoindra le *Peary*, qui file à 12 nœuds, en trente-sept heures et demie (case 37 A1). Le capitaine donne aussitôt l'ordre de remettre les machines en marche, et à l'homme de barre celui de gouverner au Nord par 12° Est en direction de l'aérolithe (cases 37 D 1 et 2).

Connaissant la position de la chute (voir plus loin), nous pouvons calculer

la position qu'occupe approximativement l'*Aurore* à 14 heures (position A1 sur notre carte) à partir, d'une part, du cap (12° Est) qu'il a pris vers l'aérolithe et, d'autre part, de son retard sur le *Peary* qui est de 150 milles. L'*Aurore* est donc à 150 + 515 - 15 = 650 milles de l'aérolithe (puisque le *Peary* a parcouru 15 milles entre 12 heures 30 et 14 heures). Cela donne approximativement, pour sa position à 14 heures : 73,94° de latitude Nord et 6,55° de longitude Ouest.

Le retardement de l'*Aurore*

Au lendemain du deuxième jour, à midi, l'*Aurore*, qui a parcouru environ 350 milles (parcours de 22 heures à la vitesse de 16 nœuds) depuis la position A1, se trouve au point A2 de notre carte, à 50 milles du *Peary*, soit par 79,55° de latitude Nord et 0,41° de longitude Est. La fumée de celui-ci est visible depuis l'*Aurore* (case 38 A1). À ce moment, l'*Aurore* reçoit un S.O.S. d'un navire en détresse, dont la position serait G. 19e12 W. 70e45 N. (case 39 C3). Nous situons cette position au point V de notre carte. En digne marin qu'il est, le capitaine Haddock décide de faire demi-tour et de se diriger vers le Sud-Sud-Ouest pour porter secours au prétendu *Vilnaranda*.

Le lendemain (case 40 A1), nous sommes au troisième jour et il est 6 heures du matin. Tintin se rend compte que le message de détresse était faux (case 40 C2). En dix-huit heures, l'*Aurore* (position A3 sur notre carte) a parcouru environ 290 milles en direction Sud-Sud-Ouest depuis la position A2 (18 heures à la vitesse de 16 nœuds). Les coordonnées du point A3 sont, selon moi, 75,6° de latitude Nord et 11,65° de longitude Ouest, soit un point situé à 566 milles (1050 kilomètres) du point de chute. L'*Aurore* fait alors demi-tour pour se diriger à nouveau, sans plus perdre de temps, vers l'aérolithe.

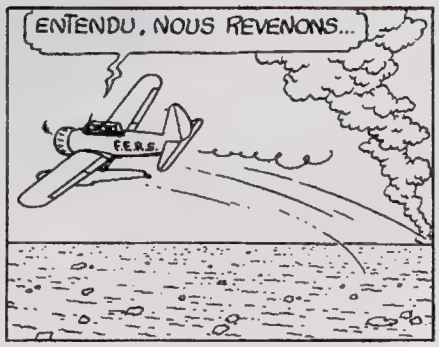
La course à l'étoile

Peu après, apprenant que le *Peary* est proche de son but (case 42 B3), Tintin décide de gagner le point de chute de « l'étoile mystérieuse » à bord de l'hydravion. Pour sa part, le *Peary* y arrive vers sept heures du matin.

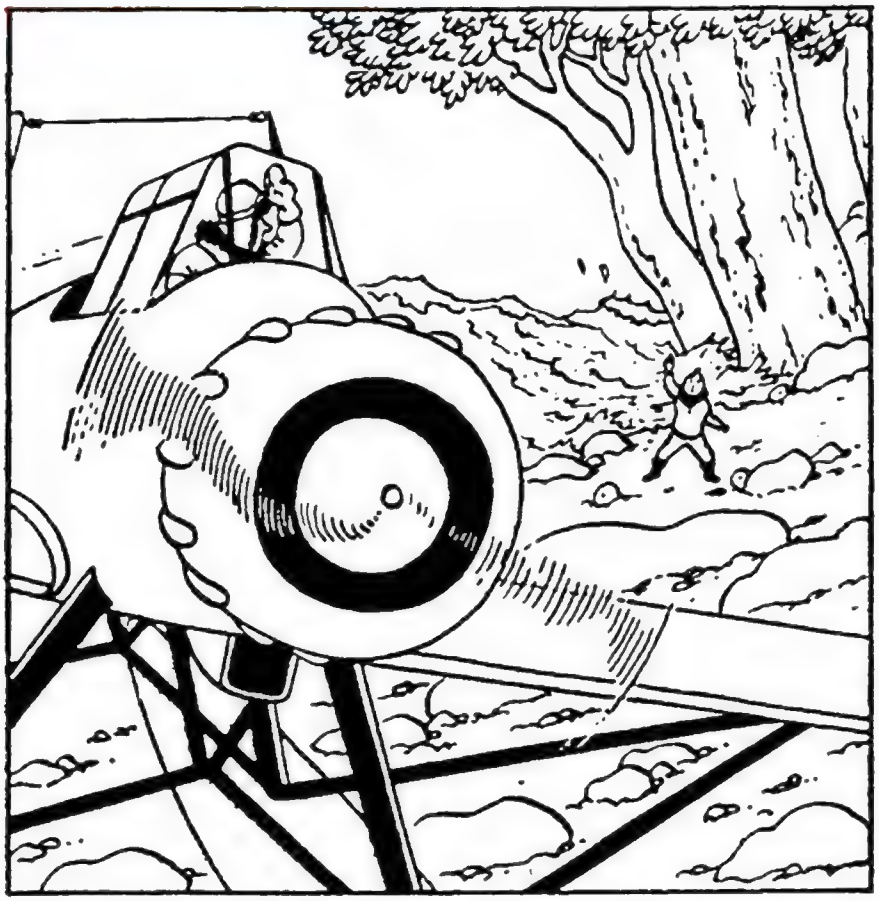
L'hydravion au moyen duquel Tintin prévoit de se faire parachuter sur l'île mystérieuse que constitue cet aérolithe flottant est un Arado 196. Sa vitesse maximum est de 310 kilomètres à l'heure, ce qui lui permet d'atteindre l'aérolithe en trois heures et demie, à partir de la position A3, donc vers 10 heures du matin. Tintin pose le pied sur l'île et y plante son drapeau juste avant que les marins du *Peary* n'y débarquent (cases 49 B1 et 2), ce qui est plausible si ces derniers ont un peu traîné.

Conjectures

Nous devons cependant relever ici une invraisemblance dans le récit d'Hergé. En effet, le rayon d'action de l'hydravion utilisé par l'expédition du Fonds Européen de Recherches Scientifiques — l'Arado 196 — est limité à 535 kilomètres, ce qui veut dire que s'il pouvait assurément se poser près de l'aérolithe (case 48 D2), il ne pouvait pas revenir ensuite vers l'*Aurore* pour y embarquer des vivres.



Il est impressionnant de constater que les éléments de géolocalisation dispersés dans le récit sont assez précis pour permettre aux lecteurs motivés de suivre tous les déplacements.



La priorité accordée par Hergé au suspense l'autorise parfois à prendre des libertés avec des données techniques, mais cela reste exceptionnel. C'est le cas ici du rayon d'action de l'Arado 196, sérieusement accru.

Même chose, évidemment, pour le trajet qui lui permet ensuite de se poser à nouveau près de l'aérolithe (case 58 B2) pour récupérer Tintin et Milou (case 61 A3) et de les ramener à bord de l'*Aurore* (case 62 A3). Mais il convient de reconnaître que c'est en négligeant ce « détail » qu'Hergé a pu maintenir le suspense jusqu'au bout, permettant à Tintin de triompher une fois de plus, pour notre plus grand plaisir.

L'aérolithe localisé

Dans l'album, Hergé donne une première indication qui nous permet de situer le point chute de l'aérolithe : le troisième jour, peu après 6 heures du matin, l'*Aurore* reçoit un message disant que le *Peary* arrive en vue de l'aérolithe (case 42 B3). Nous supposerons que le *Peary* arrive devant son objectif (case 45 B4) à 8 heures du matin, après avoir navigué à la vitesse de 12 nœuds durant quarante-trois heures et demie (11,5 + 24 + 8) depuis la position P1 qu'il occupait le premier jour à midi et demi. La distance qui sépare cette position de l'aérolithe est donc de douze fois quarante–trois heures et demie, soit 520 milles (966 kilomètres).

Le deuxième élément fourni par Hergé est la direction dans laquelle se trouve l'aérolithe à partir de la position H1 (à 20° Est). Comme déjà mentionné, nous manquons d'éléments pour situer ce point avec précision. Mais de là, nous pouvons calculer que la chute a eu lieu en un point dont les coordonnées seraient de 84,5° de latitude Nord et de 8,4° de longitude Est, entre le Groenland et le Spitzberg, à 470 milles (756 kilomètres) du Cap Morris. Avec les incertitudes qui planent sur les différentes données, nous pourrions dire plus prudemment que le point de chute de l'aérolithe se situe dans une zone comprise entre 84° et 85° de latitude Nord et 8° et 9° de longitude Est, ce qui est sensiblement plus au Nord que la position estimée auparavant par le capitaine Haddock (case 33 A2), à savoir entre le 73e et le 78e parallèle et entre le 13e et le 8e méridien Ouest. Mais il faut dire à sa décharge qu'à cette époque notre ami Haddock ne disposait pas, comme nous, de satellites de géolocalisation.

Tout cela n'est bien sûr qu'approximatif et basé sur certaines hypothèses invérifiables. Mais il n'en reste pas moins que cela peut donner une indication sur la zone où est tombé notre *Étoile mystérieuse*. Pour confirmer ce résultat et en avoir le cœur net, il faudrait effectuer une plongée dans l'océan Arctique afin de retrouver l'aérolithe englouti, mais comme la profondeur de l'océan dans cette région dépasse les quatre mille mètres, je ne suis pas près de m'y aventurer.

Alain BINGEN

[1] Nous avons tracé les routes sur une carte en projection Mercator qui permet de représenter les caps. Pour déterminer les distances et les coordonnées (latitude et longitude), nous avons utilisé l'application *Google Earth* avant d'en reporter les résultats sur la carte Mercator.

[2] Hergé ne précise pas si le méridien auquel le capitaine se réfère concerne l'Est ou l'Ouest. Au vu de la carte sur laquelle il pointe son crayon, je pencherais pour l'Ouest.

Note de la Rédaction

Dans son ouvrage *Hergé, Haddock et les bateaux* (Éditions Moulinsart, 1999), le regretté Yves Horeau aboutissait à la même conclusion, à ceci près que, comme le professeur Tournesol, Alain Bingen situe les choses « un peu plus à l'ouest » que lui (20° au lieu de 8,4°). Cette différence provient principalement de la position donnée par les deux auteurs au moment où Tintin, dans l'hydravion, aperçoit le panache blanc dégagé par l'aérolithe.

BOUGRE D'AÉROLITHE !

Jacques Van Gelder est une connaissance d'Alain Bingen, qui signe l'article précédent. Ayant lu ce texte avant nous, il nous fait part de quelques réflexions qui n'enlèvent rien à la pertinence des calculs et recherches de son ami.

La Rédaction

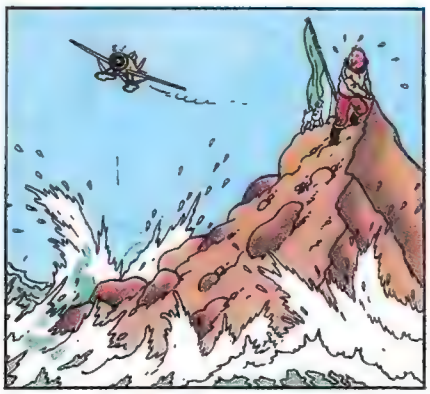
Depuis que j'ai découvert *L'Étoile mystérieuse*, je me demande comment ce bougre d'aérolithe a bien pu flotter durant plusieurs semaines avant de s'enfoncer dans l'océan peu de temps après l'arrivée de Tintin ! C'est tout de même une pierre venue du ciel et on nous précise qu'à l'endroit de sa chute, l'océan Arctique est profond de plus de quatre mille mètres. Certes, les pierres ponces volcaniques peuvent être légères et flotter à la surface des eaux, mais s'agit-il bien, dans le cas qui nous occupe, d'un « énorrrme » morceau de lave volcanique en déplacement intersidéral ? Et si oui, pourquoi finit-il quand même par s'enfoncer dans l'eau ?

D'autre part, vous conviendrez que le bloc de calystène récupéré in extremis par Tintin avant l'engloutissement de l'aérolithe n'a pas l'air si léger que ça.

Autre réflexion : même si Hergé s'est obstiné à l'appeler « étoile », ce bougre d'aérolithe est vraiment mystérieux, comme l'indique le titre de l'album, car, s'il s'agit d'une météorite géante, comment se fait-il que celle-ci soit apparue sous la forme d'une boule de feu, dégageant une chaleur extrême, alors qu'il ne s'agit justement pas d'une étoile au cœur embrasé par la fusion nucléaire ?

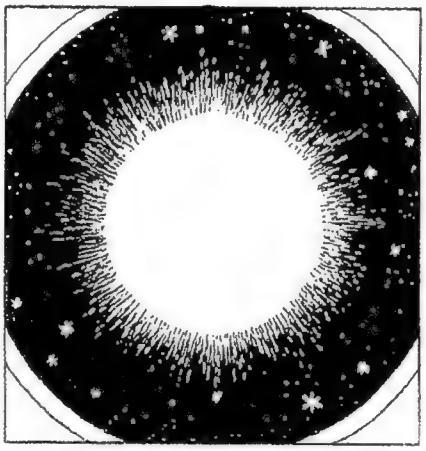
À moins qu'on prétende que c'est en pénétrant dans l'atmosphère terrestre que cette pierre s'est mise à brûler, et dès lors à briller. Mais alors, vu sa vitesse et tenant compte de la minceur de la couche d'air entourant notre bonne vieille terre, elle n'aurait pas mis des heures, voire plusieurs jours, pour tomber dans l'océan.

Jacques VAN GELDER



Selon Hergé, ce tas de pierres venu de l'espace peut flotter durant plusieurs semaines avant de finir par couler.

Tintin n'est pas le seul à avoir remarqué au fil des jours qu'une mystérieuse étoile grossissait dans le ciel.



Selon l'astronome Hippolyte Calys, qui avait observé cette « gigantesque masse de matières en fusion » au télescope, c'est un morceau de ce « bolide » qui s'est détaché lorsqu'il a frôlé la Terre et qui s'est abîmé dans l'océan Arctique.

PLACE À HADDOCK !

Dans l'article *Tintin : reporter ou détective ?* publié dans notre dernière revue, nous nous demandions si la « fatigue » du héros n'annonçait pas l'introduction par Hergé d'un élément neuf, d'un ressort destiné à relancer la machine. C'est à cet élément – un nouveau personnage – que nous consacrerons ce second article.

Incroyable ! L'intervention du capitaine Haddock dans *Les Aventures de Tintin* serait annoncée dans le bric-à-brac prêté par Hergé à Dupond et Dupont !

L'étau se resserre. Le lecteur ressent la solitude et l'impuissance de Tintin, sent qu'il manque décidément quelqu'un en ce début d'album. Mais n'y aurait-il pas quelque indice plus précis sur ce futur hypothétique nouveau venu ? Rendons-nous donc chez les Dupondt pour être, tout comme Tintin, ébahis, stupéfaits par la découverte du capharnaüm qui encombre le bureau des deux policiers[1].

Tournant la page nous découvrons en haut de la planche 4 ce qui a interpellé Tintin, grâce à un gros plan qui montre le contenu d'un casier, précieux indices pour l'enquête en cours. La stupéfaction de Tintin s'explique alors par la découverte du morceau d'étiquette d'une boîte de crabe ; notre stupéfaction va être bien plus grande en découvrant tout ce que recèle le casier. Avec quelle minutie Hergé accumule les détails dans cette case, qui sont, pour nous lecteurs, autant de pistes pour notre propre enquête.

S'y ajoute un gag bien dans la façon d'Hergé : un papier blanc où se lit une maxime dont on ne voit que certaines parties, mais que l'on reconstitue aisément : « Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place ». Billet bien entendu placé en exergue sur leur table de travail par les Dupondt, toujours prompts à donner des preuves du hiatus entre leurs ego et la réalité de leurs actes.

Laissons la lecture textuelle chère à Jan Baetens prendre maintenant le relais. Que voyons-nous, que lisons-nous réellement dans cette case ? Le billet où s'inscrit la maxime est partiellement masqué par la mise en page, un pot de colle et un autre papier. Concernant le texte même, le dessin nous montre précisément :

PLACE
POUR
HAQUE CHOSE
CHAQ
A SA P

Si l'on néglige la seconde partie, simple répétition barrée par le bâton de colle, reste donc « Place pour haque chose ». L'oreille (sinon le regard) est attirée : n'y a-t-il pas homophonie avec un « Place pour Haddock » ? Toutes les lettres y sont, nonobstant le Q en lieu et place du K. Il peut sembler manquer certes les deux D mais justement, chez qui sommes-nous à ce moment précis de l'action ? Chez les Dupond-Dupont, le double D de l'univers de Tintin. Deux enveloppes portent d'ailleurs l'initiale D en début d'adresse (jaune dans le casier, blanche en haut à droite). Le S restant nous indique déjà combien ce nouveau personnage sera pluriel, c'est-à-dire à personnalités multiples au gré des circonstances. Le voici enfin qui apparaît ce comparse tant attendu par Tintin, le voici qui se dessine dans le texte avant que d'être dessiné réellement.

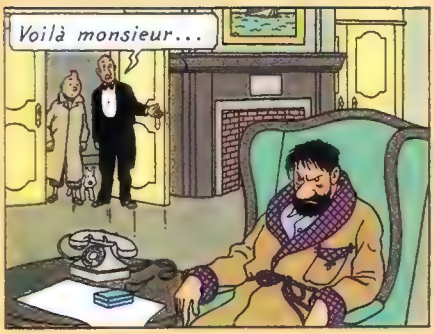
Mais fouillons encore cette case et son casier, décidément riches d'enseignements. Le fragment de phrase « Place pour haque chose » couronne un pot de colle, ce que sera bien le Haddock primitif que rencontrera Tintin, et Hergé par la même occasion.

En effet Hergé déclare : « Haddock m'a vraiment entraîné, presque de force, il s'est imposé[2] ». Haddock sera d'abord un pot de colle, qui ne lâchera plus Hergé dès l'instant de sa rencontre avec Tintin.

Voici une boîte de cigarettes accompagnée d'une boîte d'allumettes. Le personnage qui s'annonce sera fumeur peut-être… (et tout feu tout flamme, à voir le dessin sur la boîte d'allumettes). La marque des cigarettes ? « Aristos », l'aristocratie, autre facette que le capitaine se découvrira un peu plus tard, depuis le sang bleu de son ancêtre le chevalier de Hadoque[3] jusqu'à ses prétentions de châtelain[4]. Boîte dans des tons de bleu comme le pull marin qu'il porte la plupart du temps (et dessinée sur la table de Haddock dans *Les 7 Boules de cristal* en 50 C1).

La référence à cet album, ajoutée en 1943, clin d'œil très signifiant voulu par Hergé, renvoie doublement au capitaine : d'abord cet opus, qui suit directement *Le Crabe aux pinces d'or*, montre son installation définitive dans le monde de Tintin ; ensuite le titre, *L'Étoile mystérieuse,* se traduit sans peine en « la mystérieuse star », laquelle va bientôt surgir.

Enfin les cinq pièces de monnaie, référence possible au roman *Les Cinq Sous de Lavarède* de Paul d'Ivoi[6]. Lavarède : héritier potentiel, globe-trotter et l'un des principaux héros récurrents du cycle *Les Voyages excentriques*[7]. En effet, ce nouveau personnage, héritier putatif de Hadoque, amènera Tintin à faire de bien extraordinaires, sinon excentriques, voyages divers autour de la Terre.



Des cigarettes Aristos ou du tabac pour la pipe de la même marque, cette boîte bleue à portée de la main du capitaine ?

Une plongée dans l'alcool en guise de voyage excentrique, le capitaine touche le fond, mais Tintin va lui remettre peu à peu les idées en place.

Voilà un couteau que nous désigne le crayon du dessinateur (crayon révélateur d'indices comme l'a été celui de Tintin pour le morceau d'étiquette), solide couteau de poche à deux lames, compagnon du quotidien qui rend mille services et ne vous quitte jamais. La forme même du couteau, dessinée à partir de deux têtes de poisson avec les lames faisant nageoires dorsales, renforce encore l'univers marin, après l'image du crabe.

Concernant le document jaune en bas à gauche, dont les minuscules lignes écrites n'étaient pas présentes dans l'édition de 1941, on doit à Albert Algoud[5] d'avoir réussi brillamment à en déchiffrer la teneur. Il s'agit d'un fragment de lettre d'Hergé à propos de l'album *L'Étoile mystérieuse* (paru en 1942) dont l'aventure, d'un point de vue diégétique, n'existe pas encore.

Qui aurait cru que la rencontre d'une épave puisse redonner tout son tonus à un Tintin en net déficit d'enthousiasme ?

Seuls les penchants alcooliques de Haddock ne sont pas évoqués. C'est la surprise qui nous est réservée, comme elle est réservée à Tintin[8]. Ce problème d'alcool va faire pleurer le capitaine et va immédiatement faire comprendre à Tintin à quel être profondément bon et honnête il a affaire. Il va l'émouvoir au point qu'il ne pourra se résoudre à quitter le navire sans l'emmener avec lui. Double évasion, dont celle de la prison de l'addiction n'est pas la moindre (ce sera en tout cas la toute première tentative de Haddock).

Vraiment, cette case au casier est bien la clef de l'énigme, la présentation anticipée du futur compagnon, solution aux problèmes qu'a rencontrés Tintin en ce début d'album, ce qu'Hergé indique d'ailleurs clairement en dessinant « textuellement » cette clef. « Il » arrive bientôt, ce compagnon d'aventure qui lui fait tant défaut.

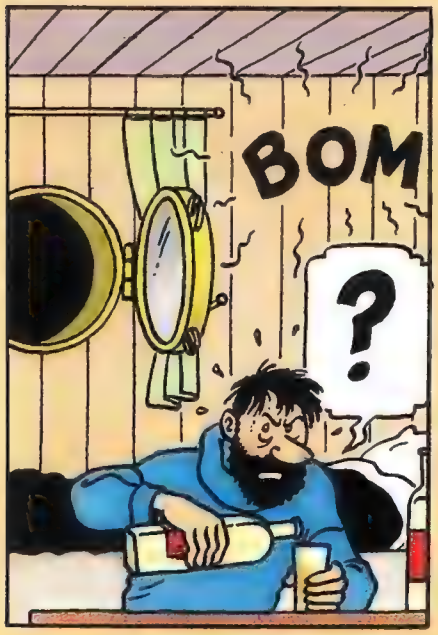
Haddock avant Haddock

Le personnage arrive donc « ad hoc » pour faire redémarrer Tintin. D'ailleurs, l'album suivant voit notre héros redevenu officiellement « reporter représentant la presse d'information » (*L'Étoile mystérieuse* 14 B3[9]). Tintin a retrouvé tout son élan, tout son enthousiasme, car il ne sera plus un « demi », il ne sera plus jamais seul. Tintin est donc de nouveau officiellement journaliste.

....le jeune reporter Tintin, représentera la presse d'information.

Mais la fonction de détective reprendra peu à peu son importance, jusqu'à devenir nettement prédominante. Car ce ne sera plus cette fois une impasse. *A contrario*, au fil des albums qui suivront, les apparitions de personnages journalistes (surtout de la presse écrite) auront des connotations de plus en plus négatives[10].

La référence au demi de bière du début d'album revient au moment même de la rencontre décisive à la planche 15 du *Crabe aux pinces d'or*, avec le même gag du « nez-dans-le-verre » utilisé d'abord avec Haddock, mais réutilisé avec Milou à la page suivante.



Et là encore les verres peuvent se voir comme symboles puisque, tant Tintin au début de l'aventure que Haddock avant la rencontre, sont placés face à leur verre. Et ce n'est qu'une fois enfuis ensemble de la cabine qu'il nous sera donné de remarquer deux verres sur la table, témoignant de la fin de leur isolement respectif. Du reste, en attendant de pouvoir trinquer, le capitaine tue le temps en jouant aux cartes ce qui doit être une partie de... solitaire.

Comme indiqué plus haut, rappelons qu'Hergé a ajouté pour la deuxième édition de l'album deux cases planche 2 nous montrant les Dupondt et Tintin, avec l'anecdote de la commande du demi. Au tout début de la parution de l'aventure dans *Le Soir-Jeunesse* en 1940, l'auteur n'avait pas encore pris conscience de la solitude de son héros. Un déclic s'est produit, débouchant sur les deux planches d'un Tintin devenu incapable de mener à bien une enquête. Entre les deux scènes se situe la visite chez les Dupondt. Peut-être est-ce à ce moment qu'Hergé a sinon réalisé du moins ressenti à quel point son héros avait besoin, comme les policiers, de compagnie ? Pour la réédition de 1943 il a ajouté les cases de la commande du demi de bière, car à ce moment il savait, pour l'avoir déjà dessiné, que Tintin allait rencontrer le capitaine Haddock. On peut même dire du marin qu'en ce début d'aventure réécrit, Tintin n'attendait que lui. Et sa stupéfaction à la vue du casier d'indices est presque une forme de prémonition subliminale.

Notons enfin que si le personnage de Haddock apparaît pour la première fois planche 14 du *Crabe aux pinces d'or*, Hergé nous donne son nom seulement planche 43, soit vingt-six pages plus tard (si l'on ne tient pas compte des hors-textes). Vingt-six pages pendant lesquelles l'auteur use de tous les artifices verbaux pour ne pas nommer Haddock. Est-ce parce qu'Hergé n'a pas encore jusqu'à ce moment choisi un nom pour ce nouveau personnage, ou n'est-ce pas plutôt parce qu'il nous l'avait déjà révélé « textuellement », et ce dès la planche 4 ?

René DEROSNE

[1] Tout en étant bien entendu amusés du fonctionnement des Dupondt, avec cette découverte de leur intimité, nous apprenons à cette occasion qu'ils habitent le même appartement, encore un indice pointant la solitude de Tintin.

[2] *Cf.* Numa Sadoul, *Entretiens avec Hergé*, Casterman, 1989, p. 156.

[3] Notons le retour du Q à la place du K.

[4] *Cf.* le début des *7 Boules de cristal*.

[5] *Cf.* Albert Algoud, *Dictionnaire amoureux de Tintin*, Plon, 2016, p. 387.

[6] *Les 5 Sous de Lavarède*, roman de Paul d'Ivoi et Henri Chabrillat, 1894.

[7] Ensemble de romans de Paul d'Ivoi influencés par *Les Voyages extraordinaires* de Jules Verne.

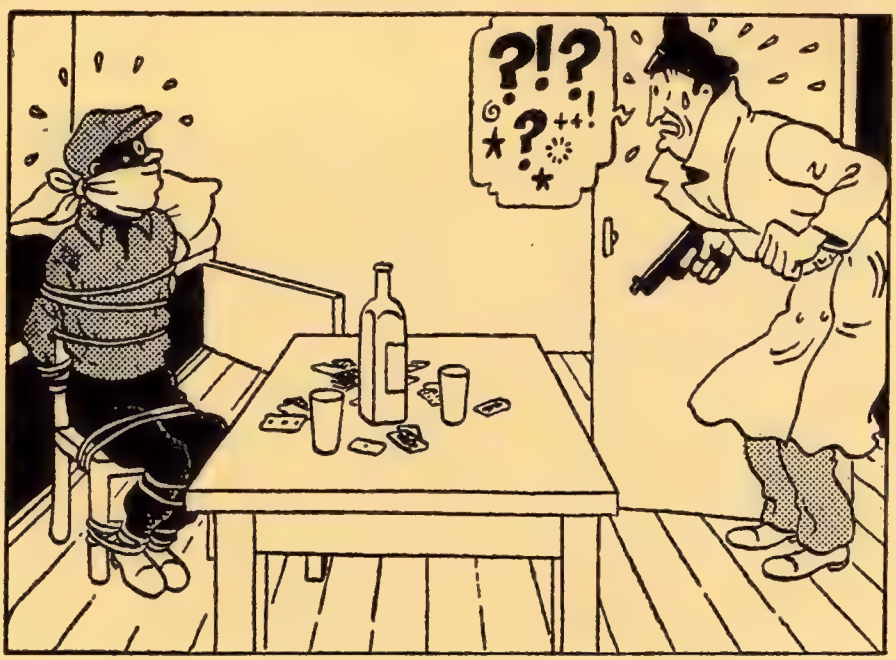
[8] Pourrait-on pourtant y songer si, revenant aux cases des demis de bière, on imaginait qu'il manque à Tintin, buveur solitaire, son propre « trinqueur » ?

[9] Voir aussi *ibid* pl. 62 : le « jeune reporter Tintin ». Dans les albums suivants le métier premier de Tintin sera évoqué de loin en loin, mais ce sera un simple tic de présentation. *Cf.* par exemple *Les 7 Boules de cristal* pl. 27, Tournesol : « Et voici mon jeune ami Tintin, le reporter bien connu... » Plus symptomatique encore : dans *Objectif Lune* pl. 10, Baxter le considère comme représentant la jeunesse, et non plus la presse comme c'était le cas dans *L'Étoile mystérieuse*.

[10] Le sommet sera atteint dans *Les Bijoux de la Castafiore* : avec toute l'ironie féroce dont Hergé est capable, il fait un sort définitif aux journalistes de *Paris Flash* comme à la revue pour laquelle ils travaillent. L'idéal du Grand Reporter de l'entre-deux-guerres qui faisait tant rêver le jeune Georges Remi est bien mort.

À gauche : La solitude du capitaine face à son verre n'est pas celle de Tintin face au sien.

Dans la cabine désertée du *Karaboudjan*, deux verres vides témoignent de l'alliance de deux solitudes.



UNE SIMPLE HISTOIRE D'AMITIÉS

Il y a quelques années, la revue des Amis du Musée Hergé exhumait un dessin attribué à Hergé, qu'elle intitulait *La partie de cartes*, sans pouvoir ni identifier les personnes en présence ni contextualiser cette composition.

Josette, souriante dans le jardin de Linkebeek, trois semaines avant le drame.

En dessous, la famille Laeremans, encore au complet, photographiée dans le jardin de Madame Maas à Linkebeek.

L'ektachrome retrouvé aux Studios Hergé ne tombait pas du ciel. Il se fait que ce dessin, posé en juin 1944 dans un carnet de poésie, avait été soumis à la Fondation Hergé en octobre 1992 par sa propriétaire, Marie-Jeanne Mortier, née Laeremans. D'emblée, celle-ci m'avait expliqué que la tradition familiale l'attribuait à Hergé, bien qu'il ne l'ait pas signé et que la dédicace posée sur la page de gauche ne fût pas la sienne mais celle de René Mergeay, compagnon de collège et de scoutisme d'Hergé. Marie-Jeanne m'avait aussi précisé que contrairement à ce qu'on aurait pu croire, ce dessin ne représentait pas Hergé et son épouse (ces derniers n'ayant jamais été en relations avec sa famille), mais le ménage Laeremans et le couple Mergeay.

Même si Tintin et Milou, ou d'autres héros familiers d'Hergé, n'étaient pas de cette partie de cartes, j'avais effectivement reconnu la patte et la manière de leur créateur dans ce dessin. J'avais donc adressé un courrier en ce sens à Marie-Jeanne. Celle-ci devait malheureusement décéder moins de trois mois plus tard, après avoir confié ce précieux carnet à son petit-fils. Mais tout cela ne nous dit pas qui étaient les Laeremans, et surtout quel rapport leur famille a entretenu de façon indirecte avec Hergé, le créateur de Tintin.

Une famille éprouvée

Liévin Laeremans (1894-1983) était un négociant en alimentation de ce qu'on appelle le « cœur » d'Ixelles, à savoir le quartier Saint-Boniface. Son épouse, Irma Dehaene (1891-1947), lui avait donné deux filles : Marie-Jeanne, née en 1923, et Josette, née en 1927. Actif dans le négoce de café, Liévin Laeremans s'était lié d'amitié avec René Mergeay, torréfacteur et distributeur de café originaire du même quartier, établi lui aussi à Ixelles. Les deux familles avaient sympathisé et se voyaient régulièrement, y compris lors de leurs vacances à Linkebeek, près de Bruxelles, dans une grande maison mise à leur disposition par une vieille dame de leurs relations, Gaby Maas. C'est dans le jardin de cette dernière que les deux photos reproduites ci-contre ont été prises, à la mi-août 1943.

Trois semaines plus tard, une effroyable tragédie allait endeuiller la famille Laeremans. Le mardi 7 septembre 1943, Josette, seize ans, était partie à bicyclette pour aller faire des provisions et n'était pas rentrée. La pauvre enfant avait été victime du bombardement du quartier des casernes : un carnage ! On aurait dit que l'aviation américaine avait largué ses bombes à l'aveuglette à proximité de l'hôpital militaire. On avait dénombré ce jour-là trois cent quarante-deux victimes civiles. Dans l'après-midi, René Mergeay avait accompagné son ami pour tenter d'identifier parmi celles-ci le corps de sa fille. Ils n'avaient pu la reconnaître qu'à la robe bleue qu'elle portait en montant à vélo, quelques heures plus tôt.

Un dimanche à la campagne

Huit mois ont passé depuis cette tragédie. Tant bien que mal, la vie a repris son cours. Au mois de mai 1944, la famille Laeremans passe quelques jours à Linkebeek. C'est là que Liévin invite René et Henriette Mergeay à partager une partie de bridge au jardin.

Et c'est ce jour-là que Marie-Jeanne sollicite de la part de René Mergeay une dédicace dans son carnet de poésie. René ne peut refuser, mais ses moyens graphiques sont limités et il ne se voit pas illustrer lui-même la dédicace qu'il formulera. Une idée lui vient : il est un des rares à être restés en rapport avec Hergé, ostracisé à l'Institut Saint-Boniface du fait de sa collaboration au *Soir* « volé », et c'est pourquoi il pourra se permettre de le solliciter. De fait, le créateur de Tintin accepte de rendre ce service à son ami : il illustre la partie de bridge qu'il n'a pas vécue en se basant sur l'une ou l'autre photo. Et puisqu'il n'a pas à signer ce dessin, il s'abstient d'y mêler ses propres personnages.

Il suffit alors à René de poser sur la page de gauche les mots qu'il dédie à la destinataire.

En souvenir d'une partie de bridge où le partenaire de Marie-Jeanne lui fut désigné par le hasard. Je forme des vœux pour que le partenaire qui lui sera dévolu pour le grand jeu de la vie soit choisi avec soin par la Providence, et en tous points digne d'elle.
Le 9 juin 1944
René Mergeay

Reste à identifier les personnes représentées par Hergé. De face, portant lunettes, Liévin Laeremans, 50 ans. Dans le transat, son épouse Irma, 53 ans. Marquée par la perte de sa cadette, elle mourra de chagrin en 1947.

De dos, en chemise blanche, René Mergeay, 36 ans. Marie-Jeanne, 20 ans, sa partenaire au bridge, porte une robe bleue. Elle se mariera en 1950 et donnera le prénom de sa défunte sœur à la première de ses filles. Henriette Mergeay-Waltens, 35 ans, figurerait donc en robe rouge, à gauche. Consultés, ses enfants ne l'ont pas reconnue et assurent qu'à cette époque elle ne jouait pas au bridge. Un mystère…

Philippe GODDIN

Merci à Sébastien Lambot, dépositaire du carnet de sa grand-mère, et à sa maman, Josette Mortier, fille de Marie-Jeanne, pour leur témoignage. Merci aussi à Martine, Max et Colette Mergeay, les enfants de René et Henriette Mergeay, d'y avoir ajouté leurs souvenirs.

HERGÉ ET SES INVITÉS DU DIMANCHE

TROISIÈME PARTIE

Le peintre, sculpteur et lithographe français Jean Dewasne (1921-1999) était déjà considéré en 1969 comme un des maîtres de ce qu'on nomme l'abstraction constructive. Hergé l'a découvert à la faveur d'une exposition de ses œuvres à côté de ses Studios, à la Galerie Carrefour, où Marcel Stal n'avait pas manqué de vanter ses qualités. Séduit, il a fait l'acquisition de deux de ses compositions. Ce n'est donc pas sans raison qu'Hergé a invité Dewasne à se joindre à ceux de ses amis qu'il a pressentis pour participer à l'émission télévisée *L'Invité du dimanche* qui lui est consacrée par l'O.R.T.F. le 28 décembre 1969.

Pierre Tchernia – Quand on vous rend visite à Bruxelles et qu'on entre dans votre bureau, aux Studios, on découvre au mur des œuvres non figuratives. Et je pense que tout le monde est très étonné par cela car on s'attend — je ne sais pas pourquoi d'ailleurs — à y trouver des toiles figuratives, réalistes. Eh bien, pas du tout : on découvre des toiles, magnifiques d'ailleurs, qui sont des toiles du mouvement Cobra.

Hergé – Il y a en effet un Karel Appel, peintre hollandais qui appartient au groupe Cobra, un Atila, qui est un tout jeune peintre hongrois, un Antoine Mortier, qui est belge. J'aime, en effet, la peinture non figurative parce qu'elle m'apporte une possibilité de rêve, de dialogue, plus grande, je crois, qu'une peinture figurative.

Pierre Tchernia – C'est pourquoi vous avez demandé au peintre Jean Dewasne de vous rendre visite.

Hergé – Je l'admire particulièrement parce que c'est un peintre vraiment de notre époque, de l'époque de l'automobile, des pompes à essence, des couleurs vives, des couleurs ripolinées, de la luisance…

Pierre Tchernia – Je pense que les gens qui vous rendent visite doivent être souvent étonnés, pour ne pas dire choqués, de voir ces toiles-là.

Hergé – Ils me disent parfois : « Vous aimez cela ? » « Oui, leur dis-je, sinon cela ne serait pas ici. » « Ah ! et vous comprenez ? » « Mais non, je ne comprends pas, moi. En tout cas, moi, je sais que je ne comprends pas. » Je crois qu'il faut presque leur répondre ce que répondait Picasso à quelqu'un qui disait : « Je ne comprends pas votre peinture. » Il répondait : « Il y a environ quatre ou cinq cents millions de Chinois… »

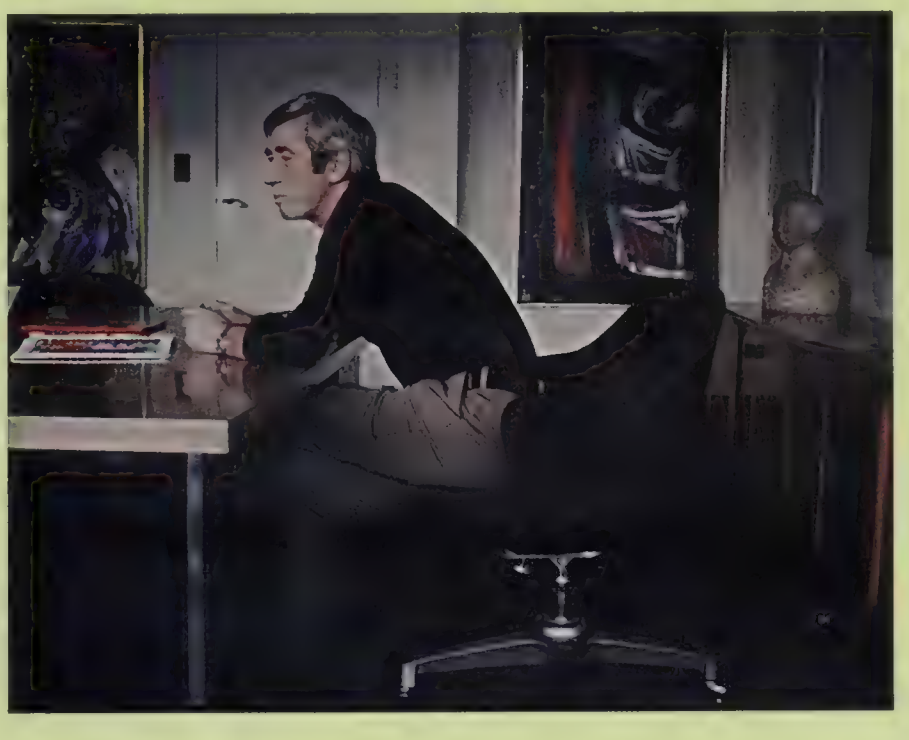
Jean Dewasne – Sept cents !

Hergé – Sept cents ? Nous en sommes déjà là ! Mon Dieu, mon Dieu ! Toujours est-il que Picasso répondait : « Il y a sept cents millions de Chinois. Est-ce que vous comprenez le chinois ? Non ! » Pour ma part, je me demande s'il y a tellement à « comprendre ». Je crois qu'il y a à « aimer » avant tout. Là, je vous le demande.

Jean Dewasne – Il faut avoir le coup de foudre, bien entendu. Au départ, c'est ce que vous avez eu, certainement.

Hergé – Oui, c'est ce que j'ai eu. C'est vrai.

Jean Dewasne – Mais c'est quand même aussi très sérieux. Vous êtes très sérieux lorsque vous travaillez, et vous êtes très sérieux lorsque vous passez devant les œuvres d'art.



En haut de colonne :
Hergé en compagnie du peintre Jean Dewasne (image capturée au cours de l'émission télévisée *L'Invité du dimanche*).

Ci-contre :
Hergé, photographié dans son bureau, à la même époque, par André Soupart.

Hergé – Oui, c'est très profond. C'est une vie complète, vous vous y consacrez. D'autres peintres y consacrent leur vie tout entière. Ce n'est pas une amusette. Je ne fais pas cela pour m'amuser. C'est vraiment un besoin profond. Je le prends comme cela et quand je vois une peinture comme les vôtres... Comme d'autres aussi : Poliakoff, on sent qu'il y a une possibilité de dialogue, qu'il y a une possibilité d'harmonie. On se sent bien avec cette peinture. On se sent bien avec vos œuvres : celle qui s'appelle *Un art de vivre* ou l'autre qui s'appelle *Les Royaumes combattants.*

Jean Dewasne – Nous avons évidemment créé tout un nouveau langage, qui n'existait pas avant. Il existait des couleurs avant, bien entendu, mais nous les employons d'une nouvelle façon. Il y a quand même ce passage qui se fait très graduellement de l'art figuratif à l'art abstrait, qui a mis presque quatre-vingts ans pour évoluer. Et ce passage a abouti à un langage plastique tout à fait nouveau, et qui exprime des idées nouvelles. C'est ce que vous avez dû sentir, puisque vous-même vous avez voulu exprimer des voyages nouveaux, des pensées nouvelles. C'est ce que nous avons voulu, nous, les peintres abstraits. Nous avons voulu essayer de créer des sensations qui n'existaient pas auparavant, qui n'existaient pas avant nous, avant nos tableaux. Et quand nous peignons un tableau, s'il est réussi, il doit provoquer chez le spectateur des sensations qu'il n'avait jamais eues avant, et qui l'enrichissent.

Pierre Tchernia – En fait, Monsieur Dewasne, est-ce que vous ne croyez pas que la peinture abstraite a été – comme tous les mouvements artistiques – simplement en avance sur l'art de vivre de l'époque ? Car actuellement les grands murs de couleurs vives que l'on voit dans les usines, les couleurs de certains meubles, de certains ustensiles que l'on vend dans les magasins...

Jean Dewasne – ... sont absolument influencés par nos travaux. Remarquez, il y a plusieurs sortes de peintures abstraites. La peinture abstraite peut être extrêmement riche. Il y a différents styles, des styles qui emploient des gris, des bruns, des graphismes très complexes. Il y a ce style où je me place, moi, où les couleurs sont très intenses. Parce que plus la couleur est intense, plus elle peut donner un choc au spectateur. Par exemple, on peut mettre des gens dans une ambiance bleue et cela les calme.

Le bleu calme les gens : on le sait très bien, les médecins le savent. Si on met les gens dans une ambiance rouge, dans des pièces rouges, ils deviennent plus toniques, plus forts, ils ont plus de vitalité. C'est la base de notre langage, et il est certain que moi, en particulier, j'ai essayé de donner le plus de force possible à la couleur. Et ces dernières années, ces idées-là sont rentrées dans le monde actuel, sont sorties de nos tableaux, sorties de nos salons et de nos expositions. Et les dames se sont mises à porter des couleurs splendides sur elles, ce qu'elles ne faisaient pas auparavant. Et les murs, la publicité ou des choses comme cela ont été influencés. Cet après-midi, j'ai vu dans votre émission de beaux murs derrière vous, couverts de couleurs très intenses. J'ai l'impression que je suis un petit peu le père de cela.

Hergé – Il n'y a pas que la couleur chez vous : il y a aussi des formes. Dans ces deux tableaux dont je vous parlais, qui sont dans des tons vifs malgré tout, l'un est beaucoup plus tendu que l'autre, *Un art de vivre* est fait d'une tension plus forte. L'autre paraît plus apaisé, bien que les couleurs soient également très vives.

Jean Dewasne – Il est certain que si l'on emploie, par exemple, des formes très aiguës en dents de scie, le spectateur sera pris dans des dents de scie. Et si les formes sont amollies, ondulées, le spectateur sera doucement porté, doucement bercé.

Pierre Tchernia – Il y a un point commun entre les dessins d'Hergé et votre peinture : c'est le souci que vous avez tous deux de toujours proposer des surfaces extrêmement délimitées.

Au-dessus : Les deux Dewasne d'Hergé.

Ci-dessous : L'artiste coulé dans son art.

Ci-dessus : À la galerie Carrefour, Hergé et Marcel Stal échangent à propos d'un tableau de Dewasne.

Ci-dessous : Le travail d'Hergé n'est pas sans similitudes avec celui de Dewasne.

Quel est le concentré de moule à gaufres qui nous a sorti cette manœuvre à la graisse de hérisson ? Je m'en vais lui dire deux mots, mille sabords!

Il n'est pas sûr que les téléspectateurs non initiés auront pu, en noir et blanc (petite photo capturée sur l'écran), apprécier l'art haut en couleur de Jean Dewasne.

Hergé – Chez Dewasne également, les couleurs sont nettement délimitées. C'est un bleu foncé à côté d'un bleu pâle, mais c'est tranché, c'est délimité par une ligne qui est presque tirée au tire-ligne.

Jean Dewasne – Nous avons la même technique, tous les deux. Comme les couleurs sont très fortes, il s'agit d'éviter qu'il y ait des franges, des parasites, comme des parasites de radio. Il faut que la forme soit très pure pour que la couleur exerce le maximum de sa puissance sur le spectateur.

Hergé – Je voudrais encore dire une chose, en parlant de la peinture abstraite, encore rompre une lance en faveur de cette peinture-là. C'est qu'elle offre une plus grande possibilité de dialogue avec le tableau. Cela permet de rêver, et je crois qu'il y a moins de choses à comprendre qu'à sentir. C'est difficile de comprendre une œuvre. Vous, vous la comprenez, vous savez ce que vous avez mis dedans, vous l'avez élaborée, vous l'avez composée. Donc, vous savez. Mais le spectateur ne peut pas repasser par toutes les phases de votre création, c'est extrêmement difficile. Nous devons donc subir, et je crois que la meilleure façon de venir à la peinture non figurative, c'est de se laisser envoûter par elle, de vivre avec elle.

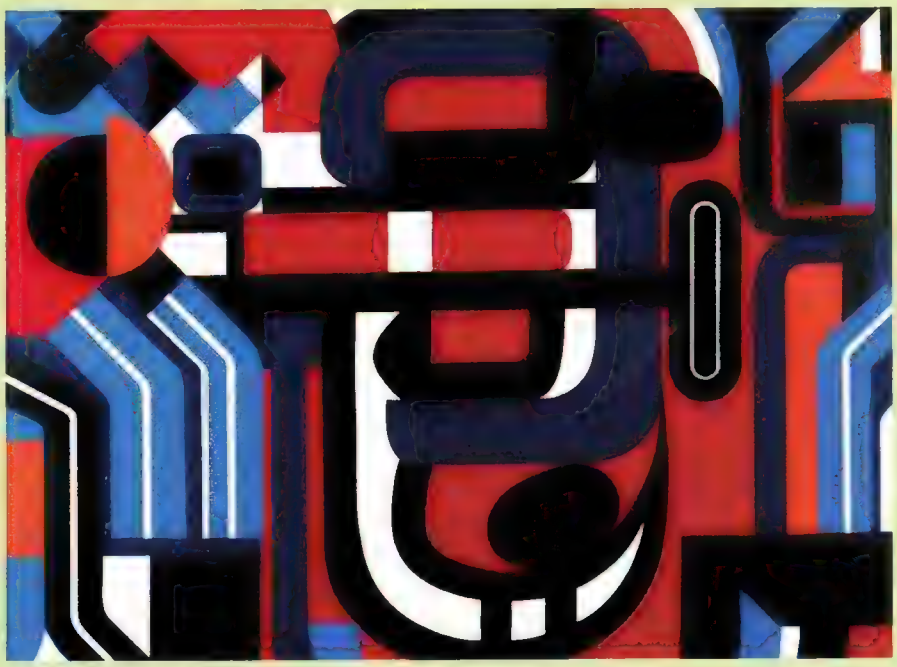
Jean Dewasne – Comme on est envoûté par la musique.

Hergé – Par la musique, oui.

Jean Dewasne – Elle ne vise pas à quelque chose, c'est de la création pure et le spectateur se laisse prendre, là aussi.

Hergé – C'est vrai, c'est exactement cela.

(À suivre)



Ci-contre : Tirage en sérigraphie réalisé à partir du tableau (laques glycérophtaliques sur panneau d'isorel) filmé chez Hergé par l'O.R.T.F.

LES HASARDS DU CALENDRIER

J'ai cherché à établir le relevé des dates mentionnées dans les albums *Le Secret de La Licorne* et *Le Trésor de Rackham le Rouge*. Ce sont les mêmes qui figuraient dans *Le Soir* lors de la prépublication de ces récits. Et je me demande si j'enfonce ou non une porte ouverte en observant que quelque chose ne tombe pas juste dans la chronologie des évènements.

Revoyons ensemble ce que nous révèle la fabuleuse collection de portefeuilles rassemblée par le nommé Aristide Filoselle, à la page 59 du *Secret de La Licorne*.

L'année 1942

Collationnés avec soin par l'artiste-prestidigitateur, les deux extraits de presse relatifs aux pickpockets qui sévissent en ville sont datés des 27 et 28 juin 1942. Le portefeuille de Maxime Loiseau lui a été dérobé le 12 octobre 1942, et celui d'un certain Legrand lui a été subtilisé le 25 décembre 1942. En toute logique, c'est donc au début de l'année 1943 que l'aimable kleptomane se voit infligé un coup d'arrêt par Messieurs Dupond et Dupont. Ceci alors que les préparatifs du départ du *Sirius* ne sont pas encore commencés.

Hip !... Hip !... Hip !... Hourrah !...

Nous sommes effectivement en 1943 lorsque cette expédition se déroule. En pages 54 et 55 du *Trésor de Rackham le Rouge*, Hergé inscrit au-dessus d'une série d'images distinctes le jour où la scène est supposée se dérouler. Cela va d'un jeudi 10 à un mardi 22, sans omettre aucune journée. L'année, cependant, n'est pas mentionnée. Vérification faite, ces concordances du jour de la semaine et de la date auraient pu convenir pour le mois de décembre 1942, mais ce serait aller vite en besogne pour trouver un bateau, recruter un équipage et achever les préparatifs d'une telle expédition. Et comme la concordance induite par Hergé convient également au mois de juin 1943, il m'a semblé que cela collait parfaitement.

Patatras !

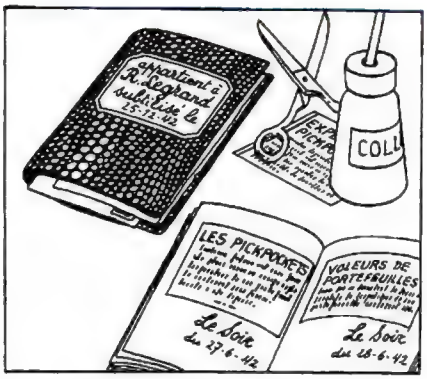
Était-ce trop beau pour durer ? Hergé a inscrit, page 55, les dates qui vont du mercredi 16 au mardi 22 dans une image panoramique où le *Sirius* navigue en pleine mer. Il passe sans transition, page 56, au calendrier posé sur le bureau du rédacteur en chef du journal *La Dépêche*, qui est averti de l'entrée du bateau au port. La date indiquée est le mercredi 23, ce qui semble logique.

Mais il y a un souci : le calendrier indique le mercredi 23 juillet, et non le 23 juin. Le 23 juillet 1943 tombe un vendredi, pas un mercredi. On peut difficilement croire que le boss de Jules Rouget ne mette pas à jour chaque matin son propre calendrier de bureau. Ce serait donc Hergé qui a flanché.

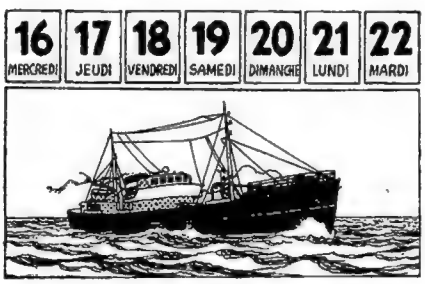
Et que dire de la date de la « Vente publique et forcée du Château de Moulinsart », annoncée, page 58, pour le samedi 9 août, en l'étude du notaire Ch. Stasse ? En 1943, le 9 août tombe un lundi, pas un samedi.

Il faut remonter à 1941 pour trouver un samedi 9 août qui convienne à la vente publique et un mercredi 23 juillet qui corresponde au retour du *Sirius* au port, de même que ce qui le précède, à partir du jeudi 10 juillet. Mais si l'on peut imaginer qu'Hergé a situé en 1941 le récit de la recherche du trésor, pourquoi aurait-il clairement mentionné l'année 1942 pour rendre compte des larcins d'Aristide Filoselle ?

Gilbert GRAVET
avec le concours d'Emil SZABOR



Pour les dates inscrites sur les étiquettes, tout comme pour celles des extraits de presse rassemblés, on peut dire que ça « colle » avec l'année 1942.



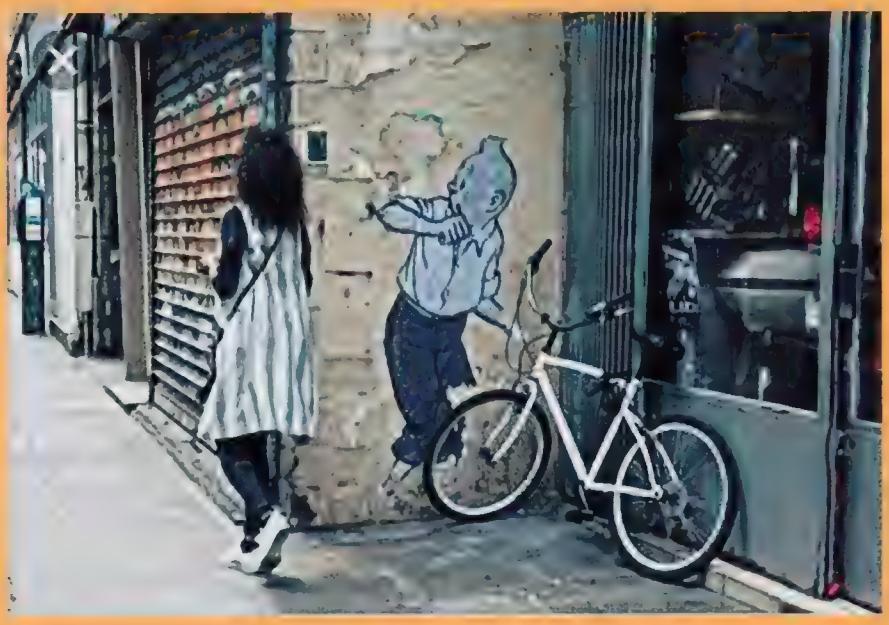
C'est lors du retour du *Sirius* à bon port qu'Hergé semble tout à coup s'emmêler les pinceaux.

DRRRING DRRRING
JUILLET
23
MERCREDI
ALLO, OUI, LA DÉPÊCHE... OUI... QUOI ?... LE SIRIUS ? IL EST ARRIVÉ AU PORT ?... VOUS ÊTES SÛR ?... BON. ÇA VA. MERCI

En tout cas, si Hergé s'est brouillé avec son calendrier, la rédaction de *La Dépêche* et l'étude du notaire Stasse, qui en utilisent un autre, ont le même.

EN LA SALLE DES VENTES PAR NOTAIRES
ETUDE DU NOTAIRE CHARLES STASSE
Le notaire C. STASSE procèdera, le samedi 9 août, à 15 heures, à la
VENTE PUBLIQUE ET FORCÉE
du
CHÂTEAU DE MOULINSART

SONT-ILS LOGÉS À LA MÊME ENSEIGNE ?



Dans le dernier numéro de notre revue, Walter Rizotto nous offrait, parmi ses « scoops » habituels, ce que je n'ai pas hésité à qualifier de « petite perle » : une photo (reproduite ci-dessus) où Tintin nous apparaît tout surpris de croiser soudain une femme dans la rue !

Rien ne nous permet de savoir où, quand et par qui cet instantané a été capté. En revanche on sait d'où sort le sujet posé sur le mur : de la page 7 du *Temple du Soleil*.

Cet « instantané », proche de « l'instant décisif » que décrit le grand chasseur d'images « spontanées » que fut Henri Cartier-Bresson, résulte, me semble-t-il, d'un « coup préparé » selon lequel l'opérateur qui avait « repéré » (ou, pourquoi pas, installé lui-même) un motif particulier — ici, posé en ville — se met à l'affût et attend que quelque chose de signifiant se produise au contact dudit motif. Dès que c'est le cas, il presse le bouton. Un « effet de sens » se fait alors jour sur le cliché. Nous ne sommes pas très loin de ce que pratiquaient les surréalistes belges.

Le chasseur à l'affût

Ici, le motif mis « en attente », c'est la figure de Tintin, installée dans un lieu jugé propice à quelque hasardeuse occurrence. Détourné d'une case de l'œuvre et reporté sur un mur, ce Tintin grandeur nature se met soudain à « fonctionner », semble se retourner, surpris par ce qui arrive, par ce qui *lui* arrive : une jeune fille passe à sa hauteur, une fille en chair et en os. En cette conjoncture, accordée de façon parfaite à la topographie des lieux, l'attitude du jeune homme est celle de la surprise, voire de la crainte.

On a d'ailleurs vu dans l'œuvre du dessinateur des moments où lui-même ménage des rencontres inopinées, des télescopages (ou des évitements) entre son héros et un personnage antagoniste. En bref, la photo est ainsi donnée que Tintin, comme descendu dans « la vraie vie » — là où les femmes vaquent à leurs activités et où les bicyclettes sont mal garées —, se trouve soudain en présence d'un sujet de son âge, un sujet de type féminin qui plus est, c'est-à-dire parfaitement étranger à son monde. Le preneur de vues, qui n'attendait que ça, a capté un « événement » dont on pourrait dire qu'il appartient au refoulé du monde d'Hergé. Non pas une scène érotique, ce qui semble tant obséder ceux qui parodient l'œuvre d'Hergé, mais simplement la possibilité d'un échange verbal ou visuel avec une « personne du sexe », comme on disait chez les classiques. D'où le sentiment que, décidément, le chasseur d'images n'aura pas attendu en vain.

Un peu plus tôt, à Shanghai...

À certains égards, Hergé nous avait offert dans *Le Lotus bleu* une case susceptible d'être rapprochée de cette amusante photographie. Souvenons-nous : Tintin se rend chez Mitsuhirato, qui dissimule ses manigances politiques derrière les activités purement commerciales d'une boutique de mode établie à Shanghai. Des mannequins occupent les vitrines situées de part et d'autre de l'entrée. Le héros est filé par un mystérieux Chinois (Didi, le fils de Wang), mais ne s'est aperçu de rien.

Pour insister sur la « cécité » de son héros, Hergé lui prête une façon d'être inusitée : bien loin de se tenir sur ses gardes, le jeune reporter observe le spectacle de la vie quotidienne. Distrait, il jette un regard furtif à la « femme » en carton bouilli qui porte une élégante robe rouge proposée à la vente. De façon explicite, Hergé a donc voulu que Tintin regardât le mannequin *pour ne pas* regarder dans la direction de Didi, qui lui colle aux basques et sur le statut duquel nous, lecteurs, nous commençons à nous interroger. Pour signifier la distraction de Tintin, son créateur a donc voulu que, *pour une fois* — mais sans courir un grand risque ! — le héros jetât discrètement un œil sur une femme !

Le mobile et l'immobile

Élaborer une bande dessinée réaliste c'est parfois être mené à camper des situations où les personnages sont mis en présence d'images explicitement inertes, alors que les héros, eux, sont des figures d'un mobilité suggérée. Cette proximité scénographique a souvent amusé les *cartoonists* heureux de développer des interférences entre raideur, fixité et mobilité.

Il est d'autres rencontres, celles-là décrites et composées par Hergé, qui, dans les albums, en disent plus long qu'on pourrait le croire. Ainsi, dans une rue de Shanghai…

On songe à Winsor McCay (décédé en 1934) qui, dans sa série *Cauchemars de l'amateur de fondue au chester* (en anglais, *Dreams of the Rarebit Fiend*) instaure une situation où une *squaw* en bois, qui n'est en réalité que l'enseigne d'un marchand de tabacs, fait des avances — dirait-on — à un amateur de cigares. Las ! ce n'est qu'un rêve.

Au contraire du fumeur en manque, de McCay, le Tintin du *Lotus bleu* ne voit nullement la fille en robe rouge lui faire signe et quitter son piédestal pour venir le rejoindre… Or, toutes choses égales par ailleurs, et *parce que* Tintin a peur, c'est précisément ce qu'on est tenté de voir sur la photographie judicieusement retenue par Walter Rizotto.

Fantasme ! Sur la photo, le héros d'Hergé commet un lapsus, foulant tout à trac le même sol que la jeune fille. *Amazing, isn't it ?*

Pierre FRESNAULT-DERUELLE

THAT MOTHER-IN-LAW OF MINE IS A HOLY TERROR.... OH WELL! I'LL BUY A CIGAR AND FORGET IT. IF I CAN.
CIGARS & TOBACCOS
BUY A BOX OF BIG STICK CIGARETTES
OH! DARLING ONE, I LOVE EVERY TIME YOU GO BY HERE I CARVE ONE KISS FROM YOUR LOVELY FACE. COME!
CIGARS & TOBACCOS
BUY A BOX OF BIG STICK CIGARETTES

On trouve déjà au début du XXe siècle, chez un créateur comme Winsor McCay, une interférence du même ordre entre la mobilité et l'immobilité. Là non plus elles ne sont pas le fruit du hasard.

DU MÊME AUTEUR

Publié chez Sépia, dans la collection Zoom sur Hergé, ***Hergé ou le retour de l'Indien – Une relecture des* 7 Boules de cristal** est paru récemment.

Pierre Fresnault-Deruelle y annonce la prochaine parution de ***Hergé ou la malédiction déjouée – Une lecture du* Temple du Soleil.**

Signalons également que c'est en Suisse, chez Georg éditeur, spécialisé en sciences humaines, qu'est paru en 2017 son précédent ouvrage intitulé ***Les Rêves de Tintin.***

TRRRING... !

LE TÉLÉPHONE, OBJET GRAPHIQUE ET MOTEUR DE GAGS

Nous avons vu combien le téléphone, dans *Tintin*, était un objet qui, au fil des albums, avait pris une place considérable dans leur processus narratif, pouvant même conduire à une certaine personnification. Avec Hergé scénariste, sa présence n'est jamais innocente, bien au contraire : elle précipite l'action, la redirige, ou alors elle crée le suspense ou le pousse à son paroxysme.

Ci-dessus, un combiné chinois vers 1934. Ci-contre, un combiné « bien de chez nous » au début des années 1950.

Hergé dessinateur n'est pas en reste avec cet appareil. Il le met en scène graphiquement avec des représentations choyées, jamais anodines. C'est vraisemblablement un objet qu'il affectionne, car il en prend généralement grand soin, dans le dessin et, par la suite, dans sa mise en couleur.

Mais, Hergé le facétieux ne pouvait pas faire l'économie de gags. Il est vrai que déjà dans la vie réelle le téléphone est un outil privilégié, un aspirateur à blagues de toutes natures. D'évidence, l'auteur allait en profiter.

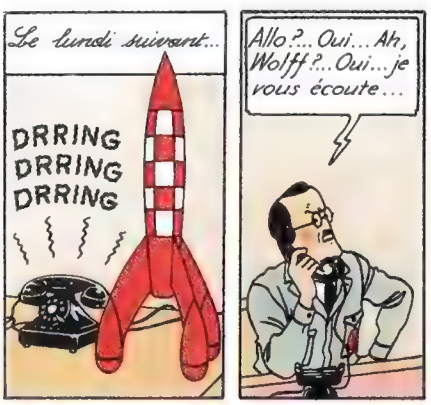
Un sujet graphique essentiel

Très tôt, dans *Le Lotus bleu*, déjà dans sa version en noir et blanc, Hergé a eu l'idée de consacrer une vignette uniquement au téléphone qui sonne. Tout le génie d'Hergé y est concentré. Ainsi met-il immédiatement le lecteur dans un état d'alerte qu'un simple ***DRING*** traversant la vignette, même en gras et en grosse police de caractère, n'aurait pas réussi à produire. Dans toute la saga tintinienne, on peut dénombrer jusqu'à trente-quatre vignettes consacrées exclusivement au téléphone. C'est donc bien loin d'être un phénomène mineur, annexe.

Dans certaines de ces vignettes dédiées, le dessinateur prend un incontestable plaisir à exprimer son exceptionnel talent graphique. Pour preuves, trois d'entre elles, presque prises au hasard.

Trois vignettes remarquables

Sur le bureau de monsieur Baxter, la juxtaposition du téléphone en bakélite noire et de la maquette de la fusée, vraisemblablement haute de quelque 80 centimètres, soit à l'échelle 1/100. Cette série de vignettes a indubitablement marqué les esprits, et nombreux sont les tintinophiles qui ont, par clin d'œil ou par mimétisme, posé un modèle similaire de la fusée à damier à côté de leur appareil de téléphone. Baxter est ainsi le premier à développer le culte des objets mythiques. Sur ce point, Hergé semble un peu distrait, car la fusée apparaît et disparaît du bureau, sans explications.



Milou, fatigué des affaires pétrolières et, lui aussi, heureux de retrouver le calme de Moulinsart, se met à admirer le nouveau téléphone désormais ivoire posé sur la console d'entrée du château, probablement « de style, euh, Henri XV, n'est-ce pas ? ! » Ainsi Hergé nous fait-il part du changement d'appareil.

Monsieur Tournesol ?... Il ne vous a pas écrit ?... Il a quitté le château, il y a trois semaines...
Tournesol est parti ?...
Oui, Monsieur... Il y a trois semaines, Monsieur Tournesol a reçu la visite d'un Monsieur à l'accent étranger avec lequel il a eu une longue conversation... Puis, Monsieur Tournesol a fait ses bagages et il est parti avec ce Monsieur en me disant qu'il vous écrirait... Je m'étonne qu'il ne l'ait pas fait...
Ça, par exemple!
DRING
Allo ?... Oui... Non, c'est le capitaine Haddock... Non, il est absent... A qui ai-je l'honn... Non, il est parti depuis trois semaines... Mais qui est au bout du fil ?... Allo ?... Allo ?... Allo ?...

L'ancien téléphone gris-beige a dû être une des victimes collatérales des expérimentations *tryphonesques*. Le point d'exclamation tremblant de Milou s'explique autant par la soudaineté de la sonnerie — et, partant, la fin de la sérénité — que par son étonnement de trouver un nouvel appareil. Enfin, lorsque l'exaspérant Coco, le cadeau emplumé que Bianca Castafiore a offert à son futur (et éphémère) fiancé, imite la sonnerie du téléphone, Hergé ne fait pas trembler l'appareil, contrairement aux autres fois à l'occasion d'appels véritables, antérieurs ou ultérieurs.

TRRRING... Tiens ! la sonnerie a changé ? Avec un T comme dans Dupont, et non plus avec un D comme dans Dupond. Bref, résonne désormais à Moulinsart une sonnerie beaucoup plus agressive, à l'instar des chutes dans l'escalier et des « Ciel, mes bijoux ! », tout aussi agressifs. Le lecteur qui, somme toute, n'est pas suffisamment aux aguets face à cette très subtile différence graphique, croit que le téléphone sonne vraiment. Exactement comme le capitaine, peu sensible à cette subtile différence sonore et pas encore habitué au psittacisme d'un volatile qui a élevé ses capacités d'imitation au niveau de l'art.

Cela prouve que l'auteur donne corps et vie à son dessin, qu'il prête vie à des objets, comme le téléphone, et que grâce à cela le lecteur l'entend sonner, en même temps que le pauvre Haddock.

Le téléphone dans tous ses états

Le soin apporté par l'auteur à la représentation graphique des différents téléphones transforme *Les Aventures de Tintin* en une petite encyclopédie illustrée du téléphone à travers le XX^{e} siècle, avant l'avènement de la téléphonie mobile. Hergé dresse, en effet, un état des lieux particulièrement bien informé du dispositif téléphonique de ces époques et nous permet de nous rappeler — voire de découvrir, pour les plus jeunes d'entre nous — le « monde d'avant ». La téléphonie mobile actuelle a supprimé les cabines dans les bars, dans les aéroports, sur les trottoirs des villes et sur les bords de routes en rase campagne, pour ne prendre que quelques exemples. Tout cela a disparu du paysage urbain ou rural. Il en est de même pour ces stations téléphoniques autrefois réservées aux forces de police. Désormais, parmi le mobilier urbain, seuls les abribus offrent aux dames à chien une couverture en cas de pluie.

Question de standing, dès 1950, dans *Objectif Lune*, le château de Moulinsart dispose d'un élégant combiné ivoire alors que la plupart des ménages qui ont le téléphone se contentent du modèle classique en bakélite noire.

En bas de page :
Dix ans plus tard, dans *Les Bijoux de la Castafiore*, la sonnerie semble avoir changé. À moins que le « Trrring » au lieu du « Drrring » ne résulte que d'un défaut de prononciation du perroquet.

La bakélite noire

Le modèle le plus représenté est sans conteste le téléphone en bakélite noire. Tintin ne changera pas de téléphone dans son appartement du *26 rue du Labrador*. En revanche, le téléphone de Moulinsart changera par deux fois de couleur, sans pour autant varier de forme. Nous avons déjà vu une première raison, nous allons découvrir la seconde.

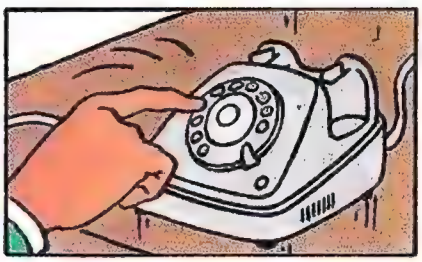
Qu'est-ce que cela signifie ?... Et que faire ?... En parler au capitaine ?... Non, il vaut mieux pas... Le pauvre a déjà assez de soucis comme ça!
TRRRING
Allo ?... Allo ?... Allo ?... J'écoute ?... Allo ?...
?
Trrring! Trrring! Trrring!
KRRTCHMVRTZ!
Ciel! mes bijoux!

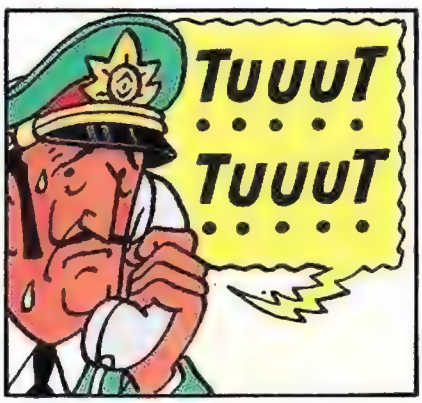
Au château de Moulinsart, l'ivoire est toujours de mise, mais le modèle de l'appareil est plus récent.

À Tapiocapolis, au palais présidentiel, les téléphones sont gris et ronds, tout comme les Picaros d'Alcazar dans la jungle, à cause de l'alcool que le président leur fait parachuter.

Victorieux, le général Alcazar a fait ajouter un téléphone rouge sur son bureau de président. Pour appeler Moscou ou Washington ?

Il faudra attendre *Tintin et les Picaros* pour voir les modèles plus modernes s'installer à la campagne. Toutefois, à Moulinsart, la couleur ivoire persiste, tandis que sur le bureau du président du San Theodoros, les modèles seront gris. Alcazar installera, à peine arrivé en fonction, un troisième téléphone, cette fois-ci rouge, en plus des deux autres déjà existants du temps de Tapioca. Les difficultés à joindre l'unité chargée de l'exécution des Dupondt sont peut-être la cause de ce nouvel équipement.





Et ça, c'est un peu grâce à vous... Si, si, si... Mais Alcazar n'est pas un ingrat : vous serez décorés de l'ordre de San Fernando !... Quant à vos cinq pour cent...
Ne parlons plus de ça, général...

Le téléphone s'est très rapidement imposé comme objet graphique de tout premier ordre. Même si un modèle est privilégié, il ne sombre jamais dans la généricité. Il y a toujours une raison objective à son changement de couleur ou de modèle. Il a fallu plus de temps pour qu'Hergé le dote d'un pouvoir humoristique. Mais une fois ce résultat acquis, Hergé s'en est donné à cœur joie.

Moteur humoristique majeur

L'Affaire Tournesol inaugure la longue série de gags téléphoniques qui a construit la notoriété de la boucherie Sanzot au-delà du village de Moulinsart et du seul cercle des tintinophiles. Quand on cherche à joindre la boucherie, désormais mondialement connue, on tombe sur un Nestor excédé (mais toujours courtois) ou sur un capitaine Haddock qui n'a ni l'indulgence qu'on peut avoir face à l'erreur d'autrui ni la patience de son majordome. En sens inverse, si on cherche à joindre le château depuis l'étranger ou la gendarmerie depuis le château de Moulinsart, alors on tombe inévitablement sur Monsieur Sanzot.

Des *Bijoux de la Castafiore* jusqu'à *Tintin et l'Alph-Art*, nous avons dénombré plus de dix « erreurs » de communication téléphonique. Un cas intéressant ne s'est jamais posé : qu'arriverait-il si les occupants du château cherchaient à joindre la fameuse boucherie ? Plus de dix fois donc, soit le téléphone sonne au château de Moulinsart (numéro d'appel 421) alors que c'est le numéro de la boucherie Sanzot (le 431) qu'on a formé, soit le château appelle un numéro – comme par exemple celui de la gendarmerie (le 413) pour tomber sur la boucherie, soit encore on cherche de l'extérieur à joindre Nestor, avec le même résultat. Il est également vrai qu'un tel numéro – le 421 attribué au château – relève du jeu de hasard. On observe que, curieusement, les Dupondt, que l'on sait friands de contrepèteries et d'autres altérations phonétiques, arrivent sans peine à obtenir le 421. Privilège de l'autorité policière ? Ou annulation mécanique de la première erreur par une seconde : se trompant dans le numéro qu'ils forment, et tenant compte du cafouillage du central local, ils tombent finalement sur le bon interlocuteur.

Il est probable que ce gag provienne d'une situation vécue par Hergé lui-même lors de son installation à Céroux-Mousty, dans le Brabant wallon, où son numéro de téléphone était le 412.

Et Monsieur Isidore Boullu

Les déboires téléphoniques des habitants du château avec le marbrier Boullu sont au niveau de ceux qu'ils connaissent avec le boucher Sanzot. Ils permettent d'entrer dans l'intimité de son couple, de mesurer son manque d'ardeur au travail et d'apprécier les truculences qui leur sont associées. La nécessité de harceler un artisan pour obtenir un devis est d'une brûlante actualité, à tel point qu'on se demande si le monde des petites entreprises n'a pas *Les Bijoux de la Castafiore* pour livre de chevet, tant les raisons invoquées par les Boullu ont fait des émules.

Nestor préposé au téléphone

Nestor est *le* préposé au téléphone du château. Le domestique préféré, véritable parangon du majordome, à l'instar d'un *Jeeves*, n'a nul besoin de pratiquer la course à pied, comme le faisait jadis Tryphon, car il répond au téléphone, ce qui le maintient dans la meilleure forme physique. Et, au château, dans cette bien vaste demeure, il n'y a qu'un seul poste. Occupé par mille tâches, dont celle de répondre au téléphone, Nestor passe donc son temps à courir et à recevoir les coups de téléphone, erronés ou non. C'est avec lui qu'Hergé joue sur l'expression « coup de téléphone ». En effet, les premiers qu'il reçoit, coup sur coup, *deux coups de téléphone*, sont des *coups* physiques et assommants, assénés par Tintin. Ce pauvre domestique croyant être au service d'honnêtes gens – les frères Loiseau – va s'opposer à ce qu'il croit être un jeune malfrat – Tintin. Aussi, ne sachant pas à qui il a affaire, il se voit sonné une première fois par le corps du téléphone lui-même dans la bagarre, puis une seconde fois par le geste rageur et volontaire de Tintin avec le combiné. Il est amusant de noter que le téléphone n'a vraisemblablement pas survécu à ces mauvais traitements. Le nouveau propriétaire de ces lieux le fera *illico* remplacer par un appareil gris-beige que l'on pourra apercevoir dès *Les 7 Boules de cristal*.

Les handicapés du téléphone

Les Dupondt sont les victimes privilégiées d'un instrument qui les dépasse. Dupont confond de façon persistante canne et combiné. Il est vrai que lors d'un de leurs appels, Haddock, lui, prend le pommeau de la douche pour un combiné. Faut-il y voir une forme de contagion ?

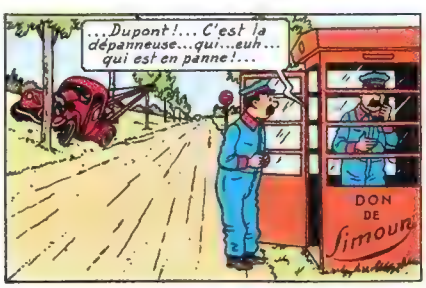
Non, monsieur, c'est la boucherie Sanzot ici... Oui, monsieur ... Non, monsieur... Pas de quoi, monsieur.
DIPLOM
CLAC
Allo ?... C'est monsieur Boullu ?
Oui... Ah ! oui, monsieur... Oui, je sais... Je... Oui, j'ai été surchargé de travail et... Oui, c'est très ennuyeux... Comment ?... Ah ! oui, et très dangereux... Oui, oui... Quand ? Ah ! oui... Eh bien, j'irai chez vous... euh... demain. Oui, demain, à la première heure... Vous pouvez compter sur moi... Au revoir, monsieur.

En haut : On tremble au château lorsque le numéro 421 à Moulinsart reçoit un appel.

Ci-dessus : C'est ce même poste 421 qui s'égare régulièrement entre le boucher diplômé du village et le marbrier désinvolte qui y exerce ses (in)activités.

Le truculent dialogue entre « les frères siamois » mérite ici d'être cité. Dans *Le Temple du Soleil*, Haddock tente de joindre les policiers pour qu'ils viennent en renfort au secours de Tournesol, séquestré sur le *Pachacamac*. Certes, le capitaine les appelle en pleine nuit, alors qu'il est « vers quatre heures du matin ». Les Dupondt sont couchés, mais ils ont été réveillés par la sonnerie, qui ne cesse de retentir. Pour une fois, le génie vient au secours de Dupond en lui soufflant cette illustre réplique : « Tu sais bien que je parle toujours en dormant ! ... »

C'était au temps où l'on trouvait des cabines téléphoniques jusqu'en rase campagne. Il nous paraît amusant de souligner que c'est à partir d'une cabine sponsorisée par les dépanneuses Simoun, que les Dupondt, fraîchement engagés comme dépanneurs par cette société, lui demanderont de venir dépanner la dépanneuse qu'ils viennent d'enrouler sur un arbre.



Ci-dessous : Un grand moment dans l'histoire de la téléphonie, le télescopage absolu...

ALLO!
Allo ?... Qui ça ?... Dupont ?.. Comment ?... Ah oui, avec D.. Et alors ?...
Je... je vous dérange peut-être ?
Euh... pas le moins du monde... Je vous écoute...
Si Tintin sera ici ce matin ?... Oui... Lui parler ?... Entendu... Comment ?... Si nous connaissons le général Alcazar ?... Mais oui, pourquoi ?...

Non, le téléphone n'est pas en dérangement, bien au contraire les sons résonnent clair dans l'oreille. Mais de là à dire que l'appelé n'est pas dérangé...

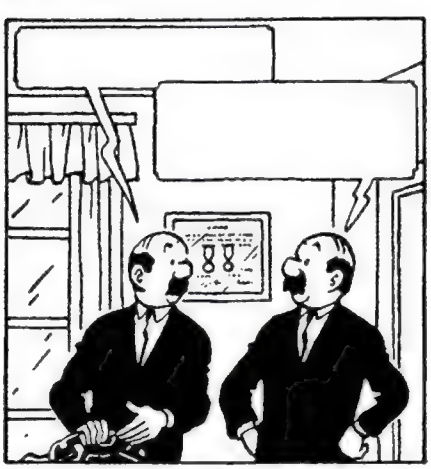
De surcroît, il est étonnant de constater que pendant longtemps c'est Dupont avec T qu'on voyait au téléphone en quasi toutes circonstances ; et qu'à partir de *Coke en stock*, Dupond avec D prend la relève.

Dans cet épisode, le capitaine est surpris de ce changement d'interlocuteur téléphonique. Habitué à Dupont, si l'on peut dire, il a affaire à Dupond, qui a bien le droit d'exister. La permutation opérée par Hergé entre les deux olibrius est évidemment délibérée. En effet, l'auteur souligne doublement l'interversion : il y a d'une part l'erreur pavlovienne de Haddock — il ne peut s'agir que de Dupont ! —, et d'autre part la correction immédiate de Dupond... alors que celui-ci n'a pu noter aucune dissimilitude phonétique chez son interlocuteur.

Cela prouve bien qu'il y a eu une évolution de la part d'Hergé. C'est désormais Dupond qui s'expose au danger du téléphone. Bien mal lui en a pris d'ailleurs pour sa (presque) première prise du combiné.

Enfin, il faut souligner que, de manière anecdotique et sans effet comique, c'est par le biais d'une communication téléphonique qu'en une seule vignette et de façon exceptionnelle, Hergé lève le voile sur l'intimité de l'appartement que les Dupondt partagent dans *Au pays de l'or noir,* lorsqu'ils viennent de recevoir l'ordre d'embarquer comme matelots sur le *Speedol Star* à destination du Khemed.

Incidemment, en montrant le sieur Dupont raccrocher le téléphone dans l'appartement qu'il partage avec le sieur Dupond, Hergé nous donne à voir que les deux génies ont été diplômés ou décorés. On n'en attendait pas tant !



Malentendus téléphoniques

Compte tenu de la distance entre les interlocuteurs qui lui est inhérente, le téléphone offre à Hergé de nombreuses occasions d'entretenir l'ambiguïté et même la plus totale incompréhension.

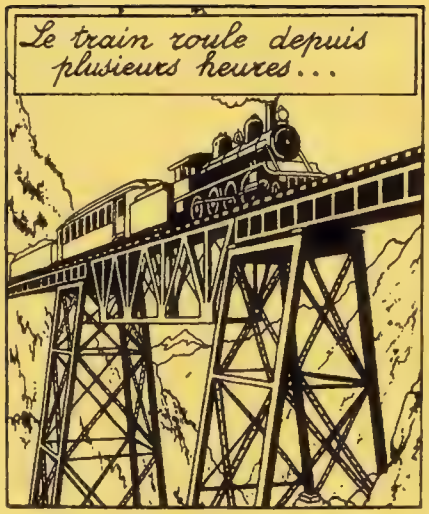
Prenons pour exemple la mission de destruction des trois cavaliers donnée par Mull Pacha dans *Coke en stock*. Le complément d'informations sur les deux autos-mitrailleuses suscite une grave confusion dans l'esprit du colonel Ahmed. Ce dernier n'est pas le seul coupable. En fait, le premier coupable, c'est le téléphone : la distance et l'absence de face-à-face. Mais ici encore, le téléphone coupable de par ses multiples défauts sauve nos héros.

Un sommet

Le *summum* des quiproquos — doux euphémisme — est atteint dans *Les Bijoux de la Castafiore* quand Haddock déjà passablement énervé par ses différents interlocuteurs, gendarme, homme de métier placide ou femme acariâtre, est interrompu — comble de malheur ! — par un malveillant emplumé écholalique. On peut dire que tous les ingrédients volcaniques sont réunis pour que la conversation perde tout contrôle. Il eût fallu un peu plus — délicieuse litote — de placidité au capitaine pour que la situation ne dérape pas.

Hergé a très tôt octroyé au téléphone une fonction narrative et graphique que nous pourrions qualifier de primordiale. Curieusement, il mettra plus de temps pour lui offrir son tout premier rôle humoristique, aux dépens des Dupondt bien évidemment. Ils étaient déjà les éternels pionniers des mésaventures de tout ordre, les victimes des chutes et des séjours hospitaliers, les cibles des faussaires et des pickpockets, les artistes de l'erreur judiciaire et du mimétisme anachronique. Ils se devaient d'être les champions de l'infirmité de la téléphonie. Pour leur bonheur, ils ne resteront pas seuls, puisqu'ils auront passé le relais, ou plus exactement le combiné, au placide Sanzot et à l'indolent Boullu.

Benoît de COURRÈGES



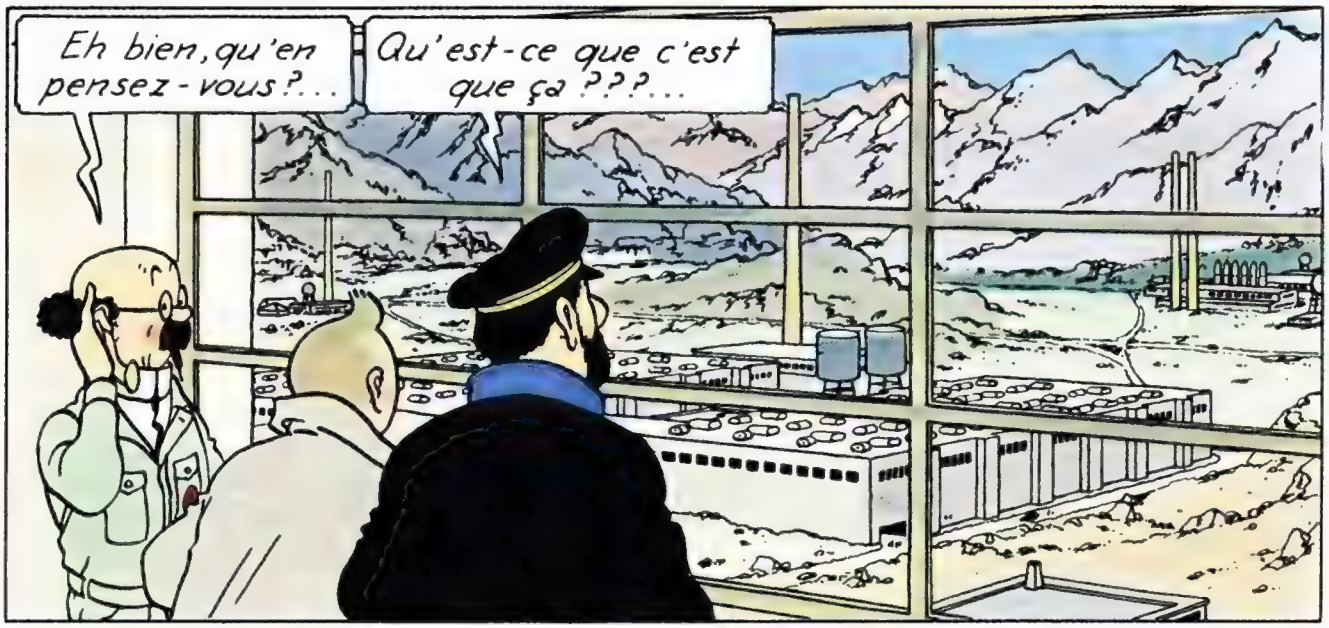
C'EST L'HISTOIRE D'UN PONT

L'ouvrage *Pérou et Bolivie*, de Charles Wiener, qui a servi de référence à Hergé pour *Le Temple du Soleil*, me faisait croire que le train qui menait nos héros vers Jauga passait sur le pont *El Infiernillo*. Eh bien, non ! Une carte postale ancienne découverte récemment me confirme que c'était le pont de Chaupichaca.

Cette découverte a le mérite de nous révéler la manière dont Hergé tirait parti de certaines de ses sources documentaires. S'il devait se vérifier que la carte postale reproduite ci-dessous se trouve bien dans les classeurs d'Hergé, on peut imaginer qu'il en a décalqué les formes et qu'ayant retourné son calque il en a inscrit le contenu sur la planche en cours, dans l'autre sens, histoire de ne pas perturber le sens de lecture du récit. Il serait peut-être intéressant de vérifier mon intuition en s'assurant que les dimensions inscrites sur la planche originale correspondent à celles de la carte postale.

Jacint GUILLEM

LE CENTRE DE RECHERCHES ATOMIQUES DE SBRODJ



C'est dans le massif des Zmyhlpathes, où de riches gisements d'uranium avaient été découverts, que le gouvernement syldave a décidé d'implanter le Centre de recherches atomiques de Sbrodj. Un complexe impressionnant.

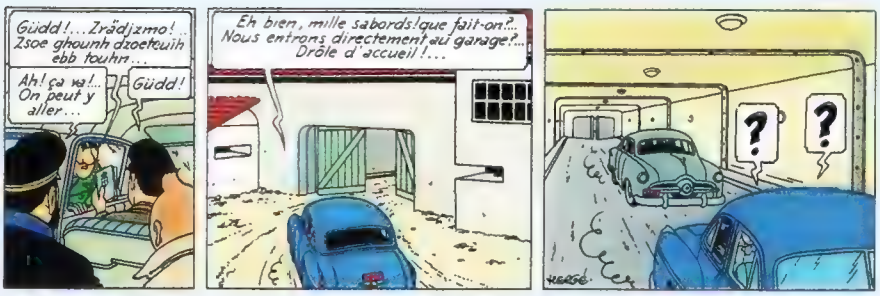
En 1968, j'adressais à Hergé un plan du site atomique de Sbrodj établi à partir des images d'*Objectif Lune* qui le laissaient voir et de celles qui, dans l'album, en révélaient des détails.

Un bon demi-siècle plus tard, j'ai eu envie de me repencher sur le plan de cette base secrète. Je n'ai pas gardé de copie du plan envoyé à l'époque à Hergé, mais je me souviens que j'étais parti des cases 9 A2 et 19 D3, où l'on peut découvrir une grande partie des installations. En plus, j'avais porté mon attention sur les vignettes qui dévoilent l'un ou l'autre détail des installations extérieures et – non moins important – sur toutes celles qui laissent voir des morceaux du plan d'ensemble du site qui figure dans l'album derrière le bureau de Monsieur Baxter. Pas moins de vingt cases en tout. Si la correspondance n'est pas absolue entre les parties de plan qu'on découvre derrière « le grand Directeur de l'usine », comme le dit Tournesol, ces fragments proposent néanmoins un ensemble cohérent.

Procédons par ordre. Cherchons l'endroit par lequel Tintin et Haddock accèdent au Centre de Recherches. La case 6 C2 montre le convoi qui les amène s'arrêter près d'une maison qui sert de poste de contrôle ultime. On distingue deux autres bâtisses, un peu plus haut, à gauche. Ce sont celles qu'on a pu apercevoir en 6 B4, et que le capitaine avait prises pour la villa où habite son ami Tournesol.

Voilà, messieurs, je vous remercie... Vous pouvez disposer, sauf les spécialistes de la X-FLR 6 avec lesquels j'ai encore à m'entretenir...

Ces éléments, qu'on distingue aisément derrière Monsieur Baxter, par exemple à la case 18 B3, figurent en A sur le plan reproduit ci-dessous. De là, une portion de route rectiligne (visible elle aussi sur le plan derrière Monsieur Baxter) mène le convoi « directement au garage », comme le dit Haddock. Nos amis ont ainsi gagné le point B de mon plan. Ils débarquent dans le haut bâtiment qui donne sur la plaine centrale et que j'ai marqué d'un C. L'ingénieur Wolff, chargé d'accueillir les visiteurs, les mène au 5e étage, où le professeur Tournesol a son bureau. On peut vérifier la hauteur de ce complexe en observant ce détail extrait de la case 19 D3 reproduite à la page suivante, où Tintin dit avoir « la vue bien dégagée » sur l'ensemble des installations.


Güdd!... Zrâdjzmo! Zsoe ghounh dzoetcuih ebb touhn...
Ah! ça va!... On peut y aller...
Güdd!
Eh bien, mille sabords! que fait-on?... Nous entrons directement au garage?... Drôle d'accueil!...
?
?
HERGÉ

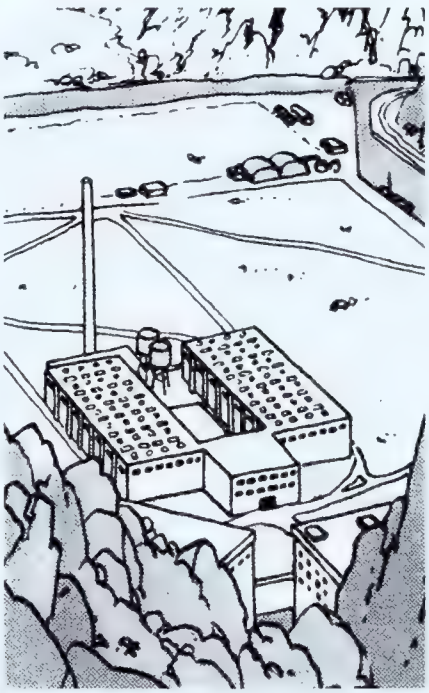
La plaine des usines (marquées de U1 à U5 sur mon plan) que Tintin découvrira de plus haut et sous un angle différent lors de son excursion en montagne est bien celle que Tournesol nous avait fait découvrir depuis le 5e étage.

Pour pouvoir révéler à ses lecteurs un ensemble cohérent de vues ou de détails, Hergé n'a pu compter sur les Syldaves pour le documenter.

Il faut donc supposer qu'il a établi lui-même le plan du complexe, et que ce plan lui a servi tout au long de l'élaboration de son récit.

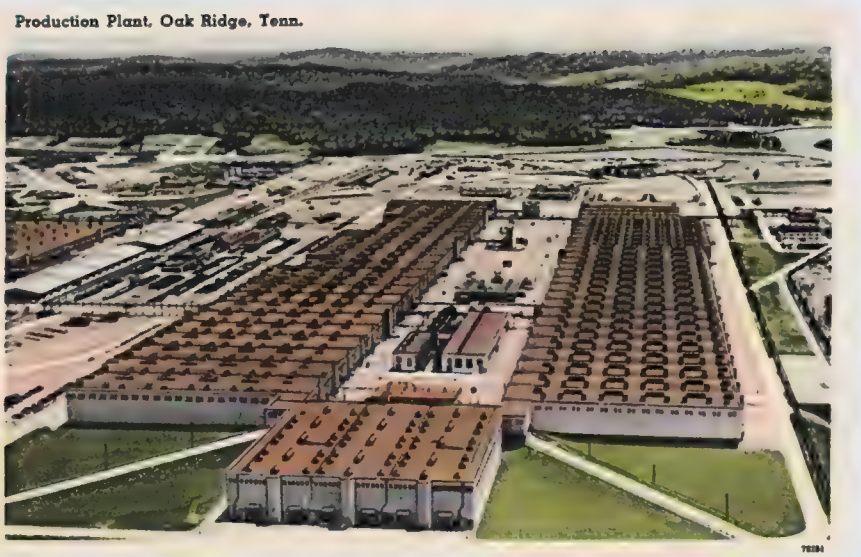
S'il a publié dans l'album les plans de la fusée de Tournesol, il n'a pas jugé bon de réserver une page à celui du Centre atomique, mais il l'a laissé voir par petits bouts, au mur, derrière le bureau de Monsieur Baxter.

C'est ce plan (reproduit ici à gauche) que j'ai tenté de reconstituer par mes propres moyens.



Ce même détail permet d'apercevoir sur la gauche le coin d'un second bâtiment, de même hauteur semble-t-il, que j'ai marqué d'un D sur mon plan. On le distingue également sur le plan visible derrière Monsieur Baxter.

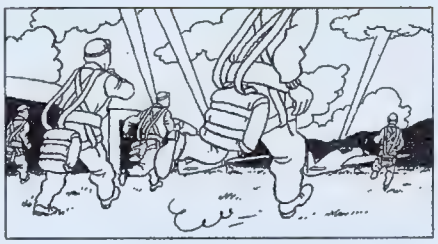
Les installations du Laboratoire national américain de Oak Ridge, dans le Tennessee, ont incontestablement servi de modèle à Hergé.



Quant au champ d'aviation montré brièvement par Hergé à la page 17 (petite vignette à droite), il semble qu'il fasse lui aussi partie de l'ensemble reproduit ci-dessous.

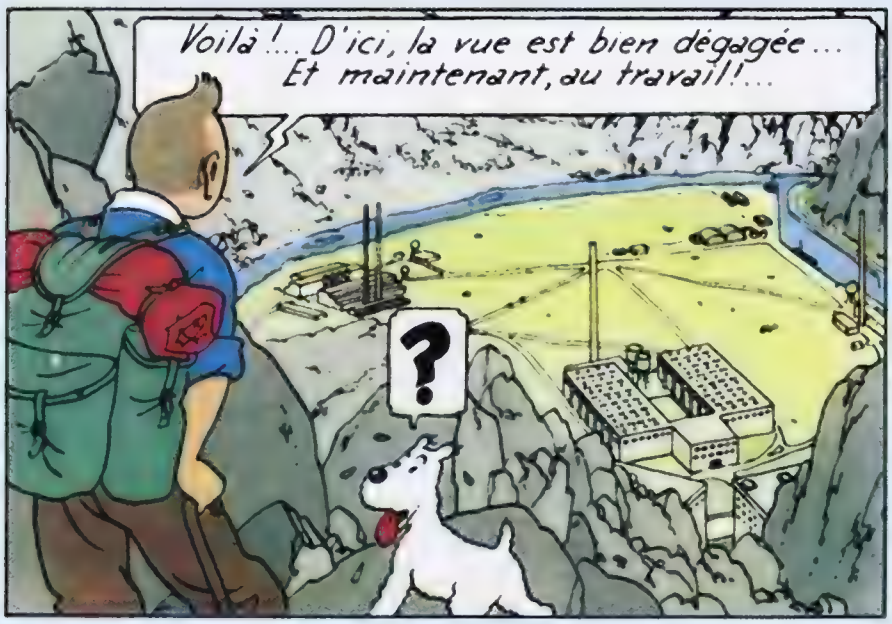
Dans mon esprit, les bureaux et logements qu'Hergé nous propose au gré de son récit sont situés en C et en D. Tout ce qui est ateliers, laboratoires, salles de montage, la pile atomique, ses vestiaires et sas de sécurité, sont localisés dans ce que j'appelle la plaine des usines, qu'il ne faut pas confondre avec le pas de tir de la fusée lunaire, lequel doit se trouver hors plan et pour lequel on ne dispose d'aucun renseignement.

Conformément à la carte postale qui a dû servir de documentation à Hergé, et qui représente le Laboratoire national américain de Oak Ridge, dans le Tennessee, une sorte de canal entoure en tout ou partie les installations du Centre.



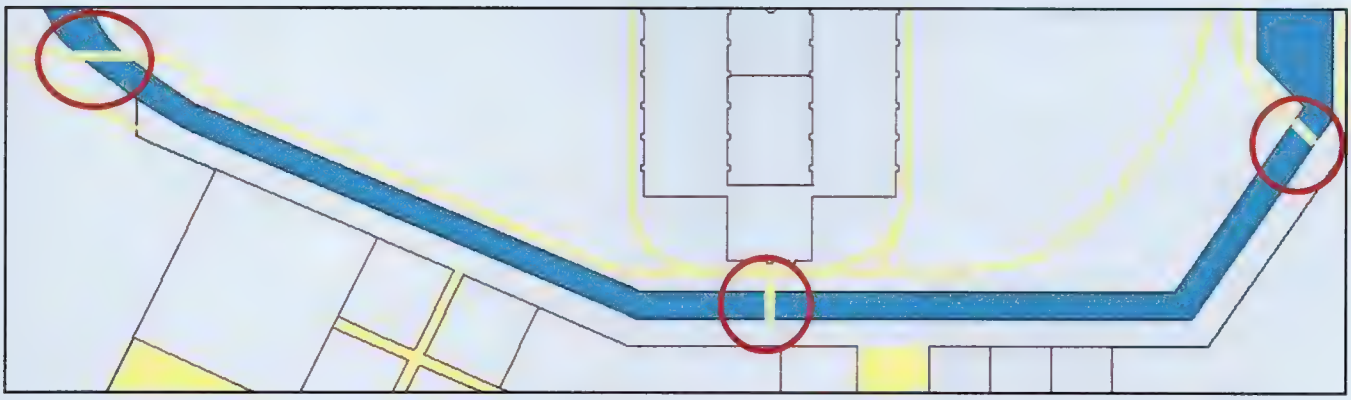
Sur le plan que je vous ai montré à la page précédente, vous aurez constaté que j'ai opté pour une ceinture complète et, comme vous le confirme le plan de détail reproduit à droite, j'y ai fait figurer trois ponts, de manière pas vraiment aléatoire.

La vue offerte par Hergé à Tintin à la page 19 de l'album *Objectif Lune* est de celles qui allaient me permettre d'imaginer l'ensemble du site.

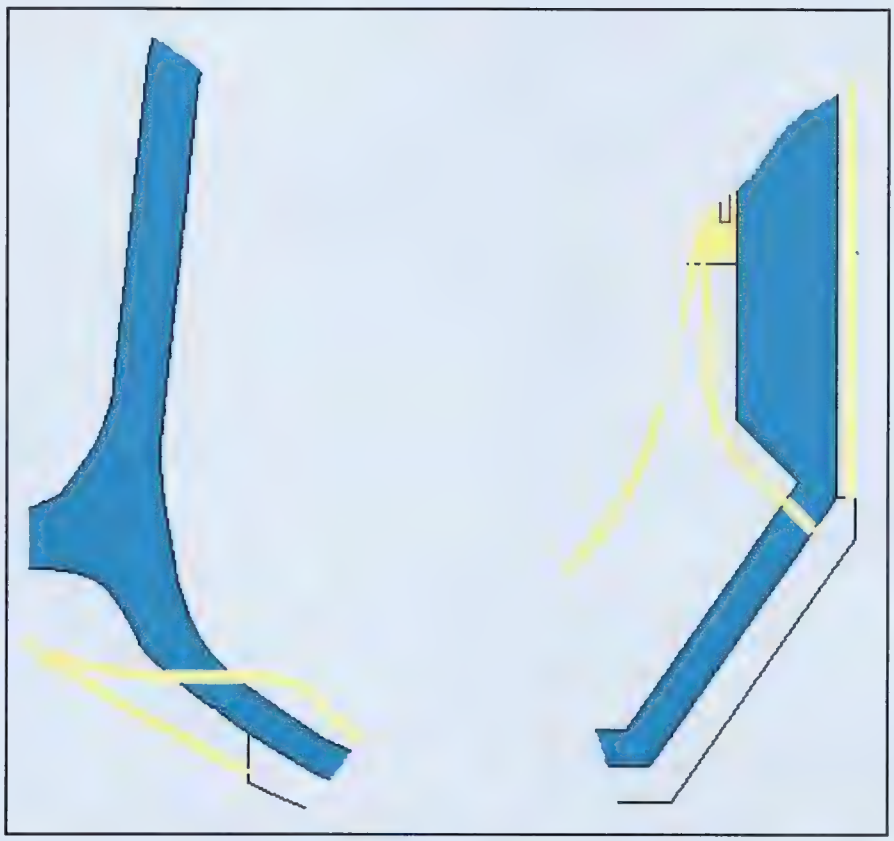


La magnifique case 19 D3 reproduite à gauche nous montre fort bien le côté Est du Centre de recherches atomiques. On y distingue, tout à droite de l'image, une sorte de port (indiqué en U5 sur mon plan) qui, au vu des détails de routes et de quais, dessert aussi bien l'usine U1 que les autres. En U4, il se pourrait que les deux grands hangars soient destinés à des avions. On pourrait dès lors imaginer que la partie de la plaine située en haut de l'image soit le champ d'aviation qu'on voit en page 17 A1. La défense anti-aérienne, avec ses projecteurs et sa D.C.A., ne serait pas bien loin.

Quant à la partie Ouest du Centre de recherches, Hergé nous la montrera beaucoup plus tard, en page 1 de l'album *On a marché sur la Lune*.

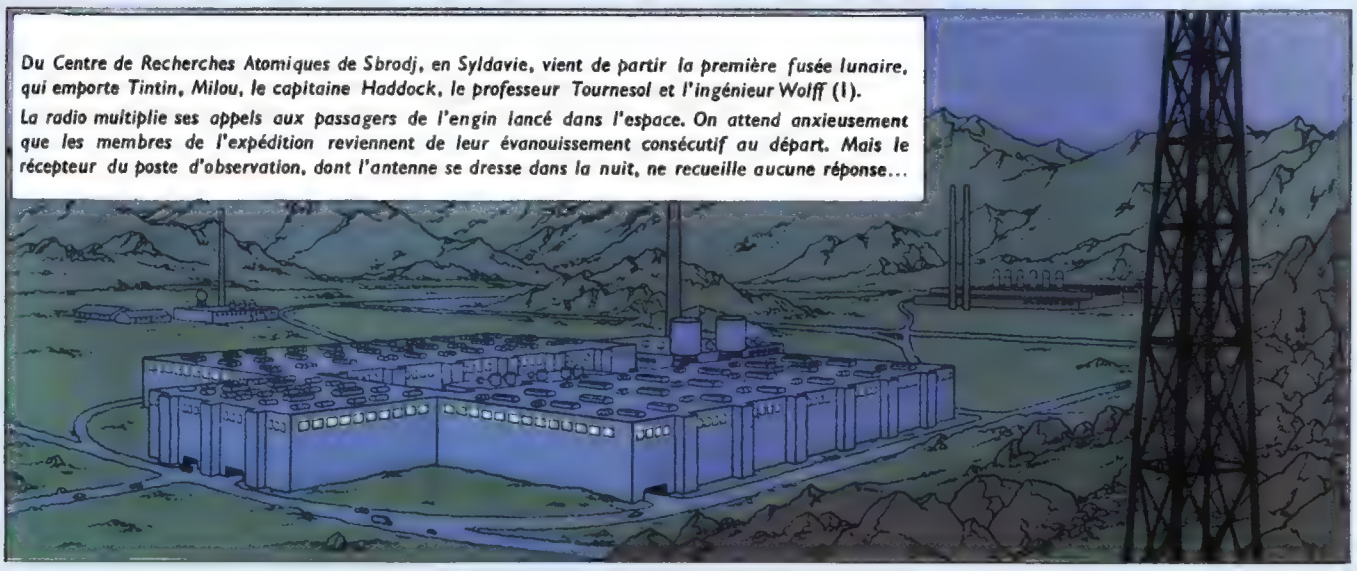


Il me reste à vous indiquer, dans l'encadré ci-contre, les seules parties du plan général qu'Hergé n'a pas montrées dans l'album : la partie Sud-Ouest et la partie Sud-Est. Vous m'accorderez que le reste — tout le reste — est conforme aux images qu'il a dessinées.



Que conclure de cette étude ? Qu'il est probable que l'auteur d'*Objectif Lune* et de *On a marché sur la Lune* avait au préalable dessiné, pour s'y référer, le plan qu'il a situé derrière le bureau de Monsieur Baxter. Observons ensuite que ce n'est qu'en mars 1951 que Bob De Moor a été engagé et que le premier travail qu'Hergé lui a confié a consisté à détailler la rampe de lancement de la fusée d'essai (page 27 d'*Objectif Lune*). Ce qui permet de mesurer le niveau de minutie et la rigueur documentaire dont Hergé avait fait preuve, seul, avant l'arrivée de son futur « bras droit ».

Pierre PHILIPON


Du Centre de Recherches Atomiques de Sbrodj, en Syldavie, vient de partir la première fusée lunaire, qui emporte Tintin, Milou, le capitaine Haddock, le professeur Tournesol et l'ingénieur Wolff (1).
La radio multiplie ses appels aux passagers de l'engin lancé dans l'espace. On attend anxieusement que les membres de l'expédition reviennent de leur évanouissement consécutif au départ. Mais le récepteur du poste d'observation, dont l'antenne se dresse dans la nuit, ne recueille aucune réponse...

LE RETOUR DE LA NEUVIÈME MARCHE

Hergé n'ignorait pas que certains de ses lecteurs étaient plus vigilants que d'autres. Ce n'était pas la première fois qu'il dessinait le perron du château de Moulinsart, lequel, qu'on se le tienne pour dit, compte neuf marches. Mais il a fait preuve de distraction en laissant apparaître dans le journal *Tintin* du 30 janvier 1957, sur la vignette A3 de la planche 14 de *Coke en stock*, une volée de huit marches. Dès cet instant, il était attendu au tournant...

Le 25 octobre 1958, l'album est disponible, mais, informé à temps de son erreur, Hergé y a ajouté la marche manquante. Il n'empêche que le nommé Georges-Paul Cuny prend la plume afin de lancer au capitaine Haddock un solennel avertissement.

Capitaine,

On a volé une marche à Moulinsart ! Est-ce une farce du fils de troglodyte Abdallah ? Une nouvelle expression de votre « espèce de zouave » ou une funeste plaisanterie de l'ectoplasme qui vous fait si souvent tomber pour le plaisir de vos lecteurs ? La terre ferme offre déjà tant d'instabilités aux vrais marins ! Vous voilà désormais en état d'insécurité dans votre propre demeure. Nous vous prions de perdre l'habitude qui serait vite fâcheuse de descendre votre perron trois par trois, ou alors contractez une assurance auprès de Séraphin Lampion !

Nous avons tenu à vous prévenir tout de suite pour éviter tout accident dommageable à un homme qui a su devenir pour la ligue antialcoolique des marins un symbole et donner l'exemple à tous les boit-sans-soif.

À bientôt !

Georges-Paul Cuny

Hergé, à qui cette lettre (sans doute adressée au capitaine à l'adresse des Studios Hergé) est bien parvenue, ne s'étonne qu'à moitié du « nous » utilisé par l'auteur de cet avertissement : une autre missive, fort semblable, lui est arrivée par le même courrier et sur le même sujet. Celle-là est signée Michel Favre. C'est à ce dernier qu'Hergé s'amuse à répondre le 31 octobre, en adressant sa réponse au 211, Boulevard Saint-Germain, Paris -7e.

Monsieur,

Avant de recevoir votre lettre, j'espérais encore que le scandale serait évité.

Je me disais : « Oui, la neuvième marche du perron de Moulinsart a disparu. Mais elle est si vite revenue que, peut-être, personne ne l'aura remarqué... »

C'était oublier que certains lecteurs de Tintin ont des yeux d'une acuité quasi diabolique. Vous en êtes !
En est également un correspondant qui signe Georges-Paul Cuny 8, avenue Constant Coquelin, Paris 7e, lequel a adressé au capitaine Haddock un avertissement identique au vôtre (et non moins spirituel).

Extraordinaire coïncidence : les deux enveloppes portent le même cachet : Gare Montparnasse – 26-10 – 19 h 30... Ne vous seriez-vous pas rencontrés par hasard ?

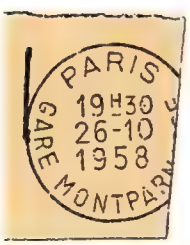
Je vous serre cordialement les deux (et éventuellement quatre) mains.

Hergé

Une rapide recherche sur Internet nous apprend que Georges-Paul Cuny, né en 1936, est un écrivain français qui a publié entre 1978 et 2019 une dizaine de romans, essais ou biographie. Quant à Michel Favre, né lui aussi en 1936, il est décédé en 2017. Ils ont bien évidemment dû se connaître.

La Rédaction

Deux enveloppes postées à Paris le même jour, oblitérées au même endroit et parvenues à leur destinataire lors de la même tournée du facteur, voilà qui se remarque. Georges-Paul et son ami Michel auraient pu y songer.

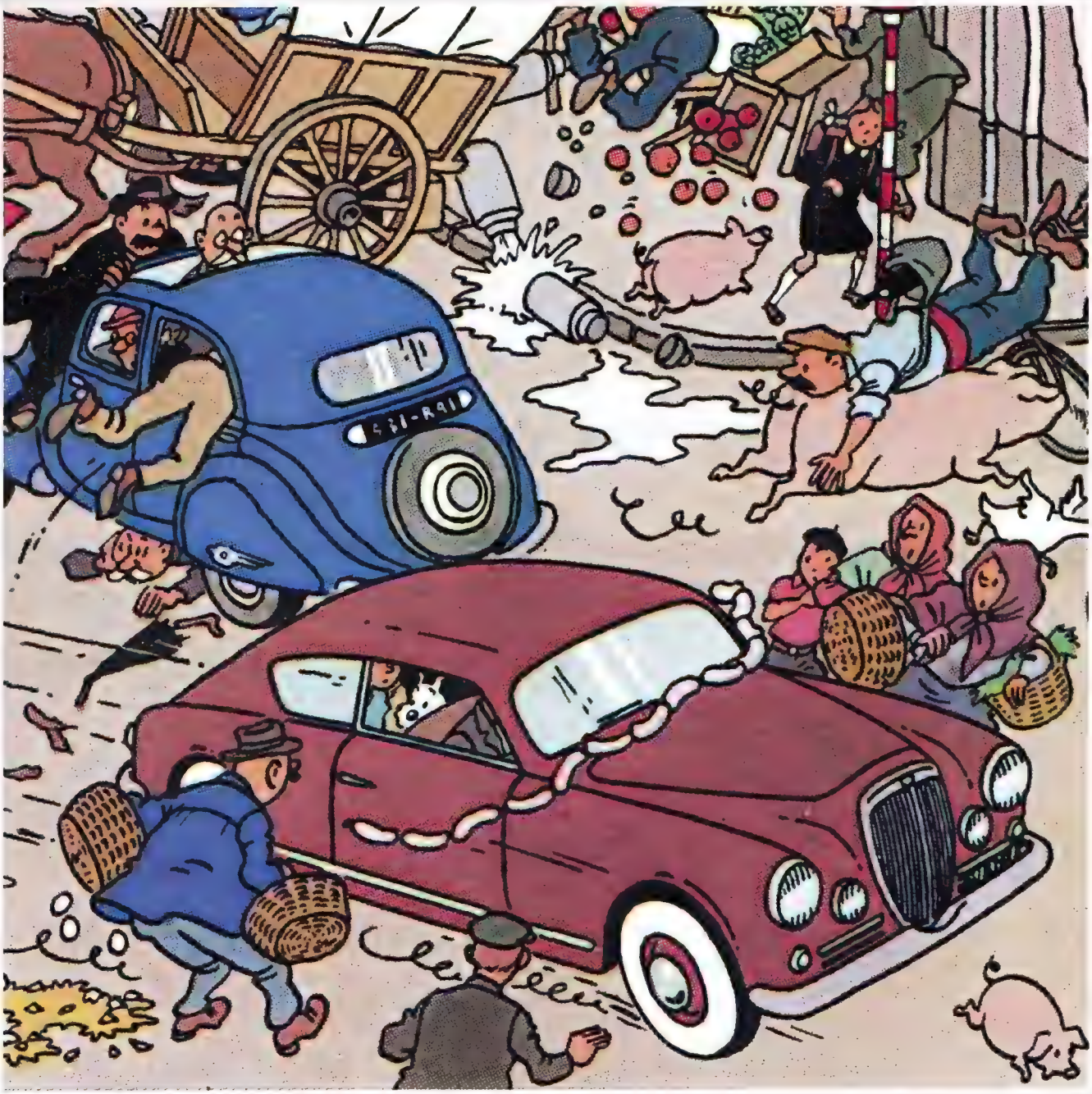


PHILIPPE GODDIN

L'AUTOMOBILE SELON HERGÉ

LA MEILLEURE (ET LA PIRE) DES CHOSES

LES VOITURES QU'IL A ACQUISES ENTRE 1938 ET 1973



Lors de l'interview peu connue dont des extraits sont reproduits dans ce dossier, Hergé mentionne la voiture qu'il possède en 1973 et cite les précédentes dans l'ordre inverse de leur acquisition. Nous nous sommes efforcés de remettre les choses dans le bon ordre.

Ci-dessous : La facture d'achat de la première voiture d'Hergé et sa représentation sur l'un des hors-texte du *Sceptre d'Ottokar*.

En page de droite : Le bordereau de sortie de Belgique de l'Opel Olympia à la mi-mai 1940, lors de l'exode, et la convention d'échange de véhicules signée par le dessinateur à son retour de France.

Hergé se vantait d'avoir appris à conduire avec un copain dont, disait-il, il avait « presque bousillé » le véhicule.

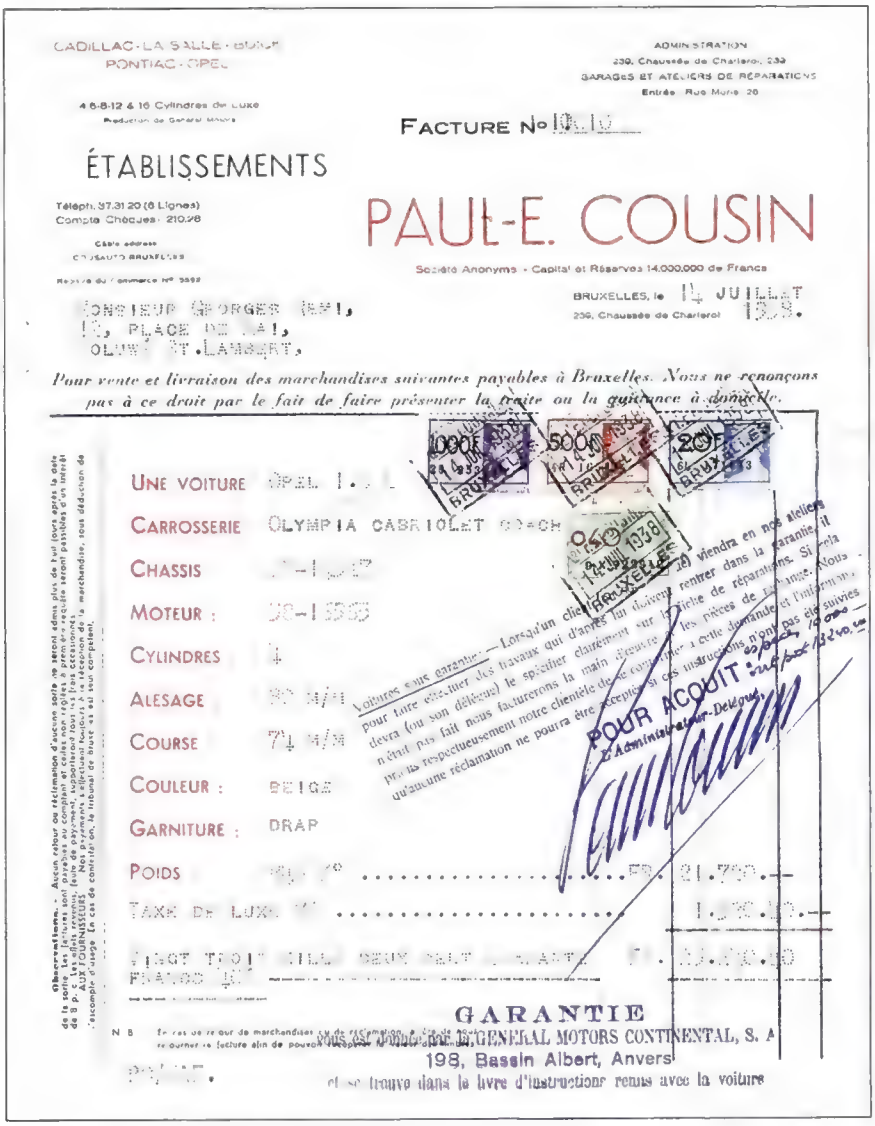
L'Opel Olympia

La toute première voiture qu'il a acquise fut un cabriolet coach Opel Olympia 4 places, modèle 1938 de couleur beige, intérieur en drap, acheté neuf aux Établissements Paul-E. Cousin, concessionnaire de la marque à Bruxelles. Datée du 14 juillet 1938, la facture est de 23 240 francs belges, taxe comprise. Hergé ne semble pas avoir photographié cette voiture mais, trois mois à peine après en avoir pris possession, il l'a dessinée dans son nouveau récit, *Le Sceptre d'Ottokar*, n'hésitant pas à la confier aux comploteurs syldaves qui se disposaient à enlever le professeur Halambique.

Particulièrement véloce, la voiture s'en tirera fort bien, alors que la puissante moto sur laquelle Tintin s'était lancé à sa poursuite en sortira toute… bousillée.

Hergé aime et soigne sa voiture. Ainsi, depuis le 15 mai 1939, date à laquelle il a quitté Woluwe-Saint-Lambert pour Watermael-Boitsfort où il loue toute une maison, il dispose d'un garage. L'Opel y restera plus souvent que prévu : en effet, en 1939, la guerre menace et Hergé est mobilisé à différentes reprises avant d'être finalement déclaré inapte par les médecins militaires.

Le 22 avril 1940, sa voiture subit un léger accrochage. Les dégâts sont en tout cas assez superficiels pour qu'on puisse différer la réparation. Mais le 10 mai, c'est la guerre : les troupes allemandes envahissent la Belgique. Le directeur du *Vingtième Siècle* conseille à Hergé de quitter Bruxelles au plus vite. Et c'est ainsi que, le 12, l'Opel quatre places embarque, avec un minimum de bagages, Hergé et son épouse, leur belle-sœur Jeannot et leur nièce Denise âgée de deux ans… sans oublier Thaïke, le chat siamois du couple. Fuite vers le littoral, puis, face à l'avancée des Allemands, direction Paris le 15 mai. Le 22 mai 1940, les quatre Belges et le siamois trouvent refuge en Auvergne, à Collanges. Ils seront de retour à Bruxelles le 30 juin.



CADILLAC · LA SALLE · BUICK
PONTIAC · OPEL

4-6-8-12 & 16 Cylindres de Luxe
Production de General Motors

ADMINISTRATION
230, Chaussée de Charleroi, 232
GARAGES ET ATELIERS DE REPARATIONS
Entrée : Rue Marie 20

FACTURE N° [illegible]

ÉTABLISSEMENTS

PAUL-E. COUSIN

Téléph. 37.31.20 (6 Lignes)
Compte Chèques : 210.98
Câble adresse : COUSAUTO BRUXELLES
Registre du Commerce N° 3992

Société Anonyme - Capital et Réserves 14.000.000 de Francs

BRUXELLES, le 14 JUILLET 1938.
230, Chaussée de Charleroi

MONSIEUR GEORGES REMI,
[illegible], PLACE DE LA [illegible],
OLUWE ST. LAMBERT.

Pour vente et livraison des marchandises suivantes payables à Bruxelles. Nous ne renonçons pas à ce droit par le fait de faire présenter la traite ou la quittance à domicile.

UNE VOITURE	OPEL [illegible]
CARROSSERIE	OLYMPIA CABRIOLET COACH
CHASSIS	[illegible]
MOTEUR :	[illegible]
CYLINDRES	4
ALESAGE	[illegible] m/m
COURSE	74 m/m
COULEUR :	BEIGE
GARNITURE :	DRAP
POIDS	[illegible] Kg. ..... FR. 21.750.—
TAXE DE LUXE [illegible]	..... 1.490.—
VINGT TROIS MILLE DEUX CENT QUARANTE FRANCS	Fr. 23.240.—

Observations. — Aucun retour ou réclamation d'aucune sorte ne seront admis plus de huit jours après la date de la sortie. Les factures sont payables au comptant et celles non réglées à première requête seront passibles d'un intérêt de 8 p. c. l'an, sans préjudice de tous les frais accessoires. Les effets revenus, faute de paiement, supporteront tous les frais accessoires. Toute contestation concernant la présente facture ou la marchandise, sous déduction de l'escompte d'usage. En cas de contestation, le tribunal de Bruxelles est seul compétent.

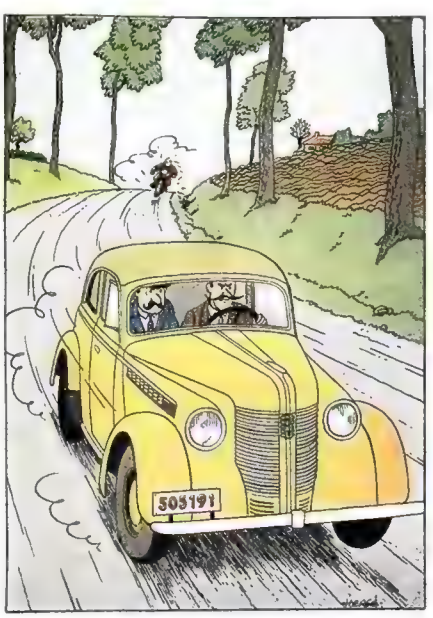
Voitures sans garantie. — Lorsqu'un client désirera faire [illegible] viendra en nos ateliers pour faire constater les travaux qui devront rentrer dans la garantie, il devra (ou son délégué) le spécifier clairement sur la fiche de réparations. Si cela n'était pas fait nous facturerons la main d'œuvre. Nous vous prions respectueusement notre clientèle de bien vouloir se conformer à cette demande et l'intégralité qu'aucune réclamation ne pourra être acceptée si ces instructions n'ont pas été suivies

POUR ACQUIT :
L'Administrateur-Délégué

GARANTIE

N.B. En cas de retour de marchandises ou de réclamation, prière de retourner la facture afin de pouvoir [illegible]

POUR LA GENERAL MOTORS CONTINENTAL, S. A.
198, Bassin Albert, Anvers
et se trouve dans le livre d'instructions remis avec la voiture



Le 5 août, Hergé cède son Opel à son médecin traitant, le docteur Léon Daumerie, en échange de sa Buick modèle de 1934 de 18 CV. Cette voiture, qu'Hergé ne compte pas utiliser, attendra des jours meilleurs cachée au fond d'une grange. Mais Hergé a perdu de vue un détail : il a, à tort, laissé ses plaques d'immatriculation 399.004 sur l'Opel. L'Administration lui en fera grief par deux fois. Convoqué le 13 décembre 1940 au Service des permis de circulation pour auto de Bruxelles, il plaidera : si quelqu'un a obtenu le permis de roulage n° 5826 délivré par l'autorité allemande, ce ne peut être que Léon Daumerie. Et en juin 1946, il aura encore à s'expliquer lorsqu'un camion porteur de plaques 399 004 provoquera un accident du côté de La Hulpe. On peut supposer que le docteur s'était entretemps séparé de l'Opel.

14

ACQUIT-A-CAUTION N° 263274

valable jusqu'au 466

VOLET DE SORTIE

Nom du Titulaire : REMI Georges

Adresse : 17 Av. Delleur Boitsfort

Principales Caractéristiques du Véhicule :

Châssis : Marque Opel Olympia N° 01 - 38-14347

Moteur : N° 38 - 16965

Plaque Nationale N° 399.004

Divers Poids (800 kg) - Valeur : 15.000

Signature du Titulaire,

L. Remi

Sortie constatée au Bureau de .....

le .....

Visa de la Douane,

Cachet

renvoyer au Bureau de :

Timbre à date du Bureau d'entrée

CROIX-ROUGE DE BELGIQUE

Sous le haut patronage de S. M. la Reine et la Présidence d'Honneur de S. M. la Reine

DIRECTION GÉNÉRALE

ANNEXES

OBJET

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE
CROIX-ROUGE-BELGIQUE

BRUXELLES, LE 5 août 194 0

80, RUE DE LIVOURNE

TÉLÉPHONES 27.07.53 - 27.14.08 - 27.14.89

CHÈQUES POSTAUX 0040

Entre les soussignés REMI Georges, domicilié à Boitsfort, avenue Delleur, I7 et DAUMERIE, Léon, I25, Boulevard du Souverain, à Anderghem, il a été décidé d'échanger une voiture automobile OPEL modèle cabriolet Olympia, chassis XXXXXX 38-I4347, moteur 38-I6965, poids à vide 880 kgs. puissance 8 H.P., appartenant à M. REMI et devenant la propriété du Docteur DAUMERIE, contre une BUICK, conduite intérieure, 8 cylindres, chassis 2240678, moteur 2896404, I8 H.P., appartenant au Docteur DAUMERIE et devenant la propriété de M. REMI

Fait à Brux-lles, le 5 août 1940

L. Remi

CROIX-ROUGE DE BELGIQUE Hôpital Militaire N° 93

Le Dr DAUMERIE
Médecin chef de l'Hôpital Militaire N° 93

Toute la correspondance doit être adressée à « Mr le Directeur général de la Croix-Rouge de Belgique »

Au cours de l'entretien qu'il accorde en 1973 au journaliste Alain van den Abeele, Hergé évoque les voitures qu'il a acquises et celles dont il a confié le volant à Tintin. Il fait la part des choses à propos de l'automobile, décrite comme la meilleure et la pire des choses. Sur la pollution qu'elle engendre, il a des accents dignes de Philippulus le Prophète. Ses propos sont toujours d'actualité !

Ph. G.

J'aime les voitures qui ont une personnalité. Je possède une Lancia Flavia 2000 Coupé. Avant elle, j'avais — je vous les cite en remontant dans le temps — une Mercedes 220 SL, une Porsche et une Lancia Aprilia. J'aimais particulièrement cette voiture, que j'ai dessinée dans Au pays de l'or noir. *Ce n'est pas la seule voiture que j'aie possédée et dessinée dans mes albums. La toute première d'entre elles, une Opel Olympia achetée en 1938, est visible dans* Le Sceptre d'Ottokar.

Et puisqu'on parle des diverses voitures que j'ai conduites, je citerai encore une Peugeot 202 achetée après la guerre, qui m'a valu toutes les pannes possibles, une très belle petite Impéria et enfin une Singer qui avait la mauvaise habitude de se mettre sur le toit ! Voilà, nous avons fait le tour complet des diverses automobiles que j'ai conduites.

Ci-dessus : Une publicité d'époque pour la Peugeot 202.

À droite : Georges et Germaine Remi près de leur Peugeot arrêtée dans les dunes du Coq au cours d'une escapade en 1946 avec Claude Misonne et son compagnon Joao Michiels.

Ci-dessous : Retour à Coq-sur-Mer quelques mois à peine plus tard avec l'Impéria, qui a remplacé la Peugeot.

En page de droite : Une publicité d'époque pour la Singer Super Twelve acquise par Hergé en septembre 1947.

Dans l'intervalle, en décembre 1943, Hergé aura revendu pour 10 000 francs à un garagiste l'encombrante Buick « héritée » du docteur Daumerie.

La Peugeot 202

Quelques mois avant le lancement du journal *Tintin*, Hergé envisage à nouveau l'achat d'un véhicule (d'occasion). Mais le 24 juin 1946, ce n'est pas lui mais son épouse — qui ne conduit pas — qui achète à un particulier pour 37 625 francs belges, taxe comprise, une conduite intérieure Peugeot 1939, à 4 portières, série 202, d'une puissance de 7 CV. Toutefois, c'est Hergé qui la déclare le lendemain, qui la fait immatriculer sous le numéro 522 364, et qui obtient de l'Administration communale de Watermael-Boitsfort le certificat de civisme requis pour la conduire. Il déchantera très vite : une semaine plus tard, il apprend que le joint de culasse est défaillant et qu'il va falloir remplacer le moteur. Le 20 juillet, c'est la batterie qui lâche. Le 26, c'est l'embrayage qui patine. Et le 9 août, les freins lâchent à leur tour. La voiture sera désormais désignée sous le nom de « la merveille ». C'en est trop. Le 27 octobre 1946, Hergé achète un autre véhicule.

L'Impéria

La facture du 27 octobre 1946 fait état de l'acquisition pour 30 000 francs d'une conduite intérieure Impéria de 1940, grise, à deux portières, « dans l'état où elle se trouve et bien connu de l'acheteur ». Le 30, au retour d'un déplacement à Tournai, la voiture tombe en panne à Enghien. En février 1947, elle retourne au garage pour un problème de freins. Ce mois-là, elle doit par deux fois être remorquée jusqu'au garage, la première pour remplacer les amortisseurs, la seconde pour remplacer la tête du Delco et régler l'allumage. Nanti de deux véhicules défectueux, la « merveille » qu'il devrait revendre et l'Impéria trop peu fiable, Hergé décide de commander un véhicule neuf par l'intermédiaire de son garagiste. Le bon de commande est passé à la

mi-avril 1947, mais la voiture, une Singer, ne sera pas livrée avant des mois. Surmené, trahi par son agent commercial, Hergé entre alors dans une douloureuse période de dépression. Le 9 mai, il parvient néanmoins à revendre la Peugeot « d'occasion, dans l'état où elle se trouve » au frère de celui qui la lui avait vendue, pour la somme de 28 000 francs. Quatre jours plus tard, l'Impéria tombe une nouvelle fois en panne en pleine ville, près de la colonne du Congrès, et doit être remorquée jusqu'au garage.

Et dans les jours qui suivent, alors qu'il s'est éloigné de Bruxelles et tente de retrouver son équilibre en province en compagnie d'un ami, c'est l'embrayage qui se met à patiner. Le 20 juin, c'est l'inévitable et onéreux remplacement du disque d'embrayage. Il le fallait, car Hergé et son épouse, qui ont décidé d'aller séjourner en Suisse, n'ont d'autre possibilité que de confier leur long périple, du 22 juin au 10 juillet, à l'imprévisible Impéria.

Et de fait, de multiples « pépins » émailleront leurs déplacements, nécessitant encore une réparation du train avant au début août.

La Singer Super Twelve

Le cauchemar prend fin le 9 septembre 1947 avec la livraison de la nouvelle voiture. L'acquisition de cette Singer Super Twelve Saloon de démonstration coûte 107 500 francs, taxe comprise, à Hergé. Il s'agit d'une conduite intérieure noire à toit ouvrant, d'une puissance de 9 CV, avec garniture intérieure en étoffe de couleur beige. Attendue depuis cinq mois, son arrivée permet à Hergé de revendre, une semaine plus tard, pour la somme de 25 000 francs, l'Impéria à un orthopédiste de Schaerbeek.

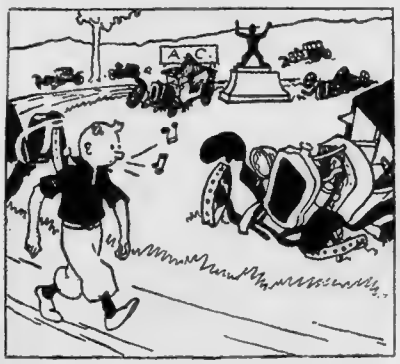
Hergé et son épouse se disposant à repartir, dans le Tessin cette fois, pour une période indéterminée, un passage au garage s'impose, le 17, pour fixer un Saint Christophe (le saint protecteur des voyageurs) à l'intérieur, ainsi que l'insigne du Royal Automobile Club de Belgique sur la calandre et une plaque B au milieu du coffre en supprimant les courroies qui le garnissent.

Le 25 septembre, la Singer et ses deux passagers prennent la route vers la Suisse. C'est en train que la voiture traverse le Saint-Gothard. Et le 29, les voyageurs s'installent à la pension Rivabella, à Brissago, au bord du lac Majeur.

L'auto fait tellement partie de la vie qu'il paraîtrait anormal qu'elle n'apparaisse pas dans des histoires dessinées contemporaines. [...]

Comme tout dessinateur en constante évolution, j'ai amélioré mes dessins, planche après planche. Dans Tintin au pays des Soviets, *la toute première voiture a été une Mercedes. Puis il y a eu l'album* Tintin au Congo *dans lequel notre jeune reporter part à l'aventure à bord d'une Ford T.*

Aux États-Unis, outre les taxis de l'époque, j'ai reproduit les premières voitures abandonnées dans des champs par leurs propriétaires : c'était un des premiers cimetières de voitures. Je ne m'étais pas encore rendu aux États-Unis, mais j'avais lu la description d'une telle chose dans Scènes de la vie future, *de Georges Duhamel.*



Tintin n'a jamais eu de voiture, tout simplement parce qu'il n'avait pas l'âge de conduire. De nos jours il est âgé de dix-huit ans, alors que je lui en donnais quatorze lorsque je l'ai créé. Vous me direz que vous l'avez parfois vu au volant de l'une ou l'autre voiture : c'est uniquement en cas de nécessité, quand il fallait à tout prix poursuivre des bandits, sauver quelqu'un ou bien voyager.

Je possédais une documentation très étendue sur la majeure partie des pays et des continents. Je lisais beaucoup pour me tenir au courant des dernières nouveautés industrielles, techniques, dans le domaine de l'auto et le domaine spatial, entre autres. J'en parle à l'imparfait mais je possède toujours cette documentation, qui n'a pas cessé de s'étoffer depuis.

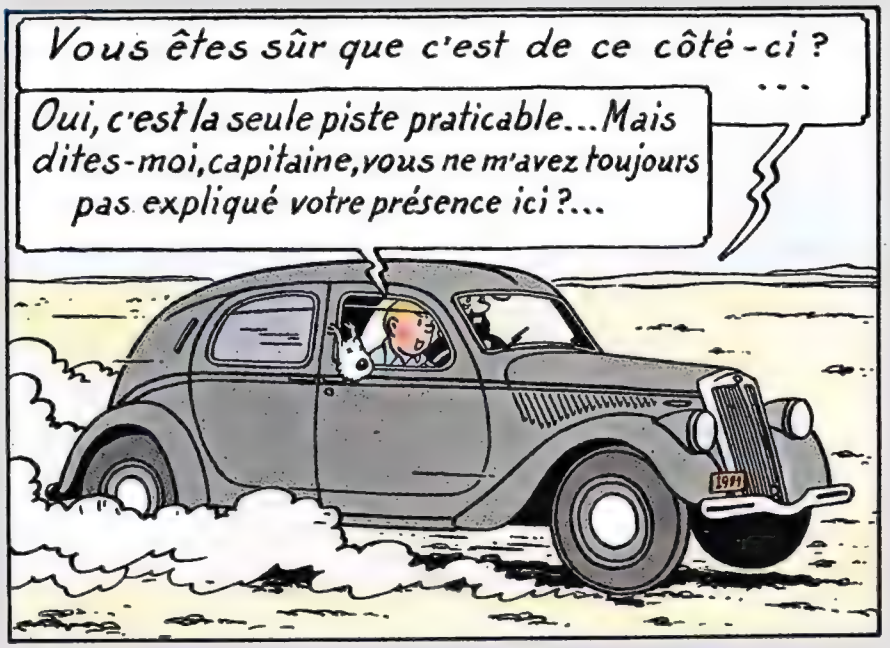
Ci-contre : La photo de la Singer acquise par Hergé en septembre 1947 est prise à Airolo après le franchissement du tunnel du Saint-Gothard en train.

Durant ces vacances, l'idée vient à Hergé et son épouse de pousser jusqu'à Venise. Sur l'autoroute, le conducteur impatient pousse un peu trop sur le champignon... et le moteur explose ! On craint qu'une bielle soit fondue, ce qui serait une catastrophe car la marque n'a pas de représentant en Italie. Il ne s'agissait que d'un segment cassé, lequel obligera le garagiste du coin à démonter le moteur durant la nuit, alors que ses clients trouvent un hôtel à proximité. Venise permettra finalement à Hergé et à son épouse de se remettre de leurs émotions avant de revenir à Brissago et de rentrer à Bruxelles le 25 octobre, un mois, jour pour jour, après l'avoir quittée.

Nouveau pépin, mais mineur celui-là par rapport aux autres : en janvier 1948, la Singer se fait délester d'une poignée de portière. Vol ou vandalisme ? On ne le saura pas.

Légende ? Lors de deux interviews au moins, Hergé a déclaré que sa Singer « avait une fâcheuse tendance à se mettre sur le toit ». À son ami Karel Van Milleghem, rédacteur en chef de *Kuifje*, le *Tintin* flamand, qui se proposait de la lui racheter, il aurait déclaré : « Ne fais pas cela ! Ce n'est pas possible ! »

Se faire doubler par de pimpantes Lancia sur les routes italiennes semble avoir donné à Hergé l'envie de tester cette marque. Le concessionnaire bruxellois auprès duquel il passe commande l'a prévenu : la livraison tardera. Faire preuve de patience ? Soit. Mais que faire lorsque l'envie de s'évader revient avec le printemps ? Sortant du garage où le toit ouvrant a fait l'objet d'un réglage, où les ailes avant ont été refixées et repeintes et où le pare-chocs arrière droit a été redressé, la Singer reprend la route de l'Italie le 13 mai. Au volant, Hergé sait que sa monture est fragile et il s'efforce de la ménager. Elle avale pourtant des milliers de nouveaux kilomètres. Bâle, Gland, Brigue, Brissago, Milan, Piacenza, Florence, Santa Margherita, Côme, retour à Brissago, Bellagio, Andermatt, Zurich. Retour à Bruxelles le 5 juin.


Vous êtes sûr que c'est de ce côté-ci ?
...
Oui, c'est la seule piste praticable... Mais dites-moi, capitaine, vous ne m'avez toujours pas expliqué votre présence ici ?...

Ci-dessus : Dans *Au pays de l'or noir*, la Lancia Aprilia de l'émir Mohammed Ben Kalish Ezab n'est autre que celle d'Hergé. La photo du bas le montre au volant de cette voiture.

En page de droite : Ces croquis d'Hergé, pris à bord de sa propre voiture, ont servi aux images de *Au pays de l'or noir*.

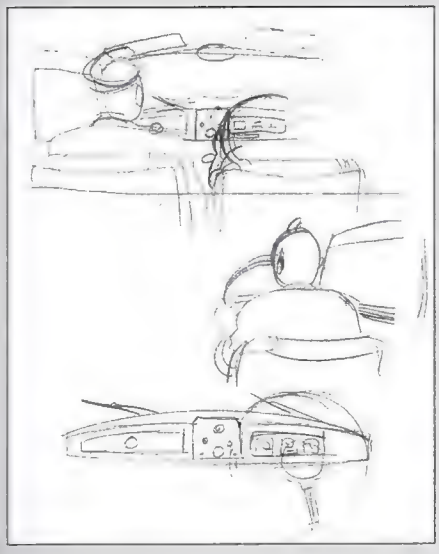
La Lancia Aprilia

Datée du 17 juin 1948, la facture acquittée par Hergé porte sur une conduite intérieure Lancia type Aprilia, neuve, d'une puissance de 8 CV importée d'Italie, d'une valeur de 155 875 francs, taxe comprise. « Une merveille, cette Lancia ! » dira-t-il à plusieurs reprises en se félicitant de sa nervosité et de ses pointes de vitesse — jusqu'à 140 kilomètres à l'heure — et, avec son volant à droite, ses performances sur les routes sinueuses et escarpées de Suisse . Il y séjournera du 20 juin au 23 juillet.

Le 5 octobre 1948, Karel Van Milleghem rachète sa Singer à Hergé pour 40 000 francs. (Pilotée par son nouveau chauffeur, on imagine que la Singer se sera retrouvée au moins une fois sur le toit, accréditant la réputation que lui fera Hergé des années plus tard.) Le lendemain, le dessinateur fait retraite dans une abbaye près de Chimay. Un ecclésiastique français qui en faisait de même lui demande la marque de sa voiture. « Lancia », lui répond Hergé. « Ah ! ah ! ah !... macaroni », lui réplique l'autre. « Très juste, lui répond Hergé, et comme le macaroni, ça file ! » Le prélat en est resté suffoqué.

Un léger accrochage survenu en novembre nécessiterait de réparer les dégâts subis par la carrosserie de la Lancia, mais Hergé doit y renoncer, car c'est toute la voiture qu'il faudrait repeindre.

Les lecteurs du journal *Tintin* ignorent, le 5 janvier 1950, que la voiture que Tintin y emprunte à l'émir Mohammed Ben Kalish Ezab, dans *L'Or noir*, est celle d'Hergé, qui disposait pour ses croquis d'un modèle capable aussi d'immobilité.



Fier de sa voiture et d'avoir pu ainsi la mettre en valeur, il se fera un plaisir, dès la publication de l'album *Au pays de l'or noir*, d'en adresser un exemplaire à la Direction générale de Lancia, à Turin.

Hergé et son épouse ont acquis et restauré une maison de campagne à Céroux-Mousty, dans le Brabant wallon. Conduire une Lancia inciterait-il à se jouer des obstacles ? Le constat que la gendarmerie adresse à Hergé est sans appel : il doit bien reconnaître que le 7 juillet 1951 à 20 heures 40, à Waterloo, il a doublé dans un carrefour la voiture — forcément plus lente que la sienne — qui le précédait. Cette fois-là, les deux véhicules ne s'étaient pas touchés. Le dimanche 17 février 1952, vers midi, l'accident est dramatique. Au moment où Hergé entreprend un dépassement sur une route de campagne, juste après avoir atteint le sommet d'une côte, le conducteur de la 4 CV Renault qu'il s'apprêtait à doubler vire à gauche sans avoir averti. La collision est inévitable. Le choc est terrible. Hergé s'en sort indemne, mais Germaine, son épouse, reste coincée dans la Lancia, le fémur explosé. Elle en gardera des séquelles jusqu'à la fin de sa vie. Une fois passée dans les mains du ferronnier et du mécanicien du concessionnaire, puis dans celles d'un carrossier, la Lancia, quant à elle, sera remise en état en avril. Coût : un bon 30 000 francs.

Les Lancia Aurelia

Le 19 septembre 1952, Hergé prend livraison de sa nouvelle Lancia : une berline type Aurelia B10 (10 CV), de teinte beige avec garniture intérieure en tissu noisette, facturée 240 800 francs, taxe comprise.

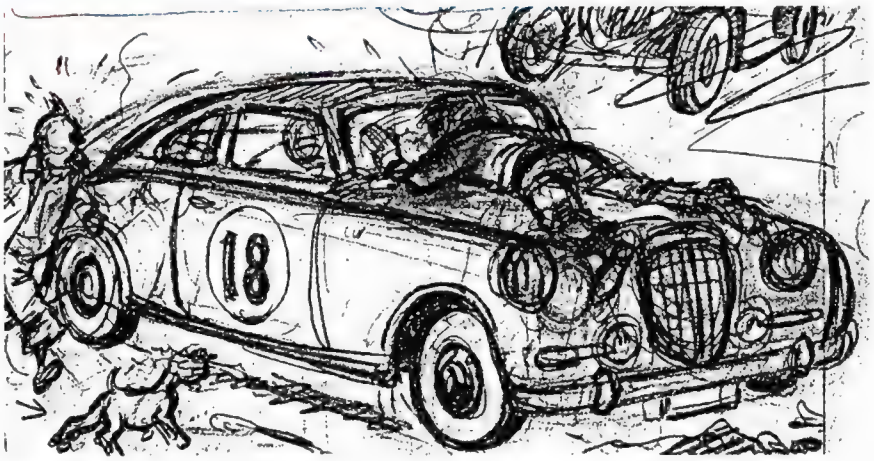
Hergé a acquis deux Lancia Aurelia entre 1952 et 1957, et on ignore si celle de la photo est la première ou la seconde.

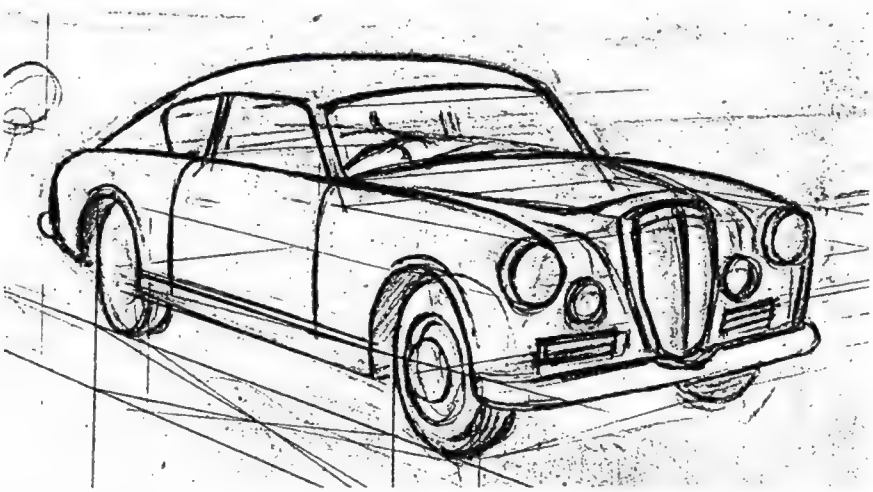
Elle fait peur, je trouve, l'automobile. Les villes sont un peu plus engorgées chaque semaine. La pollution s'étend de jour en jour, déborde le cadre des cités et envahit les périphéries. Des esprits nobles jouent les Cassandre et crient qu'il faut se méfier, que la voiture envahit tout. Mais en attendant, les usines produisent chaque année un peu plus d'automobiles. Où cela va-t-il s'arrêter ?

Nous assistons à l'irrésistible invasion de toute surface plane par la voiture. Les gens parquent leurs autos n'importe où, en double file, à des endroits qui initialement n'étaient pas prévus pour cet usage, et sur les trottoirs. C'est angoissant.

J'ai sous les yeux l'exemple de l'avenue Louise. Les voitures sont non seulement rangées dans les dents de scie prévues pour le parking, mais aussi au centre de l'espace, entre les deux rangées de dents de scie. On peut considérer que la rangée centrale est en contravention, et on peut ajouter que toutes les autres voitures le sont aussi parce qu'elles restent huit heures dans des endroits où des panneaux de signalisation indiquent qu'on ne peut rester que pendant deux heures !

Je conçois que tout le monde ait une voiture, mais je me demande si les gens l'utilisent rationnellement. Ne pourraient-ils venir à quatre par voiture plutôt que de prendre quatre voitures et occuper autant d'emplacements ? C'est une forme d'égoïsme.





Ci-dessus : L'Aurelia esquissée par Hergé sur un crayonné de *L'Affaire Tournesol* et la forme qu'on lui verra dans l'album.

Ci-dessous : Théo, le chauffeur, photographié le 15 août 1957 à Céroux-Mousty, en compagnie de Germaine, de Denise Remi (la nièce d'Hergé) et de la concierge de la propriété.

En page de droite : Photographiée par Hergé à Céroux-Mousty, la Porsche bleue qu'il avait acquise en juillet 1957, et telle qu'elle fut représentée en 1958 dans la scène finale de *Coke en stock*.

Il la remplacera deux ans plus tard, soit le 17 novembre 1954, par une Aurelia B12 (12 CV), de même teinte, qui lui coûtera 288 848 francs moins la reprise de 127 900 francs pour la B10 et qu'il revendra en juillet 1957. Dans l'intervalle, en août 1955, Hergé l'aura introduite dans son nouveau récit, *L'Affaire Tournesol*, même si, en réalité, c'est la version B20 *Gran Turismo* de la Lancia Aurelia qui sera mise au net dans l'album. Un excès de zèle des collaborateurs d'Hergé, dont Arturo Benedetto Cartoffoli n'aura pas eu à se plaindre. Pas plus, d'ailleurs, que la Direction générale de Lancia, à Turin, avertie dès son apparition dans le journal *Tintin* par le concessionnaire bruxellois.

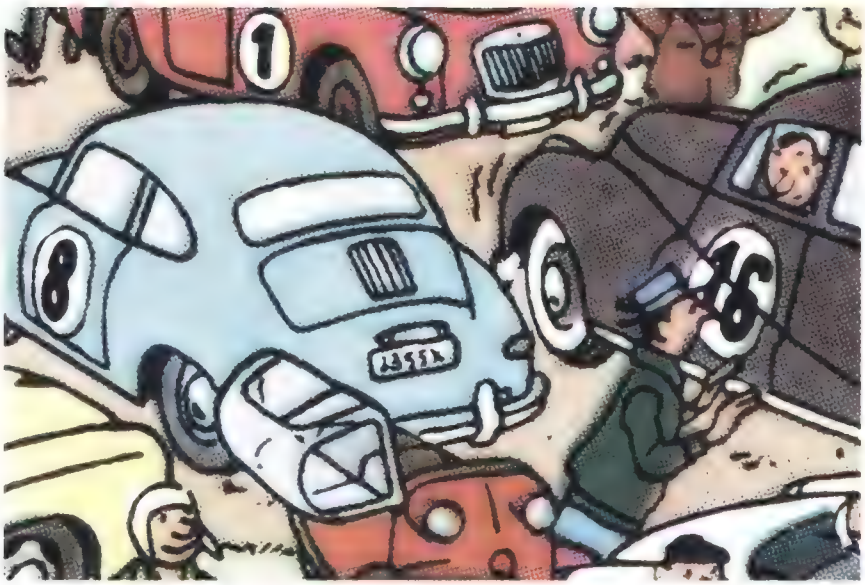
Le 13 mars 1956, Hergé expédie à son assureur une déclaration de sinistre. La veille, peu avant 20 heures, roulant — dit-il — à environ 60 km à l'heure, sur une petite route pavée près de Céroux, sa voiture est entrée en contact avec un obstacle non signalé : un soulèvement de la chaussée de 80 cm de large et de 4 m 50 de longueur. Il ressort des premières constatations que le carter, le pont arrière, les organes de suspension et l'échappement sont touchés. Quelques jours plus tard, les experts évalueront les réparations à 42 783,75 francs, tandis que le ministère des Travaux publics averti des circonstances de l'accident s'empressera de rejeter sur la commune la responsabilité de l'entretien de la route.

Conséquence inattendue de ce dernier accident : Hergé décide d'arrêter de conduire. Les Studios Hergé, à qui il a fait apport de sa voiture au moment de leur fondation, engagent un chauffeur en la personne de Théophile Vandenbosch. Dans une interview datée de mars 1957, le dessinateur déclare : « Je roule peu en voiture. Naguère j'adorais piloter et faire de la vitesse. Cette passion a vécu. Je ne conduis plus moi-même. » À vérifier !

La Porsche 1600 N Coupé

Au début du mois de juillet, Hergé avait dû à nouveau faire appel au concessionnaire Lancia pour un dépannage en ville : un problème d'allumage et d'alimentation du carburateur qui avait immobilisé son véhicule. Le 23 juillet — serait-ce la conséquence directe de ce nouveau souci ? —, il passe commande aux Anciens Établissements D'Ieteren Frères d'une Porsche 1600 N Coupé 1957 de teinte bleu Meissen, avec garniture intérieure en simili et velours rouge, d'une puissance de 8 CV, pour le prix de 183 750 francs, taxe comprise. Trois jours plus tard, il revend d'occasion, « telle qu'elle existe et se comporte », sa Lancia Aurelia B12 à un médecin de Laeken, pour la somme de 76 735 francs.

Dans son agenda, Germaine écrit : « Georges a acheté une Porsche bleu pâle et rouge. Elle ne passe pas inaperçue ! Pour ma part, j'aime plus de discrétion. Cependant, elle est belle et a beaucoup d'allure. Un des rêves de ma vie : une voiture à deux places. »



Le 1er janvier 1958, le journal *Tintin* publie la dernière page de *Coke en stock* sur la dernière épreuve d'un rallye automobile organisée sur la pelouse du château de Moulinsart par le champion des casse-pieds : Séraphin Lampion. Faut-il s'étonner que la Porsche bleue d'Hergé soit du rassemblement ? Pourtant, elle ne lui donne pas entièrement satisfaction.

En février 1958, il s'adresse en effet à la direction des Anciens Établissements D'Ieteren pour lui décrire l'anomalie que leurs mécaniciens n'arrivent pas à traiter, en dépit de plusieurs retours au garage. Ces soucis, écrit-il, « ne sont guère en rapport avec la haute qualité dont la marque Porsche a le renom ».

Sa démarche n'aura pas été vaine : une semaine plus tard, la cause du blocage de la roue arrière gauche est découverte et la solution est apportée.

Mais c'en est trop. Hergé, qui peut toujours compter sur les services du chauffeur des Studios pour ses déplacements professionnels, a besoin d'un véhicule personnel fiable. Il n'aura utilisé sa Porsche que durant un peu plus de deux ans. Le 15 septembre 1959, elle est revendue à un particulier de Verviers (peut-être une relation de Jacques Martin, qui y a longtemps résidé), pour la somme de 79 100 francs, taxe comprise.

La Mercedes 190 SL

Quelques jours plus tôt, désireux peut-être de prolonger son expérimentation de la légendaire qualité allemande, il avait acquis une Mercedes 190 SL dont on ne sait presque rien et dont aucune photo, prise à Céroux-Mousty ou ailleurs, ne nous est parvenue.

La seule chose que l'on peut dire est qu'elle lui sera reprise moins d'un an plus tard, pour la somme de 194 250 francs par le délégué d'Alfa Romeo vers lequel il s'est tourné.

On aura compris que chez le créateur de Tintin la robustesse et le sérieux des voitures allemandes n'aura pas remplacé son attrait pour les voitures sportives italiennes.

La pollution peut prendre des aspects effrayants. Il y a deux ans, je voyageais aux États-Unis, et j'ai été sidéré par le nuage permanent qui stagnait au-dessus de Los Angeles. Tout est inquiétant dans cette métropole rongée par cette monstrueuse gangrène qu'est la pollution. Les taximen n'arrêtent pas le moteur de leur voiture en attendant des clients. Des gens peuvent, en payant, respirer de l'air frais dans des sortes d'inhalateurs placés dans les rues. On se promène à pied avec peu d'enthousiasme, tant l'air qu'on respire est vicié, ce qui donne rapidement des maux de tête… Tel est le résultat de la pollution à Los Angeles ! J'espère que les États-Unis, qui nous l'ont envoyée avec les automobiles et les usines diverses, nous enverront aussi les moyens de lutter contre elle.

Il y a cependant une différence entre les « States » et la Belgique, du point de vue mentalité du conducteur. Les Américains respectent les panneaux de signalisation, sans doute parce qu'en cas d'infraction l'amende est lourde à payer, encore que je n'en sois pas sûr. Les conducteurs sont plus disciplinés là-bas qu'ici. Je ne suis pas pour la contravention ni pour la répression : je pense qu'il faut tout simplement tenir compte des signaux, par respect d'autrui, pour ne pas empiéter sur les libertés des autres ni jouer avec leur vie.

L'automobile est un moyen sans pareil pour connaître le monde. On peut se mettre au volant, prendre la route et se rendre à peu près n'importe où. Je […] le fais avec d'autant plus de plaisir que j'aime conduire. Quand je pars en avion à l'étranger, je loue toujours une voiture dans le pays où je me rends. Non seulement pour me déplacer, mais aussi pour découvrir ce pays un peu plus en profondeur.

En 1960, profitant d'une belle opportunité, Hergé s'est détourné de la marque Lancia au profit d'une Alfa Romeo Giulietta Sprint Veloce.

L'Alfa Romeo Giulietta Sprint

Le 25 juin 1960 Hergé passe donc commande au concessionnaire Alfa Romeo d'une Giulietta Sprint Veloce blanche, avec intérieur gris-bleu, d'une valeur de 225 000 francs plus la taxe. Tenant compte de la confortable reprise de sa Mercedes, elle ne lui coûtera en fait qu'une trentaine de milliers de francs. Et cette fois le délai de livraison ne sera pas trop important, puisqu'il en prendra possession à la mi-juillet.

En juin 1964, il est question de remettre en état la carrosserie de l'Alfa Romeo, en traitant les parties rouillées et en procédant à une nouvelle peinture. Elle sera revendue le 9 décembre 1964 à un garagiste. Il paraît logique qu'à cette époque les Studios Hergé disposent de plusieurs véhicules : non seulement la voiture personnelle d'Hergé, mais aussi celle mise à la disposition de Théo, le chauffeur. C'est ainsi qu'il est fait mention à différentes reprises d'une Rover…

Rover ? Mercedes 220 SL ?

Si l'on se fie à la liste des véhicules citée par Hergé dans l'interview qu'il a accordée à Alain van den Abeele, il a disposé également d'une Mercedes 220 SL. Mais il semble que son cœur continue d'osciller entre les robustes allemandes et les fringantes italiennes.

Les Lancia Flavia 2000 ?

En effet, Hergé fait également mention dans l'interview d'une Lancia Flavia 2000 Coupé. Et tout comme il a pu disposer naguère de deux Aurelia successives, il semble qu'il ait conduit deux Flavia différentes, l'une ayant succédé à l'autre.

En effet, le 21 août 1967, alors qu'il vient de terminer la dernière planche de *Vol 714 pour Sydney* et qu'il brûle de s'évader, il remplace le véhicule dont il avait fait alors usage jusque-là par une Lancia Flavia 2000 Coupé d'une valeur de 232 000 francs. Or, alors qu'il rode cette voiture en Suisse, du côté des Marécottes, son secrétaire Baudouin van den Branden lui fait part, le 26 septembre, de la revente de sa « Flavie » (la première, donc) à un médecin, et de celle de la Rover à un colonel aviateur de la base de Beauvechain.

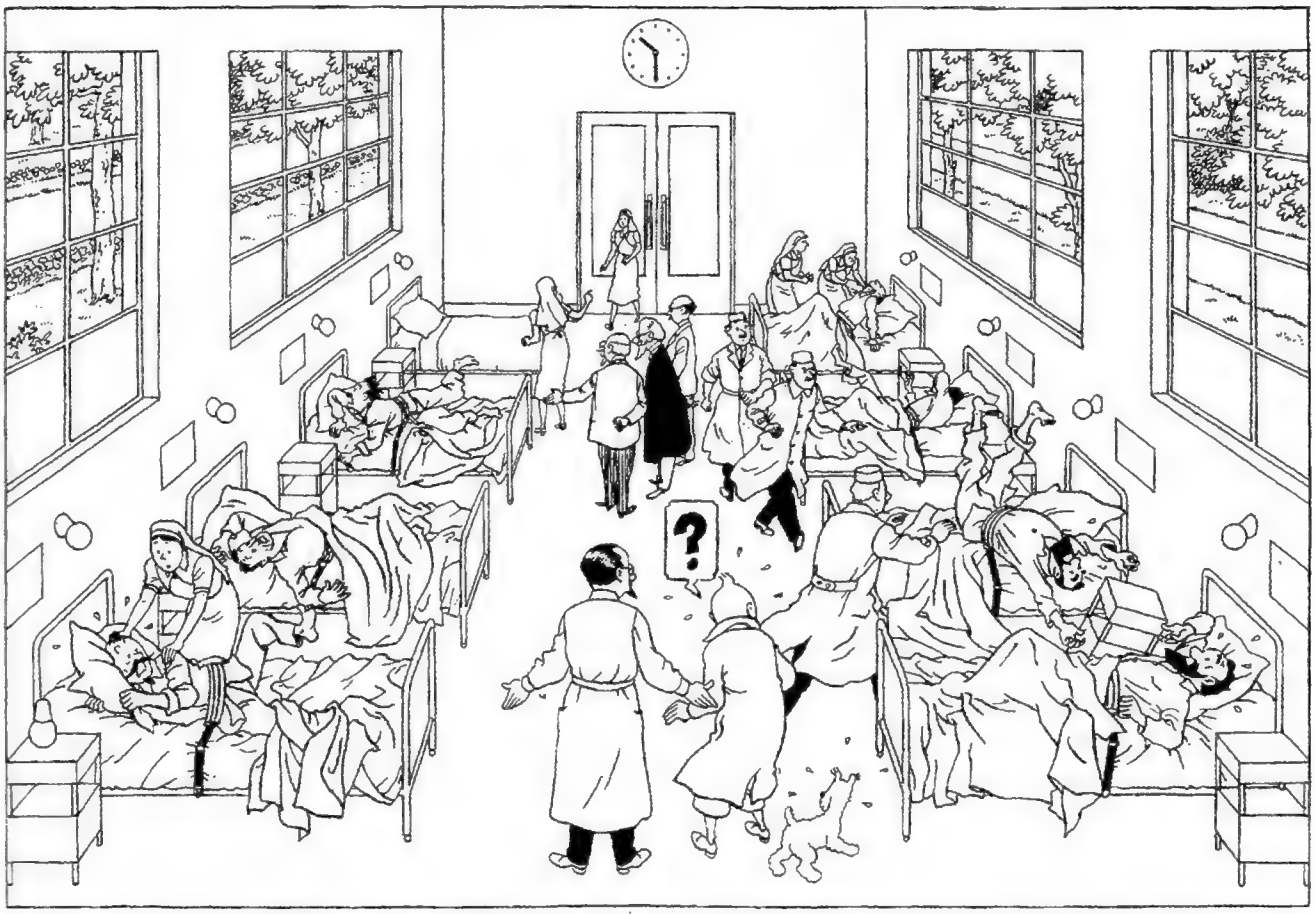
À la question de savoir pourquoi Hergé s'était si vite séparé de la Rover, le colonel se serait entendu répondre par Théo, le chauffeur, que « Monsieur Hergé ne garde jamais longtemps ses voitures : question de standing, je pense… » Une question de standing ? Peut-être. Une question d'optimisation fiscale aussi, sans aucun doute. Mais ce qui est certain, c'est qu'il y a eu lors de la plupart de ces acquisitions pas mal d'histoires d'amour pour les automobiles. On dit parfois qu'en quittant son épouse et en refaisant sa vie avec Fanny, Hergé est passé de l'art ancien à l'avant-garde. On observera qu'il est aussi revenu des austères voitures allemandes aux sportives italiennes.

Philippe GODDIN

Même s'il nous paraît que les plus intéressantes des voitures d'Hergé sont les plus anciennes, il serait bienvenu de donner un jour une suite à ce dossier. Mais encore faudrait-il pour cela que les archives des Studios Hergé soient accessibles ou qu'un membre de ces Studios complète lui-même, pour nous, le dossier.

La Rédaction

LES MEMBRES DE L'EXPÉDITION N'ONT PAS ARRÊTÉ DE VOYAGER DURANT LEUR LÉTHARGIE !



Hergé a montré les sept membres de l'expédition ethnographique Sanders-Hardmuth dans *Les 7 Boules de cristal*, au moment d'une de leurs transes de dix heures trente, à la clinique où ils sont en observation. Il les montre guéris à la fin du *Temple du Soleil*, mais dans l'intervalle, certains d'entre eux semblent avoir changé de place.

Les quatre cases tirées du *Temple du Soleil* permettent néanmoins de reconnaître ci-dessus, à gauche, de l'avant-plan à l'arrière-plan Paul Cantonneau, Marc Charlet et le chef de l'expédition : le professeur Sanders-Hardmuth. Le dernier lit est vide. À droite, on identifie Monsieur Hornet, les professeurs Bergamotte et Laubépin, puis, au fond, le cinéaste Clairmont. Ni ce dernier, ni Sanders, ni Laubépin n'avaient été montrés dans le récit.

On observe que dans cette clinique, les lits ne sont pas équipés de roulettes. Certains des sept savants ont pourtant changé de place durant leur longue léthargie. Comme Hergé ne nous l'explique pas, on pourrait mettre ce fait sur le compte d'une distraction. De même que le changement de couleur de cheveux de Clairmont, désormais aussi blonds que ceux de sa charmante épouse.

Pierre RUBENS

Au même moment, en Europe...
Qu'est-ce que je fais ici ?...
Que s'est-il passé ?... Comment se fait-il que je me trouve dans cette clinique ?...
Que fais-tu ici, Charlet ?...
Je me le demande, Sanders... Et toi ?...
Vous ici, Laubépin ?...
Clairmont !... Comment se fait-il que...
Hein ! que m'est-il arrivé ?...

C'EST UNE BONNE QUESTION...

GIGANTISME

Notre ami Benoît de Courrèges poursuit dans cette revue les commentaires sur le téléphone qu'il avait entrepris dans la revue 72. Une des illustrations de son article a incité Sébastien Bottin, d'Oreye, à nous poser cette (bonne) question : « Normalement, le cornet des téléphones en bakélite était adapté à la distance qui sépare l'oreille de l'usager de sa bouche. Hergé n'aurait-il pas vu un peu grand sur cette image où Tintin, stupéfait, éloigne le cornet de son visage ? » Que diable pourrait-on lui répondre ? Qu'Hergé a fait passer là l'effet avant le réalisme ? Ou risquerait-on un audacieux anachronisme qui préciserait que l'appareil téléphonique de Tintin contenait du « calystène », un minéral rare dont les effets sur la croissance n'allaient pas (trop) tarder à nous être révélés, dans *L'Étoile mystérieuse* ?

INCOHÉRENCES ?

Gilbert Gravet a cru déceler quelques incohérences aux pages 14 et 15 de l'album *Tintin au pays de l'or noir*, version 1971. On pourrait lui donner raison sur l'apparent oubli de la barbiche du soldat situé à droite, sur notre image. Mais on ne pourrait lui concéder cette faute (mineure) que si l'on considère que les deux militaires qui viennent fouiller la cabine de Tintin, à l'image suivante, sont les mêmes individus. Mais peut-on en être certain ? On ignore combien de policiers militaires sont montés à bord du *Speedol Star*. Ainsi, selon nous — et contrairement à ce que semble croire Gilbert — ceux qui emmènent les Dupondt ne sont forcément pas ceux qui s'occupent de Tintin. Pour le reste, Gilbert mentionne encore une « bretelle » à cartouchières qu'on aurait oubliée, précisément dans cette même image. Or elle est bien là, dissimulée par le fusil qui laisse d'ailleurs voir les cartouches.

L'ARGENT TIQUE

Pascal Part, un ami suisse de Tintin, se demande si le banquier Blumenstein de *L'Étoile mystérieuse* n'avait pas caché à Hergé ses lointaines origines helvètes.

PATTE BLANCHE ?

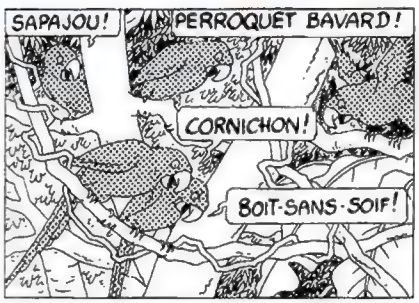
Certains de nos lecteurs se sont étonnés de découvrir, dans l'extrait de *Tintin au Congo* qui illustrait l'article « L'Ouverture aux autres » d'Adam Atzera, publié dans notre dernière revue, un Milou difforme – pour ne pas dire biscornu – et dont une des pattes arrière semblait avoir trempé dans de la teinture. Avouons-le, le *strip* reproduit était tiré de la toute première édition en couleur de l'album, et nous n'avions jamais remarqué qu'Hergé y avait oublié un trait essentiel. Certes, le coloriage avait plus ou moins « rattrapé le coup », mais heureusement, par la suite, Hergé a mis en blanc cette patte bizarroïde, remettant Milou sur pied à tous points de vue.

À GAUCHE OU À DROITE ?

Dissimulé sous la signature d'Archibald Haddock, capitaine au long cours retraité, Gérald Dewinter nous avait écrit : « Dans le dossier paru dans notre revue 72, le moussaillon Jacques Hiron a omis de signaler une différence importante entre les Chris-Craft dessinés par Hergé et la réalité. Le dessinateur a placé le volant à la gauche dans le canot alors qu'il se situe toujours à droite, et ceci pour une simple raison : l'effet de couple de l'hélice, qui tourne dans le sens horlogique, a tendance à faire gîter l'embarcation sur bâbord, c'est-à-dire à lui donner une inclinaison transversale vers la gauche, et pour compenser cela, on place le pilote à droite, comme contrepoids (voir le dessin et la photo de la page 29 de la revue 72). On peut se demander pourquoi Hergé, toujours si attentif aux détails, a introduit ce changement. »

... QUI MÉRITE UNE RÉPONSE

PERROQUETS BAVARDS



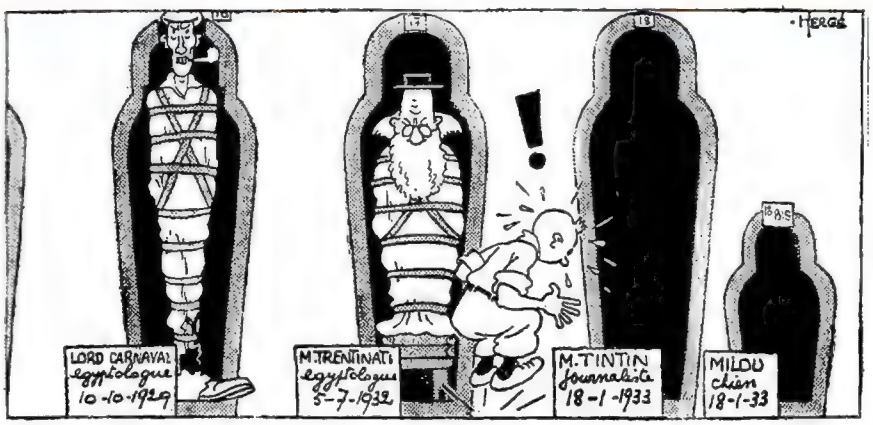
Si Hergé n'a pas inventé le perroquet bavard, il l'a exploité de fort belle façon en 1943 dans *Le Trésor de Rackham le Rouge*. Jean-Pierre Verheylewegen, qui nous communique un extrait de presse intitulé *Capitaines Haddock à plumes*, est en droit de se demander si les psittacidés anglais dont il est question ne sont pas les descendants de ceux rencontrés par le capitaine sur l'île où son ancêtre avait débarqué.

Au Lincolnshire Wildlife Park, un safari-parc et parc animalier établi à Friskney, en Angleterre, plusieurs animaux ont été mis à la retraite prématurément. Maladie ? Manque de moyens ? Pas du tout : les responsables du parc ont tout simplement jugé qu'ils étaient trop mal élevés pour rester au contact du public. Cinq perroquets gris du Gabon ont en effet dû quitter leur enclos parce qu'une semaine seulement après leur arrivée, ils insultaient copieusement les visiteurs. Nés chez des particuliers, ces volatiles étonnamment doués pour l'invective — ils avaient probablement été élevés à bonne école — faisaient plutôt rire les adultes, mais la direction du zoo s'inquiétait pour les enfants, qui n'avaient pas forcément lu l'album *Red Rackham's Treasure*. Le gang à plumes coule désormais des jours heureux, s'insultant à qui mieux mieux dans un espace du parc inaccessible au public.

CONFUSION

Il ne nous semble pas que Roland Vincent enfonce une porte ouverte en nous signalant une confusion d'Hergé ou de l'un de ses collaborateurs, aux pages 26 et 27 de l'édition en couleur des *Cigares du Pharaon*. En page 26 C2, on voit le soldat Beh-Behr, alias Tintin, nettoyer le bureau du colonel, comme il en a reçu l'ordre à la case précédente. Sur la porte vitrée, on lit toutefois l'inscription « État-Major - Bureau de Recrutement » par transparence. En D4, le colonel entre dans son bureau par la même porte et le surprend à fouiller ses tiroirs. En page 27 A1, dans la cour, devant la même porte, il donne l'alerte : « Aux armes ! Un espion ! » tandis qu'on lit sur la porte l'inscription « État-Major – Bureau du Colonel ». L'affaire se présente mal...

DANS LA GRANDE GALERIE



Bertrand Portevin revient sur l'épineuse question de la source d'inspiration d'Hergé pour les sarcophages alignés qu'il présente (à ses héros comme à ses lecteurs) en position verticale dans *Les Cigares du Pharaon*, récit publié dans *Le Petit Vingtième* en 1933-1934. Selon les échanges de courrier entre Hergé et son correspondant chez Casterman, Charles Lesne, on pourrait croire que cette idée provient du film *L'Atlantide*, de G. W. Pabst, sorti en 1932. Mais, nous écrit Bertrand, c'est oublier l'historien grec Hérodote (480-425 avant notre ère) qui écrivait (Livre II, 86) qu'une fois terminé le processus d'embaumement, l'étui en bois de forme humaine où reposait la dépouille était placé droit contre la muraille.

Notre ami nous signale aussi qu'au musée du Louvre, le Département des antiquités égyptiennes a rendu hommage à Hergé, il y a plus de vingt ans déjà, à l'initiative de Jean-Louis de Cenival, qui en fut le conservateur de 1982 à 1992. Bertrand a lu ceci à son propos dans le numéro 39 de mars-avril 2017 de *Grande Galerie*, le journal du Louvre : « La salle des Sarcophages, haie de cercueils pressés, debout les uns contre les autres [...] lui a été inspirée par les vignettes du célèbre album *Les Cigares du Pharaon* (Hergé, 1934), dans lequel Tintin traque sans répit des trafiquants, jusque dans des tombeaux égyptiens peuplés de cercueils anthropomorphes alignés et... habités ! »

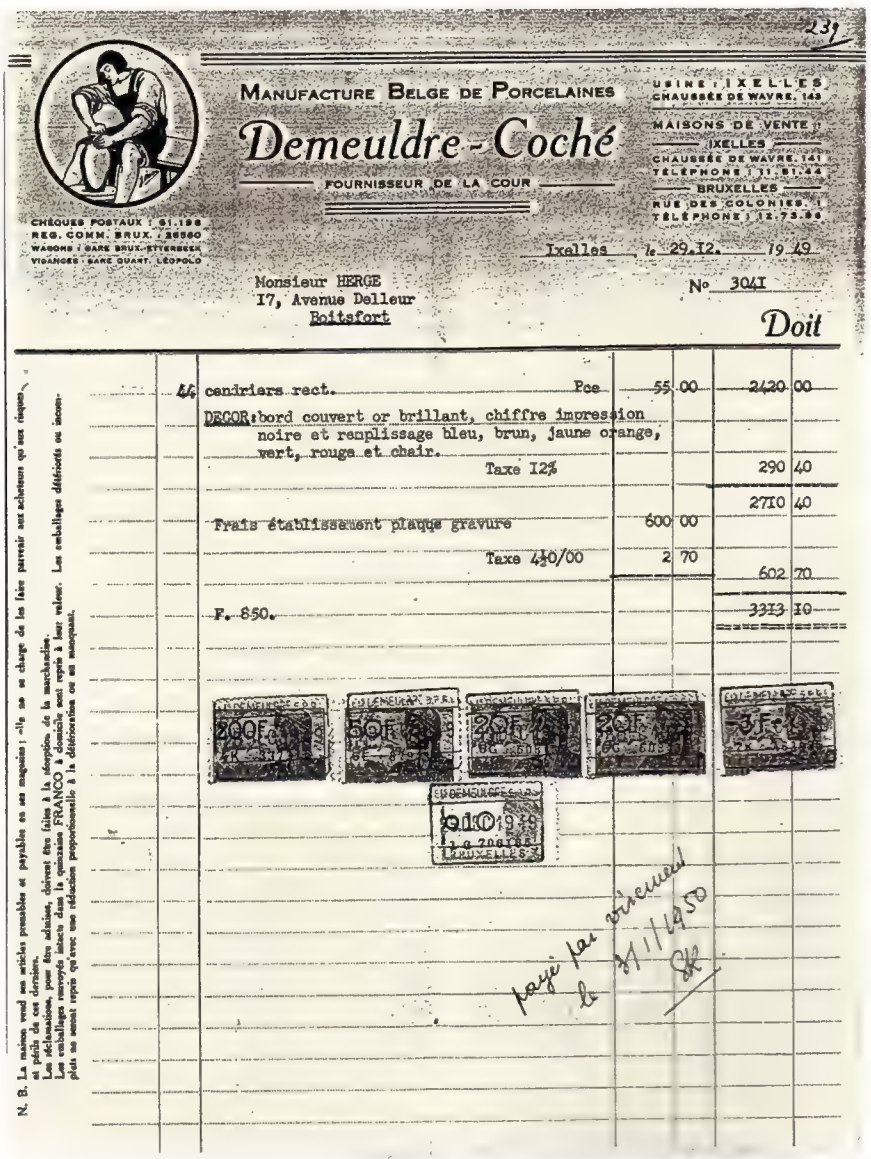
LES OBJETS DÉRIVÉS DU MONDE DE TINTIN

LES PORCELAINES DE SA MAJORITÉ LÉGALE

Dans la soirée du samedi 7 janvier 1950, à l'occasion de l'anniversaire de Tintin et Milou, Monsieur et Madame Georges Remi reçoivent chez eux, à Boitsfort, quelques invités triés sur le volet, parmi lesquels les principaux collaborateurs du journal *Tintin*. On fête ce soir-là la majorité de Tintin.

Ci-dessous :
La facture adressée à Hergé par le fournisseur de la Cour de Belgique, la maison Demeuldre-Coché.

À droite :
Un des cendriers de porcelaine distribués par Hergé à l'occasion de l'accession de Tintin et Milou à l'âge de la majorité légale.



231

MANUFACTURE BELGE DE PORCELAINES
Demeuldre - Coché
FOURNISSEUR DE LA COUR

USINE : IXELLES
CHAUSSÉE DE WAVRE, 143
MAISONS DE VENTE :
IXELLES
CHAUSSÉE DE WAVRE, 141
TÉLÉPHONE : 11.81.44
BRUXELLES
RUE DES COLONIES, 1
TÉLÉPHONE : 12.73.86

CHÈQUES POSTAUX : 61.198
REG. COMM. BRUX. : 26560
WAGONS : GARE BRUX.-ETTERBEEK
VOIAGEURS : GARE QUART. LÉOPOLD

Ixelles, le 29.12. 19 49

Monsieur HERGE
17, Avenue Delleur
Boitsfort

N° 3041

Doit

44	cendriers rect. Pce	55	00	2420 00
	DECOR: bord couvert or brillant, chiffre impression noire et remplissage bleu, brun, jaune orange, vert, rouge et chair.			
	Taxe 12%			290 40
				2710 40
	Frais établissement plaque gravure	600	00	
	Taxe 4 1/2 0/00	2	70	602 70
	F. 850.			3313 10

N. B. La maison vend aux prix les plus réduits et payables en ses magasins ; elle ne se charge de les faire parvenir aux acheteurs qu'aux risques et périls de ces derniers.
Les réclamations, pour être admises, doivent être faites à la réception de la marchandise.
Les emballages renvoyés intacts dans la quinzaine FRANCO à domicile sont repris à leur valeur. Les emballages détériorés ou incomplets ne seront repris qu'avec une réduction proportionnelle à la détérioration ou au manquant.

payé par virement le 31/1/1950

Aujourd'hui abaissée à dix-huit ans, la majorité légale, en Belgique, était alors fixée à vingt et un ans. La première apparition de Tintin et Milou dans *Le Petit Vingtième* date du 4 janvier 1929. En janvier 1950, ils sont donc deux à passer le cap : un adolescent qui en paraît tout au plus dix-sept ou dix-huit et un chien, toujours fringant malgré son âge canonique… pour un fox à poil dur.

On n'a pas tous les jours vingt et un ans. Hergé a donc préparé le coup. Et, bien que son héros soit non-fumeur, il a imaginé qu'un cendrier était un joli cadeau à faire à ses invités, ainsi qu'un moyen original de marquer l'évènement. Il a réalisé à cet effet un dessin de circonstance, au trait, où Tintin, flanqué de Milou, salue ses lecteurs, un bouquet de fleurs en main.

C'est auprès d'une manufacture de porcelaines renommée, la maison Demeuldre-Coché, fournisseur de la Cour de Belgique, qu'il a passé commande d'une quarantaine de pièces, d'un modèle rectangulaire au bord couvert d'or brillant.

Les pionniers du journal *Tintin* de 1946 que sont Edgar P. Jacobs, Paul Cuvelier, Jacques Laudy et Gérard Liger-Belair (accompagnés ou pas) sont évidemment du nombre des personnes conviées, tout comme les dessinateurs Willy Vandersteen et Jacques Martin, arrivés en 1948. On ignore si Raymond Leblanc, avec lequel Hergé est en froid depuis des mois, a été invité, mais les rédacteurs en chef de *Tintin* et de son équivalent flamand *Kuifje*, à savoir André Fernez et Karel Van Milleghem, sont de la fête. Cuvelier et Jacobs ont voulu que leurs remerciements prennent la forme d'un joli dessin.

Quant à Jacques Martin, il a pris sa plus belle plume, le 9 janvier, pour faire part de sa reconnaissance à Hergé et à son épouse.

« C'est avec empressement que je tiens à vous remercier, écrit-il, pour l'accueil plein de gentillesse que vous m'avez réservé lors de votre si aimable réunion de samedi, dont je conserverai un souvenir des plus durables. Qu'il me soit permis de vous féliciter encore pour la majorité de Tintin [...] : anniversaire pour lequel vous avez bien voulu m'offrir le si joli cadeau qui a fait déjà l'admiration de tout mon entourage, sans parler du mien. »

Ci-dessus :
Photocopie en noir et blanc de la superbe illustration en couleur d'Edgar P. Jacobs en hommage à Tintin. Jamais reproduit à ce jour, ce dessin dément toute « brouille » entre Jacobs et Hergé.

À gauche :
Un des cendriers en forme de losange probablement commandés dans un second temps par Hergé auprès du fabricant.

Variante du dessin créé par Hergé pour le 21e anniversaire de Tintin et Milou, mise au service du catalogue de films fixes *Tintin* diffusés par la société Les Beaux Films, à Paris.

Le 3 février, c'est au tour de Monsieur Ponsard, qui représente la fabrique de crayons Koh-I-Noor L.&C. Hardtmuth, de remercier Hergé pour le cendrier qu'il lui a fait parvenir : « Je vous remercie de la délicate attention que vous avez eue à mon égard en m'envoyant une reproduction artistique du si populaire Tintin & Milou, qui m'a fait bien plaisir. Puisque Tintin a vingt et un ans, il faudrait sérieusement penser à lui trouver une fiancée. »

Jean Dupont, rédacteur à *L'Écho Illustré* de Genève, profite du courrier qu'il adresse à Hergé au sujet d'un article consacré à Tintin pour faire… écho au cadeau dont a bénéficié son patron, l'abbé John Chavanne. « Le cendrier que vous avez eu l'obligeance d'envoyer à Monsieur l'abbé Chavanne a conquis tout le monde ici, écrit-il. J'aimerais pour ma part en posséder un, et il en est de même pour une dizaine de mes collègues. Pourriez-vous me dire s'il vous est possible de nous les fournir et à quelles conditions ? D'avance un grand merci. »

Datée du 10 février, la réponse d'Hergé a le mérite de nous renseigner sur sa réaction face à l'engouement suscité par son cendrier.

Ci-dessous :
Déjà qu'il n'est guère admissible qu'un fumeur tintinophile écrase sa cigarette sur son héros favori… qui oserait qualifier de « cendrier » cette élégante soucoupe à l'effigie de Tintin et Milou ?

« Merci pour les documents que vous m'avez renvoyés, écrit-il. Quant aux cendriers, c'est une autre histoire. À l'occasion de la majorité de Tintin, j'en ai fait faire un tirage très limité que j'ai distribué à mes amis et collaborateurs. Cet objet ne se trouve pas dans le commerce et il ne m'en reste que quelques-uns. Je me fais cependant un plaisir de vous en envoyer trois. Conservez-en un pour vous, je vous prie, et partagez équitablement (si possible !) les deux autres. Je regrette vraiment de ne pouvoir vous en procurer davantage pour le moment. Mais, devant l'accueil qu'a reçu ce petit objet, il n'est pas exclu que l'on en fasse exécuter de plus grandes quantités qui seraient alors dans le commerce. À ce moment-là, je vous ferai signe. »

C'est probablement cet échange de lettres avec son correspondant suisse qui a conduit Hergé à passer une nouvelle commande à la maison Demeuldre-Coché pour un nombre (inconnu, faute d'avoir retrouvé une facture) de cendriers « nouvelle génération ». En effet, ce sont bien des cendriers rectangulaires qui ont été facturés au créateur de Tintin en décembre 1949, et ce sont des cendriers en forme de losange qui sont apparus ensuite. On a même vu des soucoupes en porcelaine fine agrémentées du même motif, qu'on n'oserait qualifier de « cendriers », sauf à admettre qu'on puisse, en fin de repas, écraser son mégot dans son assiette. Il ne peut s'agir là que d'articles commandés par Hergé à titre privé et destinés à son usage personnel.

Une dernière observation : quand on compare deux exemplaires du même objet, on s'aperçoit que le coloriage diffère imperceptiblement d'un exemplaire à l'autre. Le contour de la forme bleue qui sert de base aux personnages varie d'un cas à l'autre, notamment. On en conclut qu'une fois le dessin au trait imprimé, chaque pièce était mise en couleur à la main avant la dernière cuisson. On pourrait donc dire que chaque pièce est unique !

Philippe GODDIN
et Gaëtan LALOY

LA DÉPÊCHE

Les informations de La Dépêche *sont des informations qui frappent*

La Rédaction rappelle qu'en tant que titulaire exclusive des droits d'exploitation de l'œuvre d'Hergé, la société Moulinsart n'a autorisé aucune des adaptations reproduites dans les pages de *La Dépêche*.

UN MONUMENT SAVOUREUX

Ceci n'est pas un moule à gaufres. En effet, il y a une sacrée différence entre *un* moule et *une* moule. Mais on peut vraiment dire que les Belges s'en moquent.

Cette moule à gaufre fit partie de la mémorable exposition « Brusselicious » organisée il y a une dizaine d'années au parc de Bruxelles, en face du Palais royal. Adoptée depuis lors par la commune d'Evere, à l'est de l'agglomération bruxelloise, cette moule géante s'exhibe désormais sur le rond-point situé au croisement de l'avenue Franz Guillaume et de l'avenue du Cimetière de Bruxelles. Évidemment, il faut bien connaître le répertoire du capitaine Haddock, et être de surcroît doté d'un sens aigu de la dérision, pour en apprécier toute la saveur.

Jules ROUGET

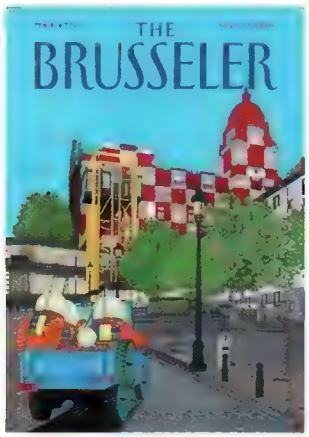
AMPHYTRION ! ÉCORNIFLEUR ! JOCRISSE ! MALAPPRIS ! MALOTRU ! MERCANTIS !...

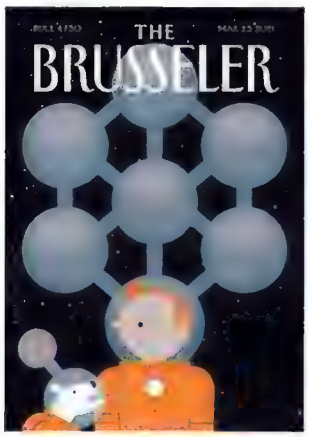
Non, ce ne sont pas *que* des injures du capitaine Haddock. Ce sont les six apostrophes communes aux œuvres d'Hergé et de Georges Brassens que Renaud Nattiez a identifiées lors de ses travaux consacrés à ces dernières. Il faut rappeler que Renaud est l'auteur de *Brassens et Tintin : deux mondes parallèles*, publié en 2020 aux Impressions Nouvelles.

Le mot ***Amphytrion*** figure à peu près au même moment, en 1958, dans la bande dessinée *Tintin au Tibet*, de Georges Remi, dit Hergé (page 26), et dans la chanson *Le Cocu*, de Georges Brassens. ***Écornifleur*** apparaît dans *Le Secret de La Licorne* (page 54) et (lui aussi) dans *Le Cocu*. ***Jocrisse*** est prononcé en 1953 dans *Le Nombril des femmes d'agents* et dans *Coke en stock* (page 49). ***Malappris***, que Brassens glisse en 1953 dans *Les Amoureux des bancs publics*, fuse chez Hergé dans *L'Affaire Tournesol* (page 28), puis dans *Tintin au Tibet* (page 53). ***Malotru***, qui figure dans *L'Affaire Tournesol* (page 19), n'apparaît chez l'autre Georges qu'en 1985 dans la chanson posthume *La Légion d'honneur*. Enfin, ***Mercantis*** est prononcé par Haddock dans *L'Étoile mystérieuse* (page 30) et par Brassens dans *Comme une sœur* en 1958. Il y en a probablement d'autres, nous dit Renaud, qui poursuit ses recherches.

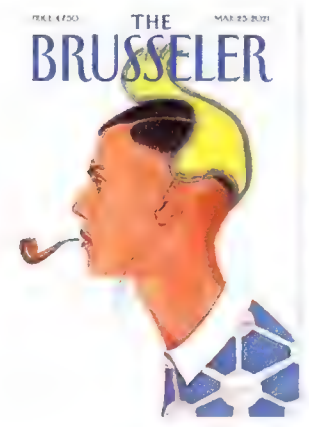
Selon Renaud Nattiez et avant lui Albert Algoud, auteur du *Haddock illustré*, le capitaine a toujours considéré le juron comme un des beaux-arts. Auteur de *La Ronde des jurons*, Georges Brassens n'en pensait pas moins.

TINTIN LE BRUSSELEIR

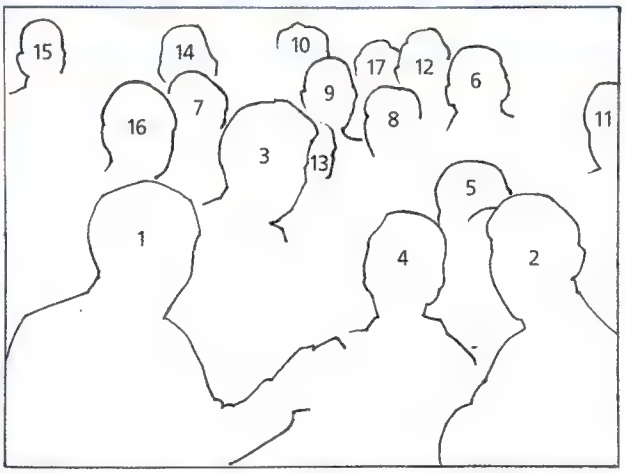




Une centaine de graphistes ont célébré Bruxelles il y a un an lors d'une expo organisée à la Maison de l'Image, à Bruxelles. Leur consigne : imaginer une couverture pour un magazine fictif titré *The Brusseler* sur le modèle du bien réel et prestigieux *The New Yorker.* Les œuvres de Serge Baeken, Johnny Bekaert et Johan Devrome reproduites ici attestent qu'Hergé les a marqués.

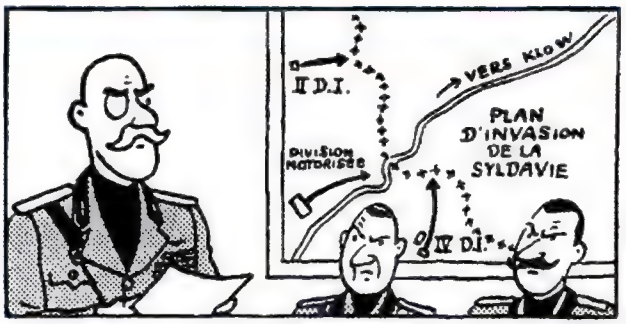


D'AUTRES INCONNUS



Pour illustrer l'article « L'Inconnu de Moulinsart », notre dernière revue a publié une photo réunissant autour d'Hergé un certain nombre d'auteurs de bandes dessinées dans le cadre d'une émission animée par Roger Simons, de la Radio-Télévision Belge (RTB). Outre que nous ignorons où et quand, précisément, a eu lieu cette rencontre — merci à ceux qui pourraient nous informer —, de nombreux lecteurs ont souhaité qu'on ne se contente pas de les leur nommer et qu'on leur permette de les reconnaître. Voici donc ceux que nous avons reconnus : Roger Simons (1), Hergé (2), Michel Greg (3), Liliane et Fred Funcken (4 et 5), André Franquin (6), François Craenhals (7), Edgar P. Jacobs (8), Morris (9), Roba (10), André-Paul Duchâteau (11), Maurice Tillieux (12), Édouard Aidans (13), Raymond Macherot (14), Francis (15), Mittéï (16) et Will (17). S'il y en a d'autres, c'est qu'ils sont bien cachés ou qu'ils (ou elles) sont encore en herbe.

UN PEU PLUS À L'OUEST



Globe-trotter qui n'a plus rien à envier à Tintin, Jacques Van Gelder a trouvé la preuve que la Bordurie n'est pas un avatar de la Macédoine ou de la Serbie. Partant du principe que la Syldavie doit être assimilée à l'Albanie, et observant cette image (extraite de la version d'origine du *Sceptre d'Ottokar*) qui détaille le plan d'invasion du royaume du Pélican noir par son belliqueux voisin, il en déduit que la Bordurie, située au sud-ouest de la Syldavie, doit être assimilée au Monténégro, dont le territoire, au sud, forme une excroissance qui correspond à cette carte militaire. À ceux qui soutiennent que la Syldavie ne serait autre que l'ancienne Tchécoslovaquie, notre ami rétorque qu'on n'y trouve pas plus de minarets ottomans que de ports maritimes. Or la Syldavie s'enorgueillit d'en posséder au moins deux : Douma et Dbrnouk. Il faut relire ses classiques !

RÉGRIC ET LE GÉNÉRIQUE

Hergé avait coutume de dire qu'il avait mis de lui dans chacun de ses héros et que dès lors il était tout à la fois le vertueux Tintin, le casanier Haddock ou le distrait Tournesol, pour n'en citer que quelques-uns. Un générique à lui tout seul. C'est en quelque sorte ce qu'exprime Frédéric Legrain, dit Régric, dessinateur de Lefranc, en affublant ci-dessous Georges Remi de la houppe du premier, de la pipe du deuxième et de la tenue vestimentaire du troisième. Un peu comme l'a fait — heureux hasard ! — un avisé graphiste dans la colonne d'en face en affublant Stromae d'une chemise Atomium, d'une perruque à la Tintin et de la pipe de Magritte… pour célébrer Bruxelles.

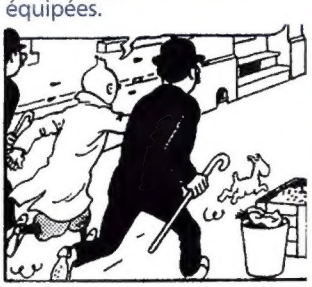
Rappelons que Régric apportait son soutien à la Fondation La Ferrière, qui avait pour projet d'aménager et d'animer un vaste espace situé en face de l'ancienne résidence d'Hergé à Céroux-Mousty. Un projet, depuis lors, abandonné, pour des raisons qu'il ne nous appartient pas de commenter.

Contact : fondationlaferriere@gmail.com.

PAS POUR LES MATOUS

Facebook colporte parfois des erreurs qui ressemblent à des bêtises. C'est le cas de ces amis lointains qui se sont émerveillés de découvrir que dans *Le Sceptre d'Ottokar*, Hergé avait doté la maison du professeur Halambique d'une « chatière ». C'est inexact. D'abord, la plupart de ces passages pour chats domestiques sont aménagés dans la porte, et non dans la maçonnerie.

Ensuite, ce qu'Hergé a dessiné dans *Le Crabe aux pinces d'or* en 1940 (ci-dessous) puis dans la reprise du *Sceptre d'Ottokar* en 1947 (ci-dessus), est ce qu'on appelle un « décrottoir ». Rien à voir avec les chats, puisqu'il s'agit d'un dispositif intégré à bon nombre des bâtiments construits en Belgique et ailleurs au XIX[e] siècle (et jusqu'au début du XX[e]), lorsque les rues et les routes n'étaient pas encore pavées, pour permettre aux habitants et aux visiteurs de racler la semelle de leurs chaussures avant d'entrer. Toutes les maisons d'Etterbeek où Hergé a vécu depuis sa naissance jusqu'à son mariage en étaient équipées.



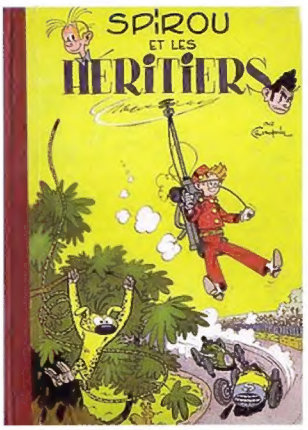
PRÈS DU TEMPLE DU SOLEIL

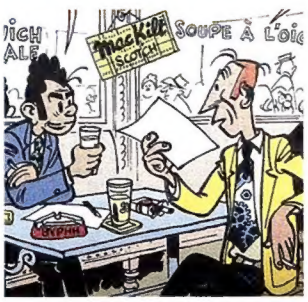
Quand, à l'automne 2012, notre revue n° 54 a publié le dossier de Philippe Goddin intitulé « Quand lamas fâchés », il fallait se contenter de survoler les lieux grâce à Google Earth. En effet, les véhicules capteurs d'images de Google Street n'avaient pas encore parcouru les rues de Cuzco. Mais c'est aujourd'hui chose faite, de sorte qu'il est désormais loisible à tout un chacun d'aller musarder sur les traces de Tintin dans l'ancienne capitale de l'Empire inca. Par exemple, d'aller flâner autour de la fontaine (ci-dessus) qui a permis au capitaine Haddock de laver l'affront que les lamas lui avaient fait tout au long de l'épisode. Ou encore (ci-dessous) d'aller tourner autour du site du (vrai) Temple du Soleil du côté du couvent de Santo Domingo, et d'y reconnaître un porche d'église qu'Hergé avait pour sa part situé à Jauga.

La ville de Jauja (orthographe corrigée) a été elle aussi parcourue et enregistrée sur Google Street, de même que Puno, au bord du lac Titicaca, ou encore La Paz, la capitale de la Bolivie voisine, localités dont de vieilles photos ont servi de documentation à Hergé pour *Le Temple du Soleil*. Mais bonne chance à ceux qui voudraient retrouver les lieux précis où ces photos furent prises ! Quant aux rues de Tiahuanaco, Google Street ne les a pas parcourues, mais, tout comme le site de Machu Picchu au Pérou (fabuleux !), celui de la fameuse Porte du Soleil, dont Hergé a notamment utilisé le motif central, a été exploré, de sorte qu'on peut s'y promener à loisir.

HERGÉ ET LES HÉRITIERS

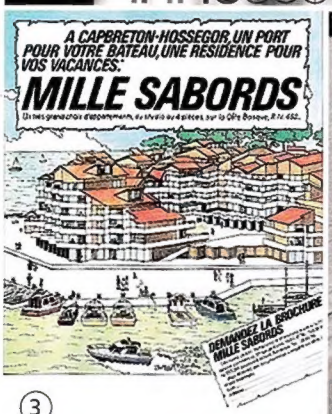
Que faisait Hergé en 1951 ? Il avait interrompu la publication de *On a marché sur la Lune* dans *Tintin* et on racontait qu'il se reposait sur ses lauriers ou qu'il était mort. Mais peut-être faisait-il de la figuration active dans une aventure de Spirou et Fantasio dessinée par Franquin et intitulée *Spirou et les héritiers* ?





C'est ce que subodore Daniel Pesch, qui a vu un air de famille entre Hergé et l'homme à qui le cousin de Fantasio s'adresse pour construire l'engin qui pourrait lui permettre de briguer l'héritage d'un oncle farfelu.

LES 7 SCOOPS DE WALTER RIZOTTO


A CAPBRETON-HOSSEGOR, UN PORT POUR VOTRE BATEAU, UNE RESIDENCE POUR VOS VACANCES.
MILLE SABORDS
DEMANDEZ LA BROCHURE MILLE SABORDS
3

1. Notre ami Alain Van Laer ne songeait pas spécialement à investir dans l'immobilier lorsqu'il est tombé sur ce panneau à Keerbergen (Brabant flamand), lui indiquant qu'une propriété y était à vendre. Ce n'est pas le bien qui a attiré son attention, mais plutôt les deux chapeaux melon. Et c'est alors qu'il a réalisé qu'en néerlandais *Dupond et Dupont* a comme traduction *Jansen en Janssen*.

2. C'est beaucoup plus loin que Philippe Dejonghe et sa compagne Danielle ont rencontré Tintin et Milou : à Madagascar, sur le mur d'une propriété baptisée « Le Crabe aux pinces d'or ». Ils en sont revenus conquis par le sourire inaltérable d'une population pauvre mais courageuse.

3. Pour sa part, Thibault Morré a remonté le cours du temps, pour constater en lisant un exemplaire de *Paris-Match* daté du 28 juin 1975 qu'un complexe immobilier nommé « Mille Sabords » était en construction sur la côte basque, à Capbreton-Hossegor. Il manquait un peu de souplesse au dessin très « ligne claire » de l'annonce pour qu'il puisse l'attribuer à Hergé, mais le recours à deux espèces de parchemins pour communiquer les informations laisse à penser que Haddock avait amarré son rafiot dans les environs.

4. La Porsche immatriculée TINTIN avait déjà été photographiée à Gosselies, lors de la 34e Assemblée générale des Amis de Hergé. Alain Van Laer ne le savait-il pas ? Toujours est-il qu'en digne Ami de Hergé, il l'a photographiée sous un autre angle, du côté de Zaventem, sans savoir que son propriétaire était Ami de Hergé lui aussi. Encore qu'il pût s'en douter.

5. Une rue de Berck-Plage porte le nom de Dupont. Bernard Leroux aurait aimé qu'elle donne dans une rue Dupond, mais il a dû se rendre à l'évidence...

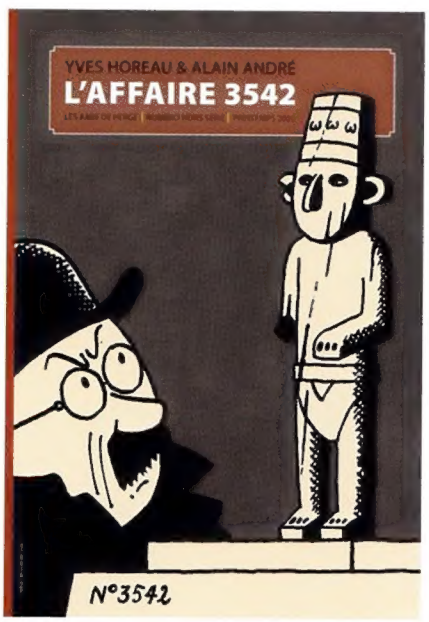
6 et 7. Notre ami Franz Bertrand a découvert l'univers coloré du château Le Stelsia, à Saint-Sylvestre-sur-Lot, dans le Lot-et-Garonne. Il a eu l'occasion d'examiner en détail la fresque des personnages de BD qui orne un des murs. Tintin, Haddock, Quick et Flupke étaient du nombre.

DISTRIBUTEUR OFFICIEL TINTIN®
MILLE SABORDS !..
LE SEUL MAGASIN en France
ENTIÈREMENT dédié à l'univers d'Hergé !
ACHAT / VENTE
DÉPÔT-VENTE
EXPERTISE
DESSINS ORIGINAUX
ALBUMS & OBJETS DE COLLECTION
MILLE SABORDS
ILE DE RÉ d'AVRIL à OCTOBRE
LA ROCHELLE toute l'année !
00 33 5 46 41 73 73
Olivier POIRIER
Expert Tintin
00 33 6 85 93 01 63
Découvrez NOTRE NOUVEAU SITE
de vente en ligne consacré à Tintin et Hergé !
www.1000-sabords.com
Conception, photos : Incognito.pro / Images de Tintin, Hergé - Copyright Moulinsart 2020

LES AMIS DE HERGÉ
Semestriel – Numéro 73 – Printemps 2022

Rédacteur en chef : Philippe Goddin
Comité de rédaction : Gaëtan Laloy, Jacques Langlois, Dominique Maricq, Patrick Vandersleyen.
Pré-presse / Impression : Zen Productive s.p.r.l.
Secrétariat : Philippe Fontaine,
avenue de l'Université 106, B-1050 Bruxelles.
E-mail : secretariat@lesamisdeherge.com
Site internet : www.lesamisdeherge.be
Banque Belgique : BNP-Paribas-Fortis
Compte n° 001-1724855-77
IBAN : BE80 0011 7248 5577
BIC : GEBABEBB
Banque France : Banque Crédit Lyonnais, 30002
Avenue Jean Mabuse 6, F-59600 Maubeuge
Compte n° 0000079160V
IBAN : FR04-3000-2039-5100-0007-9160-V76
BIC : CRLYFRPP
© Les Amis de Hergé a.s.b.l.
Les dessins de Hergé sont © Hergé/Moulinsart 2022

ISSN 0773-6703



L'AFFAIRE 3542 se lit comme un polar. Les auteurs, Alain André et Yves Horeau, y confrontent leurs thèses à propos du vol du célèbre fétiche à l'oreille cassée. Ouvrage disponible auprès du secrétariat (23 euros).

A Louis-Philippe Breydel,
avec l'amical souvenir de
Tintin, Milou
et
Hergé.
octobre 1960.